

45e année, No 18

Montréal, 30 septembre 1933

# Le Samedi <sup>10¢</sup>

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Lisez notre feuilleton :

**LE SECRET D'UNE TOMBE, par Emile Richebourg**



JEAN MUIR

**AVEZ-VOUS  
VU LE DERNIER  
PERFECTIONNEMENT  
EN STYLOGRAPHES  
?**

Le mode usuel  
de remplissage  
... pointe  
entière et bout  
du porte-plume  
submergés  
dans l'encre.

Le procédé  
"Tip-Fill"\*  
(remplissage par  
le bout) ... pointe  
submergée jusqu'à  
l'évent seulement.  
L'extrémité du  
porte-plume est  
absolument sèche.

\* Brevet No 1,882,644 des E.-U.

Le Niveau de l'Encre dans votre Bouteille

*Tip-Fill*

**NOUVELLE CARACTÉRISTIQUE BREVETÉE** de la Plume No 7 Waterman Améliorée assurant un remplissage plus facile, plus rapide et plus propre. Pas d'encre sur le porte-plume, pas d'encre sur les mains.

Les marchands Waterman partout exhibent maintenant la Plume No 7 Améliorée avec le nouveau dispositif de remplissage par le bout—"Tip-Fill". Voyez aujourd'hui même cette plume sur le Plateau de Démonstration de Pointes Waterman! Sept pointes différentes vous donnent l'assurance d'obtenir la VRAIE pointe qu'il vous faut: la pointe qui s'adapte exactement à votre style particulier d'écriture.



Le microscope prouve que la Waterman, est la plume à pointe parfaite.



Encres à Correspondance  
**Waterman**

Répondant à la vogue nouvelle de la correspondance mondaine qui veut que vous assortissiez votre encre à votre papier. Six couleurs: Brun Aztèque; Vert Tropiques; Pourpre Patricien; Bleu Mer du Sud; Tuile Espagnole; Noir de Jais. 20¢ la bouteille. Si vous ne pouvez l'obtenir chez votre marchand, envoyez-nous son nom et son adresse et nous verrons à ce qu'il soit pourvu.

Variété des Prix  
Populaires de  
Waterman  
Plumes, \$2.75 à \$10.00  
Crayons pour Assortir  
\$1.00 à \$5.00

L. E. WATERMAN Co., Limited, Montréal, New-York, Chicago, Boston, San-Francisco

**Waterman's**

45e année  
No 18

Tél.: LANCASTER 5819 - 6002

Montréal,

30 septembre 1933

**Le Samedi**  
(Fondé en 1889)

Le magazine national des Canadiens

POIRIER, BESSETTE CIE, LTEE, Prop.

975, rue de Bullion

MONTREAL - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,  
as second class matter under  
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNÉS

Les abonnés changeant  
de localité sont priés  
de nous donner un avis  
de huit jours, l'empa-  
quetage de nos sacs de  
malle commençant cinq  
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces fourni  
sur demande.ABONNEMENT  
Canada  
Un an - - - - \$3.50  
Six mois - - - - 2.00  
Trois mois - - - - 1.00  
Etats-Unis et Europe  
Un an - - - - \$5.00  
Six mois - - - - 2.50  
Trois mois - - - - 1.25HEURES DE BUREAU  
9 h. a.m. à 5 h. p. m.  
Le samedi, 9 h. à midi

Publication de Poirier, Bessette Cie, limitée

Carnet Editorial

## Le jour du Saigneur



**VRAI DIRE**, ce jour-là comprend également la veille et quelquefois le lendemain; l'ensemble forme ce qu'on appelle une "fin de semaine", laquelle est en réalité la fin du monde pour un certain nombre de nos contemporains.

Les fins de semaine pratiquent, en effet, des brèches notoires dans l'humanité voyageuse ou simplement pique-niquière. Les dimanches d'été ne se passent guère sans noyades et jamais sans accidents de la route, et le lendemain, des reporters en mal de style poétique écrivent, avec des trémolos dans la plume, des articles aussi tristes que la fin des pauvres accidentés, sur les "tragédies de l'onde" et les "hécatombes" de trois personnes sur la grand' route. Le jour dominical s'habille de rouge comme un bourreau du moyen âge; il a subi un changement d'orthographe et se nomme aujourd'hui le jour du *saigneur*.

Car s'il continue, il finira par saigner la population terrestre à blanc.

La fin de semaine est une gigantesque loterie nationale et même internationale à laquelle participent de droit — et de travers — non seulement les touristes mais les simples et inoffensifs piétons qui les regardent passer; décrocher un lot est une simple question de malchance, c'est le jeu à qui gagne perd.

Je ne viens pas faire ici le procès de l'automobile; j'ai trop roulé déjà dans ces mécaniques-là pour ne pas en apprécier à sa valeur la confortable rapidité, et comme je n'ai pas encore laissé cinq ou six pattes ou la moitié de ma caboche au tournant d'un chemin, j'espère bien faire comme le nègre, c'est-à-dire continuer. *Amen!*

Je ne fais pas non plus le procès de l'automobiliste digne de ce nom, c'est-à-dire du monsieur qui sait conduire *proprement* une auto et n'écrase guère, par-ci par-là, qu'une vieille poule atteinte de la maladie du suicide; ceux que je voue à toutes les abominations, les *pestes* que je rends responsables des neuf-dixièmes au moins des accidents de la route, ce sont ces individus qui forment à notre époque quelque chose comme une horde de pirate des anciens temps.

Ces gens-là se prétendent chauffeurs, mais il faut prononcer *faucheurs*.

Ces énergumènes fauchent en effet avec un entrain satanique tout ce qui a le malheur de se trouver dans l'axe, trop souvent dévié, de leur *bazout* lancé comme un bolide. Ce sont des ogres qui ont l'air, à chaque sortie, d'établir une carte de menu (ou de menus morceaux); à l'article des hors-d'oeuvre sont inscrits poules, canards, chiens ou chats; comme entrée, un goret bien gras ou bien un veau de belle venue, puis c'est le plat de résistance composé d'une charrette à foin toute attelée ou d'une auto de tourisme autant que possible pleine de monde. Il arrive toutefois que le dessert soit servi par un personnel diligent, vêtu d'un uniforme kaki de très sportive apparence, mais que messieurs les *faucheurs* ne semblent pas apprécier à ses mérites.

Il est aussi des cas où les *faucheurs* se servent le dessert eux-mêmes; ils le mangent alors contre un arbre ou bien dans le fossé. On en voit même démolir les clotures, sans doute pour se faire des cure-dents avec les palis.

Le *faucheur* est parfois, et pour un temps du moins, de l'espèce à peu près inoffensive mais c'est plutôt rare; il est alors doué de certaines qualités d'acrobate qui en font un être à part dans l'humanité motorisée. Il grimpe avec maestria sur les trottoirs, prend les tournants sur deux roues, monte les côtes comme s'il avait le feu au derrière et les descend dans un plongeon. Son triomphe est aux passages à niveau alors qu'il passe comme un éclair devant le *fouillon* d'une locomotive lancée à toute vitesse. Il peut toutefois arriver que sa machine profite de cet instant critique pour s'immobiliser brusquement sur la voie ferrée comme un âne aussi capricieux que têtue; alors... Alors, *De profundis*.

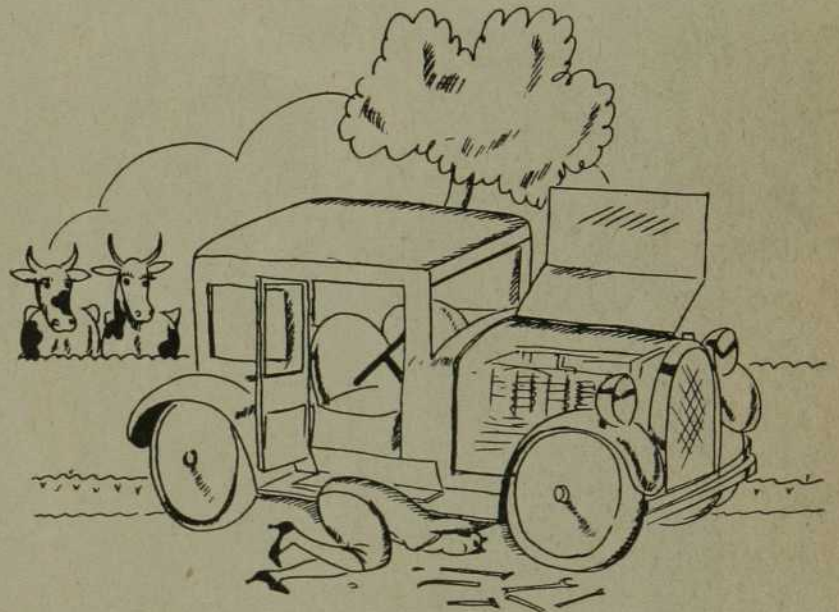
Le *faucheur* voit quelquefois aussi sa machine s'arrêter en pleine route et rester féroce insensible aux plus pressantes sollicitations; le jeu des leviers est normal, le démarreur fonctionne toujours et même si bien

qu'après avoir donné une douzaine de coups d'épaule au moteur qui ne veut plus rien savoir, il vide consciencieusement la batterie de toute son énergie. Le *faucheur* lâche alors un sacre désespéré qui réveille les vaches somnolant dans le champ voisin.

Le *faucheur* lève le *capot*, farfouille fébrilement parmi les connections variées, se graisse les pattes de cambouis et se les essuie sur le visage, puis il se glisse sous la voiture où il achève de se transformer en nègre. Pendant ce temps, les vaches curieuses se sont approchées de la cloture et le regardent avec de grands yeux naïfs et ironiques tout en mâchant leur herbe comme de la gomme. Enfin le *faucheur* — on dit même qu'il y a aussi des *faucheeses*, mais c'est évidemment l'exception — émerge en rampant comme d'un soupirail de cave et, pris d'une inspiration subite, court au réservoir d'essence... Il est vide comme une caisse municipale avant la rentrée des taxes!... Dame, on ne peut pas penser à tout.

Le vrai chauffeur, c'est-à-dire le monsieur compétent, calme et prudent, qui a le respect des règlements de la route et par conséquent de la vie de ses semblables, celui-là exècre avec raison les *faucheurs* dont il risque continuellement d'être la victime; il affirme avec bon sens que si l'incompétence, le désir d'épater les populations et le flacon d'alcool étaient bannis de la route, la moyenne des accidents ne dépasserait guère le chiffre zéro, même pendant la période la plus active des fins de semaine.

Au cours de promenades dominicales en auto, il m'est arrivé maintes fois de voir des accidents et même de ramasser des accidentés; à peu près chaque fois, j'ai pu constater que c'était là du beau travail de *faucheurs*, sinon professionnels, du moins occasionnels. Une fois entre autres ce fut un lot de quatre d'un seul coup, sur la route de Granby, et si l'un de ceux-là tombe sur ces lignes, ce qui vaudra cette fois mieux pour lui que de tomber sous son auto, laquelle avait les quatre roues en l'air dans le fossé, il saura bien de qui je veux parler "sans que je l'annonce à la radio". Le plus abîmé des quatre avait le crâne passablement fendu et



le moins éprouvé ne l'était que dans ses lunettes qu'il avait perdues. Chose curieuse, les phares de l'auto étaient restés allumés, sans doute pour être à l'unisson des quatre gaillards qui, eux, l'étaient fortement; à tel point qu'ils n'en voyaient plus clair. Comme ils n'étaient pas en tout petits morceaux à ramasser à la cuiller ou au papier buvard, j'ai estimé leur culbute providentielle, car ils étaient partis pour faire un prodigieux fauchage le long de la route!

Ceci n'est qu'un fait-divers entre dix mille et plus du même genre avec lesquels s'établit le bilan d'une année de fauchage; chaque année coûte de ce fait, aux Etats-Unis, autant d'existences que les deux années de guerre de ce pays et ce n'est pas un record; les autres pays font tout aussi bien, proportionnellement à leur population.

Il y aurait peut-être, à cet état de choses, sinon un remède, du moins un palliatif. On ne viendra jamais à bout de réduire la vitesse et surtout le nombre des autos, mais pourquoi ne pas affecter des routes spéciales à ces voitures? Il serait possible d'en construire sur de larges et solides charpentes métalliques formant couverture au-dessus des voies ferrées et d'en affecter l'usage aux voitures rapides. Plus de côtes à monter ou à descendre; oh, la vitesse!... D'autre part, les chemins de fer, qui pourraient faire payer un droit de circulation qui serait accepté sans objection, y retrouveraient leurs frais tout en évitant les retards et dépenses dus à l'enneigement des voies pendant l'hiver.

Et alors la petite voiture de tourisme familial ainsi que le piéton rasuré, les poules, canards, gorettes gras et veaux placides, tout cela se retrouverait chaque dimanche au beau jour de jadis, celui du *Seigneur*...

*Fernand de Vermeuil*

**Q**UELLE est cette neige nouvelle? . . . Janvier est-il revenu? . . . des flocons, roulés en boules minuscules, imperceptibles presque, ont glissé sur les prés aux verbeux si jeunes!

Toutes les branches sont lasses et voudraient décharger le fardeau blanc dont le printemps leur a confié la garde . . . De grandes feuilles s'élançant, à peine feuillées mais éclochant en blancheurs délicates.

Blanc . . . blanc . . . blanc . . . oui, c'est une féerie de blancheur. Mais non pas morte comme la neige d'hiver . . . C'est une blancheur

# PAGE de MAI

par *Andrée Syriex*

vivante que le moindre souffle fait vibrer . . .

Mais cette blancheur est passagère . . . hélas! . . . Ou plutôt est heureusement passagère, et c'est ce qui lui conserve son harmonie . . . Car, à vivre trop longtemps ces candeurs se flétriraient (selon l'ordinaire loi de la vie), et il ne faut pas, non il ne faut pas que rien les ter-

nisse. Il faut que nos regards s'imprègnent d'elles, les captent irradiantes, pour en garder le souvenir jusqu'à ce qu'un Mai nouveau vienne en créer d'autres . . . Et les muguetts se cachent derrière les paravents oblongs de leurs feuilles dès qu'un rien vient faner l'éclat mat et laiteux de leurs perles, les branches s'effilochent dès que les tissus fins des pétales perdent un peu de leur transparent apprêt . . . Les lis, à l'orgueil démesuré, préfèrent se laisser couper plutôt que subir l'insulte de mourir comme de simples fleurs . . . Ils savent que le cristal et les sèves seront les dignes écrins de leur beauté sereine.

Et toutes les blancheurs qui avaient envahi les jardins, les bois, les prés même . . . un jour n'existent plus . . . elles se sont fondues, volatilisées . . . elles se sont mêlées aux nacres de l'air pour que les soirs deviennent plus limpides et les matins plus clairs . . .

Mais lorsque sont terminées les symphonies de blancheurs, voici que toutes les couleurs donnent leur élan; chaque fleur est une note nouvelle et synchronise un espoir; les myosotis, hésitant entre les dièses des mauves et des roses ont des sonorités bleues telles qu'ils semblent être de petits morceaux de ciel découpés et égarés sur la terre; les pivoines, fuyant toutes les modesties ne craignent pas d'exagérer, et la grosseur de leurs pétales et le soutenu de leurs roseurs qui ne savent pas la grâce des demi-tons.

Les roses connaissent l'enivrant vertige des coloris qui s'espacent de

la pourpre la plus lourde à l'élégance d'un satin de chine immaculé, en s'arrêtant, escales inédites, aux laques pompadour et aux nacres safranées . . . Défendus par l'empressement de leurs lames mornes et plates, les iris recourbent comme des doigts crochus leurs violets d'évêque aux chenillements d'or.

Ah! qui dira l'odeur de miel que laisse tomber sur nous la maturité fleurie des accacias! qui dira les lourdeurs des chapelets mouvants des glycines!

Ah! qui dira, qui pourra chanter l'allégresse des parfums, ces philtres étranges qui pénètrent nos coeurs et nos cerveaux! . . .

Qui nous dira les coulées de surprise qui nous réserve l'étoilement des jasmins ou la conque si subtilement nuancée d'une églantine à travers le buisson ou l'enveloppement cotonneuse de l'aubépine sur les branches nouvelles! Qui nous dira le bénitier fragile d'une jonquille dont l'or prête plus de transparence à la goutte de rosée qui s'est égarée dans cette soierie effervescente!

Qui saura nous parler du chant dont s'ourle le bleu des nuits de mai, ce chant qui fait trembler les corolles sur leurs tiges et refluer les sèves au coeur des arbres . . . ce chant qui ne fait qu'une seconde extasiée des heures qui nouent le crépuscule à l'aube . . . ce chant! . . . le chant du rossignol!

Qui saura nous parler des pépiements si naïfs qu'ils ne savent pas encore et qui ne savent pas réprimer un frisson d'épouvante devant le vertige suprême de l'espace . . .

Qui nous dira . . . qui nous parlera, Mai, de tes richesses, de tes sérénités! Qui nous expliquera les gravités des yeux de ces enfants, soeurs des lis, blancheurs mouvantes, qui s'en vont à travers les rues et les chemins avec des envols uniques de mousselines . . .

Qui nous expliquera ce que contient d'aveux et de rêves l'humble brin où fleurissent des perles blanches . . . ce brin que tend une main qui en cherche une autre . . .

Qui nous dira les bonheurs que dessinent les spirales fantasques des hirondelles pareilles à de sombres majuscules sur la page immense du ciel! Qui nous dira! . . . la joie peut-elle s'expliquer et la lumière s'analyser?

Ne cherchons pas! . . . vivons notre joie et notre lumière . . . vivons-les avant qu'elles ne se fassent ou ne s'éteignent . . . Vivons notre plénitude comme toi, Mai, qui pour nous être plus maternel, nous enlace de tant d'aromes et de tièdes! . . .

ANDRÉE SYRIEX



# LES MAINS SUR L'ÉCRAN



LA FILE s'allongeait devant le guichet du cinéma, où une affiche prestigieuse annonçait *Divette et Reine*, titre aux lettres historiées qu'encadraient les figures familières des deux grandes vedettes: Rita Malli et Henri Dulair.

Les gens avançaient par petits paquets. Dans cette foule, nul n'était plus impatient qu'une vieille petite femme aux épaules courbées sous un manteau de drap noir un peu roussi, aux cheveux gris, bien lustrés, dépassant sa capote à brides.

Elle n'était venue, elle, ni pour Henri Dulair, ni pour Rita Malli, ni pour le film. Elle était venue

par *Simone Berson*

tâté, sans y réussir, de plusieurs métiers des villes, s'était embarqué pour l'Amérique. Qu'y était-il devenu? Elle ne savait pas au juste.

Par de rares missives, elle avait seulement compris que, de New-York à Chicago, de Chicago à San-Francisco, il avait poursuivi la fortune, sans l'avoir mieux saisie

Car, ce dont elle se souvenait le mieux, c'était sa façon de lui échapper. N'importe! cela encore, c'était du bonheur!

Donc, elle allait le voir! Elle avait, ce matin, pris le train de la ville; mais l'arrivée par cette ligne omnibus était tardive et bien des spectateurs l'avaient devancée au

l'aise, mais elle voulait faire honneur à son enfant.

Elle entra dans le four noir de la salle, puis, hypnotisée par l'oeil blanc de la lampe électrique dont une ouvreuse dardait le regard sur elle, gagna sa place dans un état d'hébètement. En face d'elle, sur l'écran, des ombres mouvantes, se déformant et se reformant à chaque geste, sur un fond zébré de lignes fulgurantes, passaient, emportées



parce qu'elle avait reçu, au fond de son village, la petite lettre suivante:

*Ma chère Maman,*

*Tu vas être bien contente: après tant de malchance, j'ai enfin réussi. Je "tourne" à Hollywood, avec Henri Dulair et Rita Malli, dans le grand film "Divette et Reine". Quand il passera, ne manque pas d'y aller.*

Il y avait des mois que ces lignes lui étaient parvenues. Il y avait des mois qu'elle attendait. Enfin dimanche dernier, le journal régional lui avait annoncé parmi les prochains spectacles de la ville voisine, le film de son Pierrot. A cette lecture, elle avait cru sentir un coup entre les yeux. Toutes les casseroles s'étaient prises à osciller au mur de sa cuisine: donc, pour la première fois depuis douze ans, elle allait le voir, elle allait l'entendre! Il y avait douze ans, en effet, que Pierre, dégoûté de la terre, et ayant

qu'en Europe. Le manque de nouvelles n'empêchait pas la vieille de penser à l'absent, de ne penser qu'à lui. Elle avait bien cinq autres enfants; mais fermières ou bourgeois, ce n'étaient que des filles.

Lui, il était le *fiou*, celui qui avait été son orgueil et dont, maintenant encore, malgré tant d'échecs, elle attendait tout. Voici qu'après douze ans, il lui serait rendu à travers toute la gloire de l'écran.

Au fond, elle se souciait assez peu de cette gloire. Ce qui comptait, c'était de retrouver son geste et sa voix, cette allure désinvolte, cet accent claironnant avec lesquels, chaque fois qu'il partait, il lui criait: "Au revoir!"

guichet. Tous les gens qui venaient admirer Henri Dulair ou Rita Malli, lui volaient sa place, à elle qui était là pour voir son petit.

La vieille paysanne, si placide d'ordinaire, trépignait; et elle triturait d'une main énervée, le coin de son paletot, sans souci de friper, d'user peut-être ce vêtement de fête, ménagé depuis vingt-cinq ans. Enfin, elle parvint devant le guichet:

— Monsieur, demanda-t-elle au contrôleur surpris du contraste entre son humble mise et sa demande, Monsieur, donnez-moi la place la plus chère.

Elle se serait bien contentée d'une autre, et même par habitude d'économie s'y fut trouvée plus à

par une musique féroce, où des valses se mêlaient à des hymnes nationaux. Mais qu'importait à la brave femme toutes ces actualités dont le tourbillon s'abattait sur elle?

Enfin, le grand film fut projeté. Ce furent d'abord des coulisses de music-hall avec, au premier plan, Rita Malli, dans un maillot noir pailleté qui découvrait généreusement sa gorge, et s'arrêtait à mi-cuisse, tandis qu'une couronne de plumes d'autruche s'épanouissait autour de son front. Puis, ce fut encore, dans la salle du trône, la même jolie femme, toujours aussi généreusement décolleté, mais par une robe qui s'étalait en traîne,

(Suite à la page 39)

**L**E CIEL était tout près de la ville. Un de ces ciels parisiens très doux, très humains, qui flottent bas pour se mettre à notre mesure et nous donner des raisons d'espérer.

La neige se mit à tomber devant le pare-brise; brusquement, un homme étendit le bras. Je freinai, surpris, et je reconnus un négociant en fourrures avec qui je traitais des affaires. L'expression de souffrance qui crispait ses traits me saisit; je le fis monter.

— Seriez-vous indisposé?

Il me regarda et je vis la tristesse de ses yeux.

— Indisposé? Je vous remercie; non, c'est...

# L'OMBRE

par Yves Florenne

bruits, s'imposa, monotone jusqu'au malaise.

— Voilà. C'était en Russie. Je vous parle du temps où il y avait une Russie et non cette espèce de société anonyme en faillite perpétuelle. Je voyageais pour la maison, pour acheter des peaux.

une nuit épouvantable, glacés jusqu'aux os, fouettés par le vent et la neige malgré les volets de bois.

A l'aube, le calme était revenu. Je descendis, et c'est alors qu'elle m'apparut. Je ne vis qu'elle. Une grande jeune fille souple malgré les fourrures, tête nue, un visage trans-

prit aigrement que, d'après le mécanicien, nous en avions pour un moment à rester là, d'abord parce que nous étions à cinquante verstes de la station, que celle-ci pas plus que les autres n'avait le téléphone et qu'Irkoutsk ne pouvait pas être alerté avant deux ou trois jours; quant au convoi suivant, qui devait nous suivre de quarante-huit heures, il serait bloqué aussi, ainsi que tout secours immédiat; de plus, l'homme du samovar ne détenait qu'une trentaine de sandwiches, et, par surcroît, les feux de la machine étaient noyés.

Pourtant l'énoncé successif de ces catastrophes indiscutables ne parvint qu'à nous arracher un sourire qui eut le don d'exaspérer nos compagnons. Et nous nous retrouvâ-



Il acheva avec effort:

— C'est la neige.

J'interrogeai assez stupidement:

— Sciatique, peut-être?

Cette fois il sourit, mais d'un sourire très pénible:

— Non. C'est idiot!

Quand je m'arrêtai devant sa porte il descendit, hésita:

— Montez avec moi, voulez-vous?

Une fois dans l'appartement, il sembla reprendre son aplomb. Je remarquai pourtant qu'il s'asseyait le dos à la fenêtre. Il respira longuement, releva la tête:

— Je vous dois une explication.

Et il se renfonça dans son silence — un silence d'abord vide mais qui peu à peu sembla se peupler sans qu'il eût pourtant ouvert la bouche. Je l'épiai, intrigué, et je m'aperçus que, si ses yeux demeuraient vagues, il paraissait, volontairement ou à son insu, tendre l'oreille vers un bruit que je cherchais à démêler; enfin je perçus ce froissement continu de la neige qui tombe et qui, presque indistinct d'abord, grandit, absorba les autres

C'était à la fin d'un petit tour en Sibérie, et je redescendais d'Irkoutsk vers le sud. Redescendre est une façon de parler; c'était plat, monsieur, plat à souhaiter un cyclone, un tremblement de terre, enfin quelque chose qui remuât un peu tout ça.

Je vous prie de croire que je fus servi. Le soir, une tempête de neige arriva sans prévenir; collés aux vitres, nous regardions monter de l'horizon cet ouragan qui, lancé à travers la steppe, soulevait la neige comme une marée, accourait vers nous; il ne lui fallut que quelques secondes pour se heurter au train, négligeable obstacle. Nous avions stoppé; heureusement, car le wagon de queue fut renversé, couché en travers de la voie. Nous passâmes

parent, comme éclairé du dedans, plus éclatant que la neige, et que le froid ne mordait pas. Elle posa ses yeux sur moi, des yeux bleus, magnétiques, et je sentis que ce regard fixait mon destin. Destin charmant, n'est-il pas vrai? Hélas!

Nous échangeâmes quelques paroles insignifiantes auxquelles l'alerte de la nuit communiquait de la chaleur; puis insensiblement la conversation prit un tour plus intime; elle me parla de sa famille, de ses études, d'elle-même enfin, avec toutefois une retenue qui me ravissait autant que sa confiance. La matinée s'écoula ainsi, à ne nous occuper de rien que de nous-mêmes. Seul le bruit de violentes discussions nous incita à nous rapprocher des groupes. Un Anglais nous ap-

mes aussi seuls que nous le désirions. La journée se passa encore à nous entretenir de nous-mêmes, à faire des découvertes ravissantes. Mais, avec la nuit, le froid revint, nous dormîmes mal, et notre attention fut soudain attirée par un bennissement; nous nous levâmes d'un bond, croyant à un secours. Mais non, cela venait du fourgon. J'allumai ma lampe électrique, et ma compagne aussitôt me saisit le bras:

— Un traîneau!

C'était un traîneau, en effet, avec des chevaux qu'on expédiait à Saratov. L'idée jaillit comme une étincelle au choc de nos regards; mais je crois bien qu'elle venait d'elle.

(Suite à la page 40)

"J'voudrais ben savoir, mame Picard, depuis quand qu'vous avez ce journal-là?"

**O**N était en février, et depuis quinze jours les journaux annonçaient avec enthousiasme l'arrivée de la célèbre danseuse Lola Malo et de son ballet... Les billets s'enlevaient rapidement, car tous les intéressés étaient anxieux d'aller admirer ce génie de la danse.

Enfin, un soir, on annonçait pour la dernière fois que Lola serait à Montréal le lendemain.

Dès deux heures, par un brillant soleil qui mettait de la gaieté dans tous les coeurs, on remarquait, en gare Viger, messieurs les directeurs, gérants et artistes des théâtres de la ville, venus au devant de la grande favorite et de ses ballerines.

La foule acclamait la nouvelle venue avec une joie non contenue, et le soir même on assistait au spectacle le plus merveilleux que la direction d'un de nos théâtres nous avait donné jusqu'ici. Tout Montréal était ivre de joie, de plaisir en voyant une telle merveille, et on avait offert à Lola un splendide banquet suivi d'une fête grandiose.

Ceux qui avait eu le bonheur de lui être présenté vantait son charme et sa beauté. Son souvenir devait demeurer longtemps encore après son départ, le sujet des conversations... et comme tout passe, avec les semaines, les mois... et les choses remplaçant les précédentes... on avait fini par oublier...

A quelque temps de là, dans le tout petit village de X..., à quelques cent milles de Montréal, où on a conservé les habitudes de nos ancêtres et où l'on ne s'occupe pas de mode, mais de toutes les affaires concernant ses voisins, les gens si paisibles vauquaient à leurs besognes journalières... allant aux champs, aux étables soigner les bêtes. Les petites marchandes attendaient la clientèle fort rare, par cette grande chaleur du mois de juin, l'épicière, avec son éternel tricot sur les genoux, lunettes au bout du nez, sommeillait doucement, comptant peut-être encore les mailles?

Le soleil baissait lentement derrière les cimes des grands arbres, il faisait divinement beau!

Très loin, tout au fond du troisième rang, habite une délicieuse vieille fille d'environ quarante-cinq

ans, l'air empesé... quelque peu bête, aussi mince qu'une lame de couteau, et grande ma foi, comme il n'est plus permis de l'être, elle prétendait qu'elle n'avait pas voulu se marier, mais son caractère et sa beauté allant de pair, laissaient à penser bien des choses sur ce rapport. Jamais elle n'avait quitté son petit village où elle avait conduit au cimetière ses vieux parents... et elle était restée seule, presque pauvre.

Cette demoiselle, très bonne au fond, s'appelait Léola Malo. Elle venait lentement, toute guindée dans sa robe d'alpaga noire qui balayait la poussière du chemin... et ayant atteint les premières maisons du village, elle entra chez l'épicière.

— Ben, le bon jour, Ma'me Picard!

— Ah, c'est vous Mam'zelle Malo?

— En parsonne. Comme y fait chaud, hein? En passant devant la maison à la mère Richard j'entendions des cris, mais... mais qu'est-



## Il y a Ballet... et Balai

*Nouvelle canadienne par Juliette Boyer*

ce que je vois sur ce papier, Mame Chose, regardez donc!...

Et présentant à l'épicière un bout de vieux journal qui traînait sur le comptoir:

— Vous n'avez pas l'autre morceau qui s'accroche à celui-là?

— Non, mam'zelle, et c'est grand dommage, car j viens justement de le brûler... Mais vous êtes bien pâle!... remettez-vous, voyons... si c'est Dieu possible de s'mettre dans un état pareil!

— J'voudrais ben savoir, mame Picard, depuis quand que vous avez ce journal-là?

— Ça, c'est difficile à dire, j'en reçois tout le temps! et s'approchant de la vieille demoiselle, elle lut à haute voix l'entrefilet suivant:

*Mademoiselle Lola Malo et son ballet seront demain à Montréal. Comme il était anno...*

*les jours précédents... plusieurs pers... marques, des différents théâ... sera à la gare pour r...*

Et le reste manquait, mais c'était bien assez, déjà trop même, pour exciter la naïveté de ces braves gens, et la vieille en demeurait muette de saisissement... Se remettant assez vite tout de même, toute maternelle, presque affectueuse:

— Allons, ma chère enfant, il faut partir, puisqu'on vous attend là-bas. Et s'excitant peu à peu: Y a pas à berlander, quand Marial vous lance un appel par le journal il faut y aller...

Léola se rengorgeant, hautaine: — J'savons ben que j'finirais par quelque chose, mais j'ai entendu dire par la nièce du père Lachance, qu'à Marial on suivait la mode. Voyons un peu le journal... peut-être qu'on va voir... oh, oui!...

tiens, regardez... les robes sont courtes. Ah! j'savais pas ça!... cheveux coupés... en single ou à la garçonne... faut croire que c'est encore plus nouveau... des p'tits chapeaux ou bérêts... tiens en v'là une qui a une canne... j'vous demande un peu pourquoi! Heureux-

(Suite à la page 41)

# Le Jeune Homme Pauvre

Nouvelle canadienne par HENRY FAVOL

**D**ECHARGE des soucis que lui imposait son état, le journaliste Pierre Lacombe s'abandonnait à une douce rêverie, dans le train qui l'emportait vers son lieu préféré de villégiature: Saint-Donat. C'était un tout jeune homme, presque imberbe, avec de grands yeux gris comme un mor-

Pierre Lacombe avait dans le regard et dans le sourire un charme particulier. Il conversait admirablement; et l'étranger qui l'abordait trouvait, en lui, tout de suite un ami. Sa visible timidité ne servait qu'à le rendre plus sympathique.

Les arbres filaient à sa vitre. Renversé dans un angle du com-

Maintenant, Pierre avait fermé les yeux. Il songeait à ceux qu'il retrouverait là-bas. Des parents maternels, très chers à son cœur, l'attendaient. Dans sa première jeunesse, le jeune homme avait découvert, en ces parents, des confidents surs et intéressés; depuis, chaque été, il accourait s'ébattre dans l'air pur et s'abreuver de sim-

Tout en rêvant, un sourire était venu aux lèvres du jeune homme. Des souvenirs, joyeux et vivaces, se pressaient dans son imagination féconde. Il allait s'engager dans une nouvelle source d'impressions lorsqu'un conducteur, peu loquace, lui rappela rudement qu'il était parvenu à destination, c'est-à-dire à Ste-Agathe.

Saint-Donat est situé à quelque vingt-cinq milles au nord-est de Sainte-Agathe. Son altitude élevée, ses forêts épaisses, ses lacs nombreux ramènent toujours le touriste qui s'est égaré, une fois, dans ses parages.

En mettant pied sur la plateforme de la gare, Pierre se vit accoster par un individu qui faisait métier de chauffeur, mais dont le teint basané et les mains calleuses trahissaient sa première occupation. L'homme de la terre enleva sa casquette, comme s'il eut eu affaire à un personnage de haute importance, et offrit sa voiture au jeune homme, avec les manières les plus gauches possibles. Pierre accepta, en examinant l'homme avec une discrète curiosité. Cette figure à longues moustaches, ces yeux sans malice, ces vêtements délabrés représentaient bien le type authentique de l'habitant du Nord.

Le journaliste prit place à côté du chauffeur. Le bonhomme, heureux d'avoir un auditeur pour écouter son verbiage, s'étendait sur des questions insignifiantes, avec un vocabulaire, à lui, intarissable.

— C'est-y vous qu'ai venu, l'an passé, et qu'avez varsé dans le lac Archambault?

— Parfaitement, c'est moi.

— J'ai bonne mémoire, j'vous assure. J'ai pas été à l'école, moé qui vous parle, mé quand y faut compter ou me rappeler quéque chose, y a pas un avocat pour m'embêter, et il relevait fièrement la tête.

Pierre enviait le sort de cet homme dont les moeurs saines n'avaient pas été avilies par la débauche et le scandale. L'ignorance est louable en certain milieu.

— Connaissez-vous la famille J. S., où je vais? demanda le jeune homme.

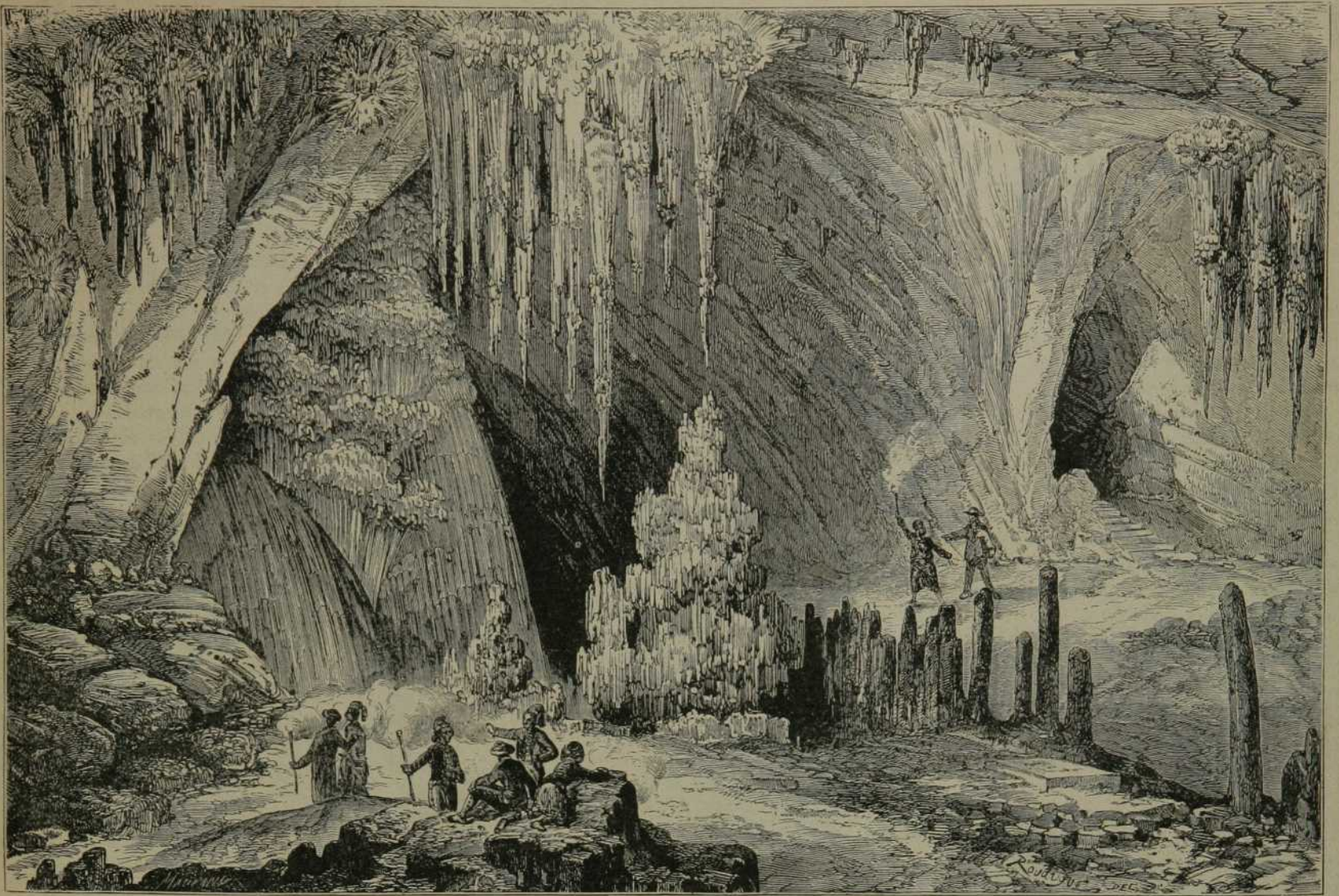
— De bonnes gens, ceux-là. La besogne est rude sur une terre, j'en ai l'expérience; eux, ça leur fait pas  
(Suite à la page 25)



ceau de ciel brouillé. Désireux d'augmenter ses connaissances, il avait choisi le journalisme comme un maître sage et érudit. De là, il pourrait atteindre plus facilement son but proposé: devenir purement et entièrement homme de lettres. En attendant, il exerçait sa plume dans la rubrique littéraire d'un de nos grands quotidiens.

partiment, sans pensée arrêtée, Pierre savourait des yeux les sites pittoresques toujours renouvelés. La Rivière du Nord, s'obstinant à divertir les voyageurs, malgré les difficultés, revenait, après une légère absence, frôler, en bourdonnant, les arbres qui bordaient la voie ferrée.

plicité. Le paysan respire une sérénité que le citadin ignore. Quand il se mêlait à eux, Pierre oubliait sa culture intellectuelle et devenait un pur et franc paysan, sans lettres et sans manières. Né lui-même de simples laboureurs, il se devait de respecter sa modeste origine; et il le faisait avec fierté.



La caverne où un sorcier rencontra les "mauvais esprits". C'est aujourd'hui un lieu de curiosité pour les touristes étrangers.

# AU PAYS DES GRIS-GRIS

*Chronique ethnographique*  
Par LOUIS ROLAND



**L'**HOMME est une drôle de bête, et son histoire dans certains pays de notre boule terrestre peut en fournir de nombreuses preuves. Il en est d'intéressantes et fort curieuses dans l'histoire du Dahomey d'il y a seulement un siècle, et c'est là que je puiserai les faits qui formeront la substance de cette chronique.

Il y avait alors au Dahomey une religion basée sur la croyance à deux principes: celui du mal et celui du bien; en conséquence il y avait une foule de divinités pour chaque chose. Les unes consistaient en des serpents vivants qui avaient leurs temples et leurs adorateurs, les autres étaient des objets qui pouvaient avoir toutes les formes; les prêtres dahoméens ou plutôt les sorciers en fabriquaient à volonté et en vendaient une grande quantité sous le nom d'amulettes ou de gris-gris à leurs fidèles.

Près de chaque groupement d'habitations on voyait une petite cabane ronde ou carrée, assez proprement tenue et entourée d'une haie

vive; c'était le temple et en même temps la demeure du sorcier. Les noirs y pénétraient librement et à n'importe quelle heure mais à condition d'apporter des offrandes lesquelles consistaient en huile de palme, bananes ou volailles; ceux qui apportaient un mouton ou mieux encore un boeuf avaient droit à une considération spéciale.

Près de la cabane, dans la cour, on voyait les idoles grossièrement sculptées en bois: elles représentaient des hommes, des femmes, des animaux et des êtres fantastiques généralement fort laids. C'était même d'un aspect affreux mais ça n'a pas empêché quelques artistes de notre siècle raffiné de prendre ces objets comme modèles pour leurs prétendus chefs d'œuvres artistiques. Ces artistes-là, eux aussi, sont de drôles de bêtes...

Les idoles étaient parfois de fabrication très simple: un simple

bâton terminé en fourche à trois dents faisait l'affaire; on plaçait entre les trois dents un vase rempli d'huile de palme et il y avait une divinité de plus dans le monde.

On fabriquait également en masse des divinités que l'on vendait; cela s'appelait alors des amulettes ou des gris-gris et l'on en faisait avec toutes sortes de choses: des dents d'hippopotame, des morceaux de défense d'éléphant, des griffes de tigres, etc., le sorcier prononçait dessus quelques paroles enchantées et il les vendait ensuite le plus cher possible aux nègres. Ces gris-gris étaient censés préserver de la mort par le fusil, le sabre ou le poison; on se doute bien qu'ils ne servaient pas à grand chose mais ils inspiraient tout de même.

En ce qui concerne les mauvais esprits, le commerce que les sorciers en faisaient n'était pas à dédaigner non plus. L'un de ces sor-

ciers les avait rencontrés, raconte une vieille tradition dahoméenne, pour la première fois dans une immense caverne que l'on montre encore aujourd'hui aux touristes par curiosité. Ce sorcier qui avait eu probablement une frousse intense des rats, des chauves-souris et autres animaux peuplant la caverne eut aussi la plus profitable des idées quand il en sortit: il inventa les "mauvais esprits" ainsi que la manière de se préserver de leurs vilains coups.

Dès lors on vit se bâtir des temples rudimentaires qui leur furent consacrés; ces temples devinrent la demeure des sorciers spéciaux aux mauvais esprits, mais nulle autre personne n'avait le droit d'y pénétrer. Il était, d'autre part, recommandé à tous ceux qui passaient devant le temple de s'arrêter et de déposer une offrande selon leurs moyens afin de conjurer le mauvais sort possible. Il paraît que ce commerce était très productif et que la frousse des mauvais esprits enrichit des milliers de sorciers.

(Suite à la page 28)

# L'Actualité à Travers le Monde

## MONTREAL

M. Gonzague Ducharme fait l'acquisition de la bibliothèque du petit séminaire de Sainte-Marie de Monnoir.

M. Gonzague Ducharme, libraire de Montréal et l'une des plus grandes autorités d'Amérique en *Canadiana* et *Americana*, a acquis, au début de ce mois, les 25.000 volumes, brochures et revues de la bibliothèque du petit séminaire de Ste-Marie de Monnoir. Il en a immédiatement revendu plus de la moitié à la ville de Montréal, par l'intermédiaire de M. Aegidius Fauteux, à un prix très avantageux

M. Ducharme avait les yeux sur cette bibliothèque depuis une douzaine d'années.

## ANGLETERRE

### Le jeu de Looperoo

On vient d'inventer un nouveau sport qui passionnera toute l'Angleterre. C'est le *Looperoo* — un lasso de cowboy construit de telle façon que son lancement n'offre aucune difficulté.

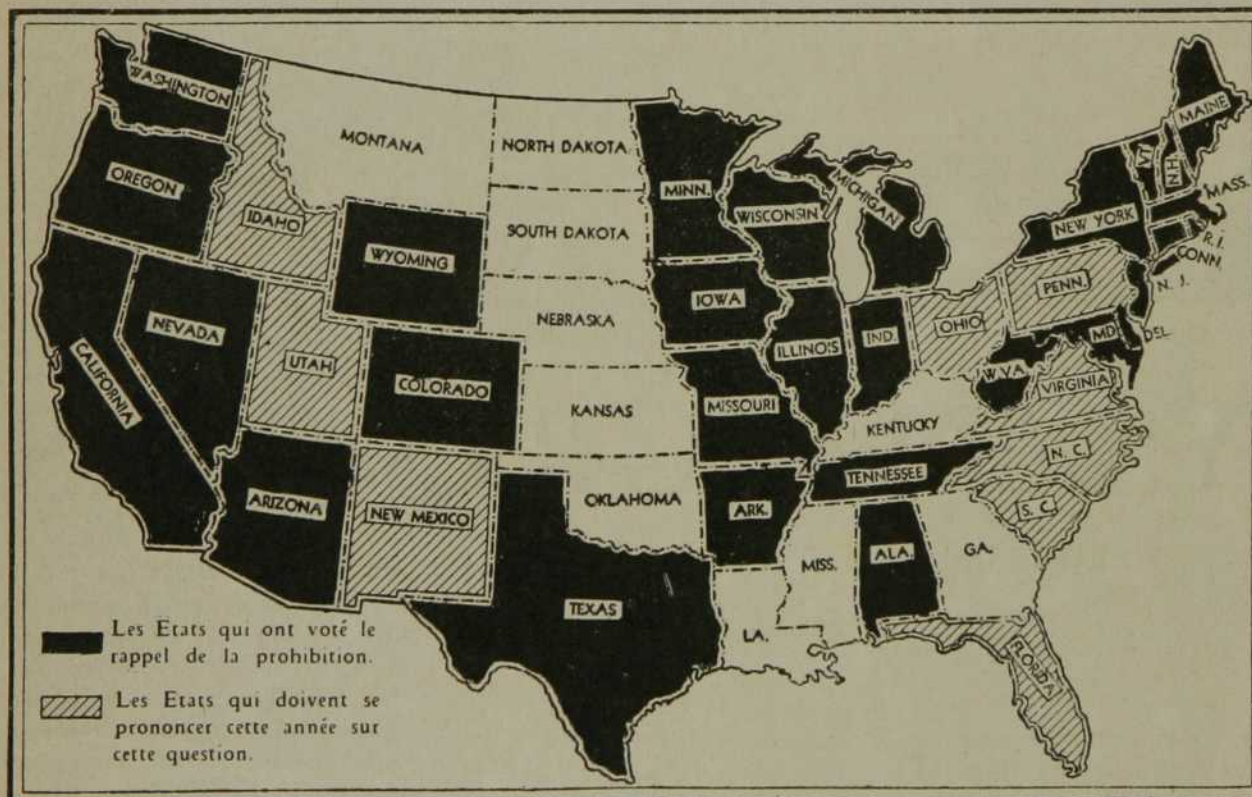
Le lancement du lasso est généralement très difficile, mais avec la corde spéciale du *Looporo*, le novice y arrive en cinq minutes et,

"J'ai remarqué que lorsqu'un cowboy lance plusieurs cordes à la fois (quelquefois huit cordes à la fois) il s'aide des tourniquets de sa ceinture. J'ai fait des expériences avec les tourniquets et j'en ai inventé un qui permettra à n'importe qui de jeter un lasso.

"Ensuite, il m'a fallu trouver une corde. Une corde de cowboy se maintient par son poids. Mais elle coûte très cher, et ensuite son poids même rend son usage difficile pour un enfant.

"Aussi, en consultation avec Don Ray, un lanceur de corde con-

## LA CARTE DES OPERATIONS CONTRE LA PROHIBITION AUX ETATS-UNIS



Nous empruntons au New York Times cette carte indiquant les Etats américains qui ont voté le rappel de la prohibition. On s'attend à ce que les Etats-Unis tout entiers soient "humides" le 6 décembre prochain. Jusqu'ici une trentaine d'Etats se sont prononcés. Il n'en faut plus que six pour que la loi soit rappelée.

pour la bibliothèque municipale de Montréal.

La bibliothèque des élèves fut tout d'abord vendue. Quant à celle du petit séminaire proprement dit, elle fut déménagée dans un hangar pendant la guerre parce que l'établissement occupé par le petit séminaire fut mis à la disposition des autorités militaires. Plusieurs des caisses reposaient sur le sol et ressentait toute l'humidité du sol. Aussi certains livres précieux ont-ils subi des dommages qui les rendent invendables.

Après la guerre les livres furent transportés dans le grenier du magasin de M. Langlois à St-Jean-sur-Richelieu.

après quelques jours d'exercices, il parvient à faire des tours de cowboy expérimenté.

Le secret de cette facilité est dans l'addition, à l'un des bouts de la corde, d'un petit tourniquet qui simplifie les opérations; et aussi la corde est fabriquée d'une façon spéciale: le fil central étant métallique.

Le *Looporo* a été inventé par M. Elliot Durham, un Canadien expert en jeux, qui a étudié le lancement de la corde aux rodéos.

"Le lancement de la corde est le plus ancien passe-temps des Canadiens, nous dit M. Durham, et ce sera le sport favori des Anglais.

"C'est plus qu'un jeu, c'est une excellente forme d'exercice.

nu, les fabricants ont produit une corde légère, dont le centre est fait d'une matière résistante qui maintient ouvert le noeud coulant. Un torsage spéciale empêche la corde de se déformer. C'est de cette façon que naquit le *Looperoo*. Tout le monde peut lancer le noeud coulant du premier coup et après une pratique d'un jour ou deux on peut réaliser plusieurs tours de cowboy.

"On peut faire au moins vingt-cinq tours, avec des variations sans fin. Chacun de ces tours est l'expression d'une vie aventureuse, car il a été inventé par le cowboy à la poursuite du bétail."

(News Chronicle, Londres)

## ITALIE

### Une consigne de Mussolini aux secrétaires du parti fasciste

10. Ne pas fréquenter de jour et encore moins de nuit les soi-disant établissements de luxe du centre, restaurants, théâtres, etc.

20. Aller le plus souvent à pied et, lorsque cela est nécessaire, employer une machine *utilitaire*, de préférence la motocyclette.

30. Dans les cérémonies officielles, pas de hauts de forme sur la tête, mais la simple chemise noire de la Révolution.

40. Ne modifier ses habitudes ni son train de vie en aucune façon.

50. Faire rigoureusement ses heures de service et entendre le plus grand nombre de personnes avec la plus grande patience et humanité.

60. Fréquenter les milieux ouvriers et être non seulement moralement, mais *physiquement* avec le peuple, surtout en ces temps difficiles.

(Corriere della Sera, Milan)

## MEXIQUE

### De fabuleux gisements d'or viennent d'être découverts au Mexique.

Des nouvelles parvenues au secrétariat de l'Economie Nationale annoncent la découverte d'un gisement aurifère, dans les *placers* de l'Etat de Sinaloa, gisement qui semble le plus riche du monde d'après la quantité d'or qu'on a déjà commencé à recueillir.

Des centaines de familles ont déjà pris le chemin d'El Chilar (nom du gisement) sûres d'y trouver du travail ou de l'or, et la renommée du *placer* va s'étendant de plus en plus.

Les dernières nouvelles confirment que dans les environs d'El Chilar on ramasse des pépites d'un gramme et plus, au simple lavage des sables; un autre endroit, également très riche, vient d'être découvert à quelques mètres d'El Chilar, au lieu dit *El Tambor*.

(Excelsior, Mexico)

On demandait un jour au poète anglais Milton, comment il se faisait qu'un roi pouvait alors être couronné à quatorze ans tandis qu'il n'était autorisé à se marier qu'à dix-huit. Le poète répondit: "C'est probablement parce qu'il est plus facile de gouverner un royaume qu'une femme."

Feuilleton du "Samedi"

# Le Secret d'une Tombe

Par EMILE RICHEBOURG

No 10 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

## XI.—AU FAISAN DORE

On répondit au notaire, et quelques jours après, Reboul, sa femme, Georgette et Pataud, se mirent en route pour Montlhéry.

\* \* \*

Montlhéry, à quelques lieues seulement de Paris, est une jolie petite ville, située sur le chemin de fer d'Orléans, au milieu d'un charmant paysage que domine une vieille tour féodale bien connue de ceux qu'intéressent les souvenirs du moyen âge.

De loin, on aperçoit la ruine gothique, inoffensive aujourd'hui, mais qui rappelle le temps où les barons de Montlhéry, abrités derrière leurs murailles massives, exerçaient autour d'eux une domination terrible.

C'est là aussi que se livra, entre Louis XI et Charles le Téméraire, cette célèbre bataille où l'on vit le curieux spectacle de deux armées dont chacune fut victorieuse à l'une de ses ailes et vaincue à l'autre.

Aujourd'hui, Montlhéry est le centre d'une riche culture, et les maraîchers des environs contribuent pour une bonne part à l'alimentation de Paris.

L'établissement, une espèce d'auberge dont avait hérité Célestin Reboul, se trouvait à l'entrée de la principale rue de la petite ville. Les murs du bâtiment, blanchis à la chaux, portaient en grosses lettres cette inscription :

## HOTEL DU FAISAN DORE

Sur l'enseigne, attachée à une tringle de fer qui grinçait au vent, on avait peint un oiseau que l'on pouvait prendre à la rigueur pour le superbe bipède

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le numéro du 29 juillet 1933.

*A la veille de livrer le combat suprême, le marquis de Mimosa, un des principaux chefs carlistes, confie sa petite fille Thérèse à son fidèle serviteur Pedro. Celui-ci porte l'enfant en France et le remet à une jeune femme, Mme Marguerite, qui vit seule avec sa petite Louise. L'Espagnol lui donne en même temps vingt mille francs et le testament du marquis. Quelques jours plus tard, Pedro est tué par des ennemis.*

*Une nuit, Edouard Forestier, le mari de Mme Marguerite qu'elle avait dû quitter à cause de ses mauvais traitements, veut obtenir de force l'argent remis par Pedro. Mais l'arrivée soudaine du curé Ancelin fait fuir le misérable.*

*Le Dr Villarceau va mettre en lieu sûr l'argent et le testament.*

*Pendant un moment d'absence de Mme Marguerite, la petite Louise est enlevée.*

*Le Dr Villarceau, célèbre médecin de Paris, a marié sa fille Valentine à un jeune médecin nommé Delteil. Sa fille adoptive, Léonie, épouse un sculpteur de talent et de cœur, Lebrun. Léonie est jalouse de Valentine et tente, par des lettres anonymes, de briser le bonheur de son ancienne amie. Mais le Dr Villarceau dévoile la coupable et la chasse de sa maison.*

*Léonie avait écrit, sous l'anonymat, que le Dr Delteil fréquentait une jeune femme. Le Dr Villarceau apprend que le jeune médecin protège cette femme, Mme Duparc, par charité, pendant que son mari est en Allemagne. Charles Duparc revient et, grâce aux démarches du Dr Delteil, sa femme est enfin reçue chez son beau-père qui s'était d'abord violemment opposé à ce mariage.*

*Sous un faux nom, Edouard Forestier s'engage comme valet de chambre chez le Dr Villarceau. Il réussit à dérober les papiers contenant le secret de la naissance de la jeune Espagnole confiée à Mme Marguerite. Il est repris et envoyé en prison mais les papiers sont perdus.*

*Le Dr Villarceau meurt subitement. Quelque temps après, Mme Marguerite, qui habite maintenant Paris, disparaît aussi laissant seule au monde sa fille adoptive, Thérèse, à laquelle elle avait donné le nom d'Emilienne.*

*Plusieurs années ont passé. Paul Lebrun, fils du sculpteur, revient d'Italie où il a passé quelques années après avoir gagné le Grand Prix de Rome de peinture. Quant à Lucien Delteil, fils du médecin, il est un brillant ingénieur des mines.*

*Léonie, l'épouse infidèle de Lebrun, est revenue à Paris après de multiples aventures. Elle est marchande d'antiquités sous le nom de Mme Prudence. Malgré ses erreurs, elle pense constamment à son fils. Elle apprend par hasard d'Edouard Forestier que les papiers dérobés chez le Dr Villarceau avaient été placés dans le tiroir secret d'un vieux meuble.*

*Au cours d'une promenade qu'ils font ensemble, le peintre Paul Lebrun et l'ingénieur Lucien Delteil sont jetés dans la Seine par des voyous. Une inconnue donne une forte récompense aux sauveteurs, puis elle disparaît. Intrigué, Paul Lebrun la recherche, mais inutilement.*

*Un matin, une fillette est trouvée par un pauvre ménage de fermiers, les époux Reboul. C'est la fille de Marguerite, enlevée par Forestier. Quelques années plus tard, Reboul reçoit en héritage un hôtel, où il va aussitôt demeurer.*

qui donnait son nom à la maison.

A gauche était le café, dont le centre était occupé par un billard; à droite la salle à manger. Une porte cochère donnait accès dans une cour où picoraient des volailles et au fond de laquelle se trouvait l'écurie où, les jours de marché, les cultivateurs attachaient leurs chevaux.

Le nouveau propriétaire eut le bon esprit de conserver l'ancien personnel qui continuait les traditions auxquelles l'établissement avait dû sa prospérité sous Antonin Reboul.

Tout marcha d'abord à ravir; Jacqueline était avenante et Georgette si jolie! En voyant affluer les clients, Célestin Reboul ne manqua pas de s'en attribuer, à lui seul, tout le mérite.

Le rude cévenol se trouvait dans une situation qu'il n'aurait jamais osé rêver, ne sut pas résister à l'enivrement de sa grandeur.

Devenu hableur et vantard, il prenait des airs imposants qui prêtaient à rire. Quand il découpa un gigot à la table d'hôte, c'était avec la solennité d'un pontife qui officie: s'il parlait de lui, c'était dans des termes qui sollicitaient des compliments. Cette vanité fut bientôt connue des clients, qui ne manquaient pas de l'exploiter.

Le patron voulait des éloges, des compliments; les clients l'en accablaient, l'en gorgeaient et se les faisaient payer en consommations, en crédits et même en emprunts d'argent.

Passe encore si l'ancien vannier n'eût été qu'infatué de sa personne, mais à ce ridicule il adjoignit le défaut de boire. Il s'enivrait d'une façon abominable. Il se livrait à la passion la plus dégradante, la plus vile que puisse avoir l'homme, la passion des liqueurs alcooliques. De plus, devenu joueur, il passait de longues heures les cartes à la main.

Dans ces conditions, la prospérité de l'établissement ne pouvait qu'être fortement menacée et sa ruine n'était plus qu'une question de temps.

Et Reboul n'était pas bon quand il avait bu. Personne, ni sa femme, ni Georgette n'était à l'abri de ses violences, de ses stupides fureurs.

Jacqueline était battue et Georgette souvent rudoyée. La jeune fille ne s'en montrait pas moins affectueuse et dévouée. Par son adresse, son activité, son amabilité, elle s'efforçait de pallier et de contrebalancer la mauvaise direction que l'aubergiste donnait à ses affaires.

Toujours alerte, toujours en mouvement, charmante sous son costume simple et de bon goût, souriante, d'humeur toujours gaie, elle allait de l'un à l'autre, ayant une parole gracieuse pour chacun.

Toutefois, elle n'autorisait aucune familiarité et l'on avait le respect de sa jeunesse et de sa candeur.

La journée terminée, elle allait rejoindre sa mère adoptive dans sa chambre. Là, sa gaieté l'abandonnait, et elle se donnait le rôle de consolatrice.

La pauvre Jacqueline, bien vieille et surtout bien vieillie, n'avait pas l'énergie de la jeune fille; elle pliait sous le poids de ses chagrins.

— Ah ! disait-elle, je savais bien que nous avions tort de quitter La Palud où nous étions si heureux; mais qui aurait cru qu'il changerait ainsi en si peu de temps?

En pleurant, elle ajoutait:

— Il court à sa ruine, le malheureux, et alors, ma Georgette, que deviendras-tu?

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi, je suis jeune et j'ai du courage; ce n'est pas à moi, chère mère, mais à vous qu'il faut penser.

— Moi, fit tristement Jacqueline, je n'ai plus longtemps à vivre.

— De grâce, n'ayez pas cette vilaine pensée ! s'écria Georgette.

Jacqueline hocha la tête.

— Je me sens bien, va, dit-elle;

mais que la volonté du bon Dieu soit faite.

A quelques pas du Faisan Doré demeurait le secrétaire de la mairie, M. Delmas, qui venait quelquefois passer une demi-heure au café Reboul.

Ce M. Delmas pouvait avoir une cinquantaine d'années; il avait une figure mâle et franche; ancien sous-lieutenant de zouaves, il portait le ruban de la médaille militaire, qu'il avait gagnée au Mexique.

M. Delmas était marié et père de deux jeunes enfants; sa femme, encore jeune, était atteinte d'une paralysie incurable qui la clouait sur son fauteuil.

Georgette faisait de temps à autre, quand elle le pouvait, une visite à la paralytique, qui lui était reconnaissante de venir un peu égayer sa solitude. Elle était surtout accueillie avec de grandes démonstrations de joie par les enfants avec lesquels elle se plaisait à jouer tout en causant avec leur mère.

Auprès de cette femme impotente, mais qui était instruite et causait bien, et de ses enfants qui l'avaient prise en amitié, Georgette passait des instants qui lui paraissaient délicieux.

C'est là qu'elle allait venir bientôt chercher des consolations.

Le mal qui rongait Jacqueline et qu'elle sentait si bien en elle s'aggrava rapidement. Bientôt elle ne sortit plus de sa chambre et dut s'aliter.

Georgette ne la quittait presque plus. Assidue à son chevet elle lui prodiguait les soins les plus empressés.

Mais Jacqueline était condamnée.

La veille de sa mort, elle embrassa tendrement Georgette et lui dit:

— Depuis que pour notre malheur à tous nous sommes venus dans ce pays, tu as été ma consolation. Je demande à Dieu de te bénir, tu as droit à une récompense qui te viendra du ciel. Cependant ta tâche

n'est pas terminée. Qu'arrivera-t-il quand je ne serai plus? Hélas! je ne le prévois que trop. Ma chère enfant, aussi longtemps que tu le pourras, reste auprès de ton père; car le moment viendra où il aura besoin de toi pour soutenir son courage et le préserver du désespoir.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je n'oublierai pas vos paroles.

Ces paroles de la mère adoptive furent les dernières qu'elle prononça.

M. Delmas et ses enfants suivirent au cimetière le cercueil de Mme Reboul. En revenant, le secrétaire de la mairie dit à Georgette:

— Ma chère enfant, vous ne pouvez rester plus longtemps chez votre père adoptif; cet homme est tombé si bas qu'il n'est plus capable d'apprécier votre dévouement, et je crains les dangers auxquels votre jeunesse est exposée dans cette maison.

— Venez chez nous, ma femme et moi vous offrons l'hospitalité.

La jeune fille secoua doucement la tête et répondit:

— Mon père a encore besoin de mes services, il faut que je reste avec lui. D'ailleurs, avant de mourir, ma mère m'a demandé de ne pas le quitter.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus à insister; mais souvenez-vous que vous avez en nous des amis sincères et que notre maison vous est toujours ouverte.

Certes Georgette savait quelles seraient ses tristesses chez son père adoptif et les dures épreuves qu'elle aurait encore à subir. Mais Jacqueline le lui avait dit, sa tâche n'était pas terminée.

Certains jours elle avait dans la journée des heures de liberté; elle les passait auprès de Mme Delmas et de ses enfants, quand ceux-ci n'étaient pas à l'école.

Le jeudi et même quelquefois le dimanche, Mme Delmas

confiait ses enfants à Georgette qui les menait à la promenade.

La jeune fille les aimait beaucoup, ces enfants, une petite fille de neuf ans, un petit garçon de sept ans.

C'est que l'on aurait vainement cherché dans tout le pays une jeune fille pouvant rivaliser de beauté avec elle.

Elle était de taille moyenne, mais bien prise, comme nous l'avons déjà dit; ses membres indiquaient une constitution robuste. Le buste avait des développements précoces. Le front n'était pas très grand, mais d'un dessin parfait; les cheveux noirs, bien ouverts et bien comme l'aile du corbeau; ses yeux noirs, bien ouverts et bien fendus, sur lesquels s'abaissaient des paupières frangées de longs cils, étaient ornés de sourcils d'un arc irréprochable.

Le teint avait la fraîcheur de coloris de la pêche mûre; sa riche carnation aurait fait paraître blêmes, dans un salon, les visages des plus belles femmes de nos grandes villes.

Et cependant l'idée ne serait venue à personne de la comparer à une paysanne, tant il y avait de grâce charmante et de distinction native dans cette belle jeune fille, qui s'était pour ainsi dire faite toute seule.

Mais elle était la fille de Marguerite Lormont et, heureusement ne ressemblait en rien à son père.

Georgette était d'une nature ardente et même passionnée. Très enthousiaste, par sa nature même elle était capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices.

Oh! comme en cela elle ressemblait encore à sa mère.

Elle s'exaltait facilement; mais parfois aussi on la voyait soucieuse, pensive et comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle.

A quoi Georgette rêvait-elle? Elle n'aurait certainement pas su le dire exactement.

C'était un travail nouveau qui se faisait en elle; c'était la sève de vie qui circulait plus chaude et avec plus de vigueur.

Sans s'en rendre compte, elle éprouvait un trouble, une vague inquiétude d'esprit qui, évidemment annonçaient l'éveil de sensations nouvelles.

Elle avait parfois dans le regard des lueurs étranges qui ne pouvaient s'expliquer que par de fugitives impressions de l'âme.

Alors Mme Delmas disait à son mari:

## Les Gagnants des Mots Croisés

LES MOTS CROISÉS — CONCOURS No 92 — 16 sept.

\$5.00 en prix

Mme Z. Beaupré, 8341, rue Casgrain, Montréal, P. Q.

Mlle Marthe Thibault, 11, rue Gilbert, Chicoutimi ouest, P. Q.

M. Raymond Rousseau, Cap-de-la-Madeleine, P. Q.

M. Lucien Fontaine, Hôp. St-Charles, Dépt. 2, St-Hyacinthe, P. Q.

M. Roger Gamache, Rockland, Ont.

IL REND LA RESPIRATION FACILE. — La contraction des passages de l'air et la lutte pour respirer, évidence trop familière du mal de l'asthme n'effraient pas le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. C'est le fameux remède connu de tous côtés pour sa complète efficacité même dans les pires conditions. Ce n'est pas une préparation en essai et pour des expériences mais un remède avec des années de bons services derrière lui. Achetez-le chez votre plus proche marchand.

— Georgette n'est pas une de ces jeunes filles sympathiques qui se laissent aller docilement au cours des événements de leur existence; elle est devenue femme de bonne heure, tout en conservant la naïveté, la candeur et la grâce de son âge. Un sang riche et généreux coule à flots dans ses veines; elle est d'un tempérament exceptionnel, et il faudra bientôt fixer sa position et lui assurer son avenir.

— Allons donc! elle n'a pas encore dix-sept ans, et tu voudrais que, déjà, elle eût des idées...

— Je crois ne pas me tromper.

— Mais plusieurs jeunes gens de la ville ont fait la roue autour d'elle, ont essayé de lui conter fleurette, elle les a repoussés de la belle manière.

— Ils ne lui plaisaient pas; mais attends et tu verras.

— Penses-tu donc qu'elle serait capable...

— Oh! ce n'est point là ce que je veux dire; elle a pour la garder un grand fond d'honnêteté et de fierté; jamais, j'en suis convaincue, elle ne descendra à quelque chose qu'elle ne jugera pas digne d'elle. Mais elle éprouve le besoin absolu d'aimer et elle ne demande qu'à aimer.

Mme Delmas ne se trompait pas.

C'était bien, en effet, le besoin d'aimer et plus encore de se sentir aimée qui, sans qu'elle s'en doutât, tourmentait la fille adoptive de Célestin Reboul.

Son jeune et chaste cœur s'ouvrait à la douce et mystérieuse mélodie de cette éternelle chanson d'amour que chante le cœur de toutes les jeunes filles au printemps de la vie.

## XII.—C'EST MA MÈRE

Plus encore que la dispute au bord de la Seine et le grand danger de mort qu'il avait couru, les baisers mis sur son front par la femme au chapeau grenat, avaient laissé dans l'âme de Paul Lebrun une impression qui ne devait jamais s'effacer.

Qui donc pouvait-elle être, cette femme, cette inconnue?

Il avait remarqué les regards échangés entre son père et le docteur Delteil. Cela encore lui donnait beaucoup à penser.

Dans le trajet de Bougival à Paris, qu'il avait fait le soir avec son père et Lucien, il avait, sans beaucoup insister, interrogé le sculpteur sur bois sur ce qu'il pensait de cette femme qui avait donné cinq cents

francs aux pêcheurs qui les avaient sauvés, Lucien et lui.

— Je ne comprends rien à cela et j'en suis, comme toi, très surpris, avait répondu Lebrun; je ne puis voir en cette inconnue qu'une femme exaltée, ayant dans la tête un grain de folie.

Dès le lendemain, le jeune artiste se remit au travail, car il avait déjà commencé un grand tableau qu'il destinait à la prochaine exposition des beaux-arts.

Plus que jamais il éprouvait le besoin d'une grande activité. En occupant son esprit à la conception de son œuvre, il ferait diversion à ses pensées qui le ramenaient sans cesse à la femme inconnue.

Lebrun avait loué à son fils, avant son retour d'Italie, un atelier boulevard de Clichy. C'était une vaste pièce, haute de plafond et parfaitement éclairée. A l'atelier était joint un logement composé d'une chambre à coucher, d'une cuisine et d'une salle à manger, mais s'il y avait dans l'atelier tous les accessoires nécessaires à un artiste, le logement n'était pas meublé. Pour le moment, Paul prenait ses repas chez son père et y avait sa chambre. Cela durerait aussi longtemps que le jeune homme le voudrait, et ce serait toujours si la séparation ne dépendait que du père.

Cependant, et si bien qu'il voulût occuper son esprit, Paul pensait toujours et quand même à la femme inconnue.

— On a pensé qu'elle était ma parente, se disait-il, elle a pu être reçue ainsi dans la chambre où l'on m'avait couché, et durant une partie de la nuit elle est restée près de moi, me donnant des soins, me faisant prendre la potion ordonnée par le médecin. Pourquoi a-t-elle fait tout cela? Quel intérêt y avait-elle?

Et ces baisers sur mon front! Oh! ces baisers! à ce moment, je crois encore sentir sur mon front le contact des lèvres de cette femme!

Et, comme à travers le nuage d'un rêve, il me semble que je la vois encore se reculer sous mon regard, tremblante, courbant la tête.

Et, avec une anxiété indéfinissable, Paul se demandait toujours:

— Mais qui donc est-elle, cette femme?

Certainement, il ne pouvait être un inconnu pour elle. Quant à lui, il avait déjà rencontrée quelque part, il ne l'avait pas re-

connue. Mais où avait-il pu la rencontrer? En Italie, à Rome? Peut-être. Mais il n'en avait aucun souvenir.

Paul Lebrun n'était pas un de ces fats, de ces sots qui s'imaginent qu'ils n'ont qu'à paraître pour faire la conquête d'une femme, il ne pouvait avoir l'idée que l'inconnue fût prise d'une folle passion pour lui.

Pour la connaître, pour savoir seulement son nom, il aurait donné tout au monde.

Mais pourquoi donc, après avoir donné cinq cents francs aux hommes qui l'avaient sauvé, après tant d'intérêt qu'elle lui avait témoigné, avait-elle disparu tout à coup, sans avoir dit qui elle était, sans laisser de trace derrière elle.

C'était une complication du mystère.

Ce mystère, le sculpteur sur bois l'avait expiqué par ces mots: "C'est une folle!" Mais Paul ne pensait pas comme son père, et il disait:

— Où la retrouver? pourrais-je jamais savoir qui elle est?

Il ne supposait pas qu'elle fût une habituée du Bal des Canotiers; il croyait au contraire qu'elle n'y était venue que ce jour-là. Ce n'était donc pas à Bougival qu'il devait espérer la rencontrer encore. Il pouvait se faire renseigner par celles de ces dames les canotières qui la connaissaient; mais il lui répugnait de remettre les pieds dans cet établissement de la folle gaieté et surtout d'entrer en contact avec les demoiselles à chignons jaunes qui le fréquentaient, il sentait que ce n'était pas dans ce milieu qu'il devait porter le secret de son anxiété.

Il s'étonnait d'être poursuivi, ainsi qu'il l'était, par la pensée de retrouver l'inconnue.

C'était en vain qu'il cherchait à se persuader qu'il n'y avait là qu'une aventure banale à laquelle il attachait beaucoup trop d'importance, toujours, toujours, aussi bien la nuit que le jour, il se demandait:

— Quelle est donc cette femme?

— Un matin, comme il jetait sur sa toile les grandes lignes d'un dessin au fusain, il s'arrêta brusquement, en laissant échapper une exclamation.

Une idée venait de jaillir de son cerveau et, lancée dans une direction, sa pensée ne s'arrêta plus.

Les souvenirs de son enfance défilaient dans sa mémoire.

Tout à coup, il avait été placé au lycée de Chartres, séparé du

jour au lendemain de sa mère, qu'il n'avait plus jamais revue. Il se rappelait avoir questionné son père au sujet de sa mère et avoir appris qu'elle était morte.

Alors, il avait pu le croire; mais à présent il comprenait que son père l'avait trompé ou plutôt avait cru devoir lui cacher la vérité.

Pourquoi donc, si sa mère était morte, n'avait-il pas assisté à son enterrement, et n'était-il jamais allé, conduit par le sculpteur, s'agenouiller sur sa tombe? Pourquoi donc son père n'avait-il plus jamais prononcé devant lui le nom de sa mère? Pourquoi donc n'avait-il jamais vu à la maison aucun de ces objets qui rappellent aux survivants le pieux souvenir de ceux qui ne sont plus?

Un jour, il avait insisté auprès de son père pour savoir de quelle maladie sa mère était morte, et il se rappelait que Lebrun lui avait fermé la bouche par une de ces réponses brusques qui indiquent le mécontentement, presque l'irritation.

Beaucoup d'autres détails lui revenaient à la mémoire.

M. et Mme Villarceau, M. et Mme Delteil avaient évidemment connu sa mère; pourquoi donc Mme Villarceau, M. et Mme Villarceau, M. et Mme Delteil n'avaient-ils jamais fait devant lui aucune allusion à sa mère.

Il fallait donc qu'il y eût une sorte de conspiration pour que le silence se fit sur elle.

Mais pourquoi, pourquoi.

Paul aurait pu aller loin, très loin à la recherche de ce "pourquoi" et deviner bien des choses; il ne le voulut pas, par un sentiment de respect pour la femme qui l'avait mis au monde.

Il lui suffisait de comprendre qu'on l'avait enveloppé d'un mystère qu'il lui avait été interdit de pénétrer.

Il n'eut qu'à recapituler les faits, à les rapprocher les uns des autres pour arriver à cette conclusion:

— Ma mère n'est pas morte!

Et il n'avait plus à se demander qui était cette femme au chapeau grenat, cette femme aux baisers.

C'était sa mère!

— Mon père et elle se sont séparés, se dit-il, je n'ai pas, quant à présent, à en savoir les causes; je devais ne plus la revoir, puisque l'on m'a fait croire qu'elle était morte; mais elle est ma mère, elle est ma mère!

Et, quelle que soit la profondeur de l'abîme creusé entre elle et mon père, je veux la revoir, je la retrouverai!

Après être resté quelques instants silencieux, il reprit, répondant à une de ses pensées :

— Oui, je la revois, telle qu'elle était autrefois, grande, belle, imposante. Ah ! si vaguement que ses traits soient restés dans ma mémoire, je suis sûr de la reconnaître le jour où je me retrouverai en face d'elle.

Alors en proie à une émotion indicible et ne pouvant plus se contenir il fondit en larmes.

Il ne doutait plus, il ne pouvait plus douter, cette femme, dans laquelle son père n'avait voulu voir qu'une exaltée atteinte d'un grain de folie, c'était sa mère.

Et quand sa crise de larmes eut cessé, il se demanda comment il pourrait retrouver sa mère. Où la chercher, où la découvrir dans ce grand Paris ?

Il ne songea pas à s'adresser à son père, sachant bien qu'il n'obtiendrait rien de lui et ne voulant pas, d'ailleurs, lui causer un chagrin. Et puis, si dans la femme inconnue le sculpteur sur bois avait deviné la mère de son fils, il était plus que probable qu'il ignorait où elle demeurait et sous quel nom elle se cachait à Paris.

Depuis son aventure de Bougival, Paul était triste; après la découverte qu'il venait de faire, il le fut encore davantage.

Son père devinait ce qui le rendait ainsi soucieux, mais ayant l'air de s'en étonner, il lui demandait avec intérêt ce qu'il avait.

Paul répondait d'une façon évasive, et croyant ainsi calmer l'inquiétude du sculpteur, il s'efforçait de reprendre son humeur ordinaire.

Lucien aussi remarquait que son ami avait en tête quelque grave préoccupation; mais avec Lucien également, Paul gardait son secret.

A son retour de Rome, le jeune artiste avait retrouvé d'anciens camarades, artistes comme lui, plusieurs qu'il avait connus à la villa Médicis, les autres avaient été ses camarades à l'école des Beaux-Arts. Il

les voyait rarement, d'ailleurs, et plus rarement encore se laissait entraîner par eux dans un café.

Un jour, un ancien élève de l'école de Rome, qu'il rencontra sur le boulevard Rochechouart, le fit entrer au café du "Rat Mort" où se trouvaient quelques jeunes peintres que Paul connaissait. Ceux-ci s'empressèrent de donner place à leur table aux nouveaux venus.

Ces jeunes gens n'ignoraient pas que Paul avait failli périr dans la Seine, à Bougival; ce qui s'était passé ce soir-là leur avait été raconté. Ils parlèrent de la femme qui s'était si vivement intéressée aux deux amis, à l'artiste particulièrement, et ils demandèrent à Paul s'il la connaissait, s'il savait qui elle était.

— Non, répondit Paul; malgré tout ce que j'ai fait pour le savoir, cette dame m'est toujours inconnue; pourtant je désire vivement connaître son nom et sa demeure. J'ai à la remercier d'abord et aussi à lui rendre les cinq cents francs qu'elle a donnés aux deux sauveteurs.

— La remercier, nous l'admettons; mais lui rendre la somme qu'elle a donnée aux pêcheurs, c'est autre chose; autant elle pourra être flattée de recevoir vos remerciements, mon cher Paul, autant elle s'indignerait, je crois, qu'on lui parlât de lui rembourser une somme qu'elle a généreusement donnée.

— Oui, mon cher Albert, vous avez raison, dit Paul.

— Ce qui est le plus surprenant dans tout cela, c'est qu'elle ne se soit pas fait connaître.

— C'est une dame qui pratique secrètement la philanthropie, opina un autre artiste; elle cache ses bienfaits et sait se dérober modestement aux témoignages de reconnaissance.

— Il doit exister de ces sortes de femmes, répliqua Albert, mais ce n'est point au Bal des Canotiers qu'il faut les aller chercher.

On se mit à rire. Paul, lui, restait grave et toujours soucieux.

— Ainsi, Paul, reprit Albert, vous tenez beaucoup à savoir qui est cette femme ?

— Oui, beaucoup.

— Mais il y a un moyen, c'est de s'enquérir au bal des Canotiers.

— Oh ! cette idée m'est venue, mais pour rien au monde je ne voudrais remettre les pieds dans cet établissement.

— Cela se comprend. Eh bien, mon cher Paul, je me charge de découvrir la dame mystérieuse; pas plus tard que dimanche prochain, je me rendrai au bal des Canotiers.

Philippe, continua Albert, s'adressant à un autre jeune artiste, voudras-tu venir avec moi ?

— Oui, et ce sera avec plaisir.

— Très certainement, nous rencontrerons là quelques jolies gommeuses de notre connaissance qui pourront nous renseigner.

— Mes chers camarades, dit Paul, vous me rendrez un véritable service, et je vous en remercie d'avance.

Le soir de ce même jour, le voyant plus triste encore que les jours précédents, Lebrun dit à son fils :

— Mon cher enfant, je commence à m'inquiéter sérieusement; il me semble que tu ne te pais pas ici avec ton père.

— Oh ! ne croyez pas cela ! protesta vivement le jeune homme.

— Regretterais-tu de ne plus être à Rome ?

— Vous savez bien, mon père, que j'ai été heureux de revenir en France et de me retrouver près de vous.

— Alors, tu t'acharnes trop à tes travaux, qui ne sont pourtant pas si pressés, car tu as des mois devant toi; oui, tu es trop appliqué à ton travail, tu te tiens trop renfermé; si bien aéré que soit ton atelier, il y manque le grand air qu'il faut à ta santé, et puis, tu ne te doutes pas assez de ces exercices du corps que je crois absolument nécessaires à ta jeunesse. Tu ne sors pas assez. Deux fois par jour, tu fais le trajet d'ici à ton atelier et tu en reviens, ce n'est pas suffisant; encore une fois, tu ne prends pas assez d'exercice.

— Mais, mon père...

— Laisse-moi dire : je voudrais que tu prisses au moins deux jours par semaine pour faire des excursions dans la banlieue de Paris que tu ne connais pas encore; ils sont ravissants, les environs de Paris, où partout s'offrent aux yeux des sites admirables. N'importe de quel côté il te plairait d'aller, tu pourrais saisir et crayonner de délicieux paysages. Tu continuerais ainsi tes études et, en même temps, tu enrichirais tes albums de dessins et de croquis dont tu aurais certainement à te servir plus tard.

— Eh bien, mon père, répondit Paul, je suivrai votre con-

seil; j'irai courir un peu les environs de Paris et je crois, comme vous, que cela me fera du bien.

— Je suis enchanté de te trouver dans ces bonnes dispositions. Songe bien, mon cher enfant, que je n'ai que toi au monde, que tu as toujours été toute ma joie et que tu dois être le bonheur et la gloire de ma vieillesse.

De grosses larmes étaient venues aux yeux du sculpteur sur bois.

En proie à une vive émotion, il reprit :

— Ah ! Paul, Paul, mon cher fils, si tu savais comme j'ai besoin de ton affection !

— Mon père, s'écria le jeune homme, que l'émotion du sculpteur avait gagné, doutez de mon talent, doutez de ma sagesse, mais ne doutez jamais de ma tendresse.

Le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, qui était un jeudi, de bon matin, Paul, vêtu d'un complet de velours marron, coiffé d'un chapeau de feutre mou et portant sur son dos le bagage ordinaire de l'artiste en tournée, se dirigea pédestrement vers la gare d'Orléans.

Il avait consulté le guide des environs de Paris. Certes, il n'était pas facile de choisir entre les localités indiquées par le guide, qu'elles se trouvaient sur la ligne de Lyon ou d'Orléans, sur la ligne de l'Est ou celle de l'Ouest; toutes étaient également recommandées comme devant être visitées par les excursionnistes, les touristes, les artistes.

Cependant la courte notice consacrée à la petite ville de Montlhéry avait séduit Paul, et il s'était dit :

— J'irai à Montlhéry.

### XIII—COMMENT VIENT L'AMOUR

— Charmant endroit, se dit Paul Lebrun en arrivant à Montlhéry, sites variés, paysages délicieux, beaux ombrages, magnifique verdure; tout indique la richesse de ce pays de culture.

Il eut la curiosité bien naturelle d'aller jusqu'à la vieille tour. Là, il put embrasser du regard l'ensemble du paysage qui, éclairé par un beau soleil, présentait les plus ravissants aspects.

Il s'éloigna de la tour, vieux débris du passé, descendit la pente en évitant les maisons et

LE BAUME PERSAN est l'auxiliaire par excellence pour la santé et la beauté du teint de tous les membres de la famille. Ajoute au charme de la mère. Protège la peau tendre de l'enfant. Fait la joie du père comme fixatif pour les cheveux ou lotion pour la barbe. De quelque manière qu'on l'emploie, il est toujours bon pour la peau. Toutes les femmes devraient s'en servir.

se trouva bientôt au bord de la petite rivière.

Maintenant il fallait choisir le site que ses crayons allaient reproduire sur le papier. Dans un espace assez restreint la nature offrait une variété de scènes entre lesquelles l'artiste pouvait hésiter.

Il se décida enfin à prendre un coin de la rivière où des arbres, des arbustes se reflétant dans l'eau, produisaient un très joli effet, sans compter une couvée de jeunes canards, couchés au soleil sur la rive opposée.

Il y avait là matière pour un tableau d'un ton calme et souriant.

Il fixa en terre l'énorme parasol qui devait l'abriter des rayons du soleil, s'installa sur son pliant et prit ses autres dispositions pour commencer son travail.

Depuis longtemps il ne s'était pas trouvé aussi bien disposé. Passionné pour son art, le spectacle de la nature calme et souriante, dans cette belle matinée d'été, semblait avoir dissipé les sombres pensées qui avaient enfiévré son cerveau. Sa physionomie avait perdu son expression soucieuse.

Il se mit à l'œuvre et il travaillait depuis quelques instants déjà, lorsque son attention fut attirée par un gazouillement de voix enfantines. Il leva la tête, et à travers le feuillage d'une touffe d'osier, il vit un tableau autrement séduisant que celui qu'il était en train de crayonner.

Evidemment sans se douter de la présence de l'artiste, une charmante jeune fille et deux enfants venaient de s'asseoir dans l'herbe, au bord de la rivière. Souriante, la belle jeune fille prêtait l'oreille au babillage des deux enfants qui, les mains sur ses genoux, tournaient vers elle leurs frais visages.

Paul fut comme fasciné par cette subite apparition. Il n'avait qu'à se rapprocher un peu du bord de l'eau pour avoir ce joli groupe en pleine lumière; c'est ce qu'il fit, et, prenant une autre feuille de papier, ce fut avec tout son talent de dessinateur et d'artiste qu'il s'appliqua à saisir le gracieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Il apporta à son travail une ardeur passionnée et eut bientôt saisi le mouvement des personnages, le jeu des physionomies.

Ses regards étaient depuis quelques instants fixés sur son œuvre, dont il tenait à soigner

les détails, lorsqu'il entendit dans l'herbe un bruit de pas légers. Il se retourna et vit les deux enfants penchés sur son épaule.

Au même instant, une voix d'un timbre harmonieux, appela :

— Henri, Germaine!

Comme les enfants ne se pressaient pas d'obéir, la jeune fille, qui s'était levée, s'approcha à son tour de l'artiste.

— Monsieur, dit-elle, veuillez excuser ces deux étourdis; ils m'ont échappé, sans quoi je ne leur aurais pas permis de venir vous importuner.

L'artiste se leva, et son chapeau à la main :

— Vous n'avez pas à plaider leur cause, mademoiselle, répondit-il; je suis beaucoup plus coupable qu'eux, et c'est moi qui ai besoin d'être pardonné.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Voyez, mademoiselle, ce que je me suis permis de faire, dit Paul, montrant son dessin à la jeune fille.

Georgette laissa échapper un cri de surprise et devint rouge comme une pivoine.

— Oh! reprit le jeune homme, ne me punissez pas trop sévèrement de mon audace; je n'ai pu résister au désir de reproduire sur ce papier une adorable figure que n'aurait pas trouvée mon imagination.

La tête de la jeune fille n'existait encore qu'à l'état d'ébauche; mais elle était d'une vérité saisissante. On sentait que c'était l'âme de l'artiste qui avait communiqué la vie à cette image.

Georgette, émue, embarrassée, restait en contemplation devant le dessin.

— Monsieur, dit-elle enfin, vous m'avez flattée!

— Hélas! non, mademoiselle; je suis encore bien au-dessous de l'original; cependant j'espère obtenir quelque chose de mieux, si vous voulez bien m'y aider.

— Comment cela, monsieur?

— En reprenant la position que vous aviez tout à l'heure entre M. Henri et Mlle Germaine.

Elle parut hésiter un instant, puis répondit gaiement :

— Si je refusais, vous penseriez que je vous en veux, et cela n'est pas.

Et, s'adressant aux enfants :

— Germaine, Henri, retournons prendre notre place, je vais vous raconter cette jolie histoire que je vous ai promise.

Le groupe se reforma et l'artiste se remit à son œuvre.

Pendant une bonne demi-heure, on n'entendit que la voix calme de Georgette à laquelle se mêlaient les exclamations, les rires joyeux des enfants.

Enfin, Paul se leva et, son dessin à la main, se dirigea vers la jeune fille qui s'était levée aussi.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, je serais désolé et honteux de vous imposer une plus grande fatigue; d'ailleurs, voyez mon travail est presque achevé, et je pourrai facilement le terminer de mémoire.

— C'est beau, cela, monsieur, murmura Georgette, oui, voilà un beau dessin.

— Je le reproduirai certainement sur la toile, alors, mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous revoir.

Georgette ne trouva rien à répondre. Elle était fort troublée. Cependant elle salua gracieusement l'artiste, puis prenant les enfants par la main :

— Il est l'heure de rentrer, dit-elle.

Et ils s'éloignèrent, laissant Paul tellement troublé, lui aussi, qu'il n'avait pas songé à remercier la jeune fille.

Tout en pliant rapidement bagage, l'artiste suivit Georgette du regard, pendant qu'elle s'engageait dans un sentier dont les aubépines et les églantiers laissaient à découvert son buste et cachaient les têtes des enfants. Mais enfin elle disparut derrière un massif de grands arbres. Avant, il avait semblé à Paul qu'elle s'était retournée pour le voir une dernière fois.

— Elle est vraiment adorable! se dit-il.

Georgette avait pris un chemin détourné pour rentrer en ville, Paul pensa qu'en suivant la route déserte, il y arriverait le premier.

Marchant d'un bon pas, il atteignit la principale rue de Monthéry. Il entra dans un bureau de tabac pour acheter des cigares.

Comme la buraliste lui rendait la monnaie de vingt francs,

Georgette et les enfants passèrent.

— Quelle est cette jeune fille qui vient de passer avec deux enfants? demanda-t-il d'un air indifférent.

— C'est Mlle Georgette Reboul, la fille de l'aubergiste du Faisan doré.

— Et les enfants?

— C'est la petite fille et le petit garçon de M. Delmas, le secrétaire de la mairie.

— Est-ce que Mlle Georgette est leur bonne?

— Oh! non; Mlle Reboul est l'amie de Mme Delmas.

— Eh bien, se dit Paul en sortant du bureau de tabac, je n'ai plus à chercher un endroit pour déjeuner, je vais au Faisan doré.

Il y entra par la porte du café. Il n'y avait que deux consommateurs dans la salle: un homme d'une quarantaine d'années à la figure vulgaire et un autre plus âgé, au visage aviné, aux joues flasques, qui portait sur les traits l'empreinte de l'abjection produite par l'abus des boissons alcooliques. Ils jouaient aux cartes. Une grosse fille au teint coloré, débordante de santé, se tenait familièrement derrière le plus âgé des joueurs et suivait les détails de la partie.

Paul demanda si l'on pourrait lui servir à déjeuner et lui donner une chambre.

— Mais certainement, monsieur, répondit la grosse fille; tout à l'heure on servira le déjeuner et il y a au premier une chambre à votre disposition; je vais vous y conduire.

— J'en prendrai possession ce soir. Je n'y coucherai probablement pas souvent; mais je viens travailler dans les environs de Monthéry et j'ai besoin d'une chambre pour mettre mon bagage.

L'artiste s'assit et attendit.

— Georgette tarde bien à venir, dit un des joueurs, qui était maître Reboul, l'ancien vannier de La Palud.

— Vous savez bien, répondit la servante, qu'elle se plaît mieux chez les Delmas qu'ici,



### POUR LA 1ère FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VOEU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTE, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 175 P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbres de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi.)

mademoiselle s'y trouve en meilleure compagnie.

A la façon acrimonieuse dont furent prononcées ces paroles, Paul comprit que la grosse fille jouait dans la maison le rôle de maîtresse et que Georgette lui était sacrifiée.

Celle-ci ne tarda pas à rentrer et eut, en voyant le jeune artiste, un mouvement d'étonnement qu'elle réprima aussitôt.

La jeune fille parut à Paul plus charmante et plus belle encore, malgré la vulgarité du lieu et de tout ce qui l'entourait.

L'heure du déjeuner sonna. L'artiste prit place à la table d'hôte avec sept ou huit voyageurs ou pensionnaires.

Georgette faisait le service. Elle apportait dans ses fonctions une aisance de bon goût et une dignité qui n'avaient rien d'emprunté. Elle fit à Paul l'effet d'une de ces natures privilégiées qui relèvent les situations les plus humbles et se trouveraient à leur place dans une condition plus élevée.

Tout le monde étant parti, l'artiste resta à table, achevant de prendre son café en fumant un cigare. Il aurait bien voulu causer avec Georgette, mais sans affectation elle évita le tête-à-tête.

Paul Lebrun, se laissait aller à un entraînement, et sans avoir pris le temps de réfléchir, louait une chambre à l'hôtel du Faisan Doré, et se faisait un des pensionnaires de la table d'hôte. Si on lui en eût demandé la raison, il aurait certainement rougi, mais n'aurait pas répondu : "C'est à cause de Mlle Georgette." Ainsi, ses excursions aux environs de Paris allaient se borner à venir à Montlhéry le plus souvent possible, et moins pour dessiner et peindre que pour revoir la jolie fille de l'auberge.

Assurément, il ne pouvait pas être amoureux déjà de Georgette; mais il sentait bien qu'elle avait fait sur son cœur une très vive impression.

— Dois-je donc l'aimer ? se demandait-il.

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas ! se répondait-il aussitôt ; n'est-elle pas digne de m'inspi-

rer cet amour sincère et grand qu'il faut à mon cœur et que j'ai toujours rêvé ? Ne peut-elle pas être cette compagne et cet appui que tout homme cherche dans la vie ? N'est-elle pas digne de toute ma tendresse ? Par sa beauté, sa grâce et les qualités que je devine en elle, ne répond-elle pas aux inspirations de mon âme !

Ainsi pensait Paul Lebrun, et il s'abandonnait aux douces sensations qui sont comme le prélude de l'amour, du premier amour.

Mais il ne parlerait de son aventure ni à son ami Lucien, ni à son père. Pourquoi ? Pour que le brave Lucien Deltail ne se moquât point de lui et pour ne pas avoir à ne tenir aucun compte des sages conseils que pourrait lui donner le sculpteur sur bois.

Il achevait de fumer son cigare lorsque, par la porte ouverte, il plongea son regard dans la salle du café où Reboul était attablé devant une tasse de café et une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide.

Il vit Georgette s'approcher de l'aubergiste et entendit qu'elle disait de sa voix douce :

— Je vous en prie, mon père, ne buvez pas davantage, vous savez que c'est mauvais pour votre santé.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, répondit brutalement Reboul, je veux être maître chez moi.

— Vous savez bien, mon père, que c'est mon affection pour vous...

— Je sais que tu voudrais me conduire, l'interrompit-il, mais je t'ai déjà dit qu'il ne me convenait pas d'être mené par toi.

— Mon père, vous êtes bien changé à mon égard.

L'aubergiste haussa les épaules et se versa une nouvelle ration d'eau-de-vie.

Georgette n'insista pas et s'éloigna.

Pendant ce court dialogue, Paul avait vu à l'entrée de la cuisine la grosse servante ayant sur les lèvres un mauvais sourire.

L'artiste sentit son sang bouillonner dans ses veines; mais il n'était qu'un étranger dans la maison, il ne lui appartenait point de prendre la défense de la jeune fille.

Il se leva, chargea sur son épaule son attirail d'artiste et reprit le chemin qui devait le conduire au bord de la rivière, à l'endroit où Georgette et les

deux enfants lui étaient apparus.

— Elle était gaie, de joyeuse humeur, se disait-il, rien ne révélait sur son gracieux visage la tristesse et le découragement de tout à l'heure. C'est certain, elle n'est pas heureuse avec son père, homme abruti par la boisson, et cette grossière servante d'auberge qui, c'est facile à voir, ne peut pas sentir la fille de son maître.

Pauvre enfant, par la délicatesse de ses goûts et la distinction de sa nature, elle doit être continuellement froissé de la trivialité de son entourage. En vérité, pour que dans de telles conditions elle ait conservé son égalité d'humeur, sa physionomie souriante, il faut qu'elle ait une grande force de caractère et soit douée d'une âme peu commune.

Le jeune homme acheva le paysage qu'il avait commencé le matin, bien que les canards ne fussent plus là; puis il alla faire plus loin deux autres esquisses.

Il revint au Faisan Doré un peu avant la nuit. Reboul dormait, la tête sur une table. Il n'osa pas demander à la servante où était Mlle Georgette. Il paya son déjeuner et le loyer de sa chambre pour un mois.

— Est-ce que vous partez ? lui demanda la domestique.

— Oui, il faut que je rentre à Paris.

— Vous reviendrez demain ?

— Non, mais probablement après-demain.

Il se rendit à la gare, emportant sous son bras, entre deux cartons, son travail de l'après-midi et le dessin fait le matin, qu'il n'aurait pas donné pour tout l'or du monde.

Le lendemain, Paul travailla dans son atelier toute la journée. Il avait l'esprit plus libre et se sentait mieux inspiré. Il pensait un peu moins à sa mère parce qu'il pensait aussi à Georgette.

Le soir il dit à son père :

— Demain j'irai faire une nouvelle promenade aux environs de Paris.

— Je te vois avec plaisir suivre le conseil que je t'ai donné.

— Vous aviez raison, cher père, la verdure, le grand air, celui des bois surtout, me font beaucoup de bien.

— Il faut des distractions à ton esprit.

— Si je ne rentrais pas le soir, vous ne seriez pas inquiet, c'est que je me serais décidé à

passer à la campagne la journée du dimanche.

— Tu es libre, mon ami, mais tu fais bien de me prévenir.

Le jeune homme arriva de bonne heure à Montlhéry.

Ce fut en face de Mlle Georgette qu'il se trouva en entrant à l'auberge du "Faisan Doré". Il crut remarquer dans les yeux de la jeune fille un éclair de contentement.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai appris que vous aviez retenu ici une chambre pour un mois; cela indique que notre pays vous a plu.

— Je le trouve charmant, mademoiselle, et j'ai pensé qu'il me faudrait bien un mois pour en prendre les principaux paysages.

L'apparition de Clarisse — c'était le nom de la grosse servante — coupa court à l'entretien.

Paul sentait qu'il devait s'observer et ne pas donner prise à la surveillance jalouse et haineuse de la domestique.

Aussi, ce fut à Clarisse qu'il dit :

— Ce soir, je coucherai, mon intention étant de passer la journée de demain à Montlhéry.

Aux heures des repas, Paul, silencieux, observa ce qui se passait autour de lui et acheva de se convaincre que la servante exerçait une influence toute puissante sur l'aubergiste et qu'elle s'en servait pour l'exciter contre Georgette.

Celle-ci ne paraissait pas s'apercevoir des procédés haineux de Clarisse, jugeant sans doute au-dessous d'elle d'attacher de l'importance à une hostilité partie de si bas.

Paul admirait l'énergie du caractère de la jeune fille et la puissance qu'elle possédait sur elle-même.

Après le dîner, il alla se promener dans la ville et rentra assez tard. En montant se coucher, il entendit Reboul et sa servante qui causaient dans une des chambres.

— Je vous répète, disait Clarisse, que Georgette me déteste, qu'elle ne peut pas me voir en face, il faudra bien que vous choisissiez entre elle et moi.

Célestin Reboul se retira; toute résolution énergique répugnait à la faiblesse de son caractère. Il prit la défense de la jeune fille, mais mollement, encourageant ainsi les attaques de la virago.

— En fin de compte, répliqua celle-ci, vous ne lui devez rien, elle n'est pas votre fille. Que serait-elle devenue si, après l'avoir

Les vers qui infestent les enfants depuis leur naissance sont de deux sortes : ceux qui se logent dans l'estomac et ceux que l'on trouve dans les intestins. Les derniers sont les plus destructifs car ils se fixent aux parois des intestins et si on les néglige ils font un travail désastreux. Miller's Worm Powders déloge les deux sortes et tout en les expulsant du système, sert à réparer le dommage qu'ils ont causé.

trouvée dans une étable, vous ne l'aviez pas recueillie ? Je suis lasse de supporter les dédains et les airs méprisants d'une mijaurée qui, sans vous, serait allée aux enfants trouvés.

Paul n'en entendit pas davantage.

Ce qu'il venait d'apprendre ne lui causa pas un grand étonnement; car il s'était déjà demandé comment une jeune fille si remarquable par la beauté, la distinction, l'intelligence pouvait avoir un père tel que le patron du Faisan Doré.

Elle ne connaissait pas sa famille, et lui, qui avait une mère qui, depuis de longues années, vivait éloignée de son mari et de son fils.

Ce rapprochement entre leur deux destinées fit encore mieux sentir au jeune artiste combien déjà Georgette lui était chère.

#### XIV.—IDYLLE AUX CHAMPS

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Paul sortit de l'auberge avec son album et ses crayons se demandant de quel côté il allait se diriger. De loin il aperçut Georgette qui montait vers les ruines du château, accompagnée de ses petits compagnons habituels. Il donna le même but à sa promenade, mais en prenant un chemin différent pour se rendre à la tour.

Quand il arriva, les enfants couraient à quelque distance, et Georgette assise sur un banc de pierre, ayant un livre à la main, les surveillait tout en lisant.

Il s'approcha de la jeune fille et engagea l'entretien en lui parlant de la beauté du paysage, des souvenirs historiques qui se rattachaient aux tragiques événements dont l'autre donjon avait été témoin. Mais la conversation ne tarda pas à prendre un caractère plus intime.

— Mademoiselle Georgette, dit-il, je voudrais vous adresser une question.

— Si je puis vous répondre, monsieur...

— Peut-être vais-je être indiscret; mais l'intérêt que je vous porte, la sympathie que vous m'inspirez, me feront pardonner.

— Monsieur...

— Mademoiselle Georgette, où trouvez-vous la force de conserver cette sérénité d'humeur tandis que tant d'autres se trouveraient si malheureux?

— Monsieur, que voulez-vous dire?

— Que vous êtes en butte aux persécutions d'une misérable servante.

— Ah! vous vous êtes aperçu de cela?

— Cette fille n'a pas même la pudeur de dissimuler son animosité contre vous.

— Oh! dit-elle avec un superbe mouvement de fierté, une pareille inimitié ne saurait m'atteindre.

— Si seulement vous étiez défendue par celui qui devrait vous protéger.

— Mon père...

— Je sais, mademoiselle Georgette, que M. Reboul n'est que votre père adoptif.

— Ainsi on vous a dit...

— Non, j'ai surpris ce secret sans le vouloir.

Comme elle baissait les yeux toute pensive, il continua:

— Oh! ne craignez pas, mademoiselle, que j'abuse de ce secret ni que j'aie pour vous une moins haute estime. Vos qualités personnelles sont au-dessus de tout. Ce n'est pas seulement parce que vous êtes jeune et belle que je me suis intéressé à vous et que je reviens et reviendrai dans ce pays; c'est surtout et avant tout parce que j'ai reconnu en vous une âme forte, une intelligence d'élite, une élévation de sentiments que je ne m'attendais certes pas à rencontrer dans une auberge de petite ville.

Vous, la fille de ce Reboul, cela ne pouvait être, j'aurais dû le deviner tout de suite. Mais puisque aucun lien de parenté ne vous rattache à cet homme, pourquoi continuez-vous à subir son esclavage! Qu'est-ce qui vous retient dans cette maison?

Georgette regarda fixement le jeune homme. Elle hésitait à répondre.

Il devinait ce qui se passait en elle et reprit:

— Vous ne savez pas qui je suis, mademoiselle Georgette; mais je n'ai pas à vous le cacher. Je n'ai pas à vous apprendre que je suis artiste peintre, vous le savez. Je me nomme Paul Lebrun et je demeure à Paris, rue Saint-Maur, chez mon père, un sculpteur sur bois bien connu.

Un doux sourire éclaira la physionomie de la fille. Aors elle répondit:

— Vous me demandez, monsieur, ce qui me retient auprès de mon père adoptif; vous auriez pu le deviner, c'est la reconnaissance. C'est à lui et à Jacqueline, sa femme, que je dois d'être vivante ou de ne pas avoir

été abandonnée à la charité publique.

Je ne saurais penser à ma pauvre mère adoptive sans que des larmes me viennent aux yeux. Si vous saviez combien elle a été bonne pour moi, avec quelle sollicitude elle a veillé sur mon enfance!

Pauvre maman Jacqueline! elle était toute d'abnégation et de dévouement; trop tôt pour moi, hélas! elle est morte... Lorsque nous avons quitté le Midi pour venir à Montlhéry, mon père adoptif était un bon ouvrier, qui ne se dérangeait jamais. C'est entraîné par les gens qui fréquentent l'auberge qu'il a pris l'habitude de se livrer à la boisson. Ah! comme maman Jacqueline a vivement regretté d'avoir quitté La Palud.

Elle est morte dans mes bras et, avant de rendre le dernier soupir, elle m'a dit:

— "Il ne faudra pas quitter ton père, tu resteras auprès de lui aussi longtemps qu'il aura besoin de toi."

Voilà pourquoi, en dépit de tout, je reste.

— Maheureusement, mademoiselle, vous ne pouvez rien pour lui; votre existence dans la maison, déjà difficile, deviendra impossible, et qui sait si cet homme, monté contre vous, n'aura pas l'indignité de vous chasser? Si cela vous arrive, que ferez-vous?

— Je n'ai aucun projet, monsieur. Si je dois partir un jour, j'aurai assez de courage et d'énergie pour me tirer d'affaire.

— Je le crois; mais vous n'ignorez pas qu'une jeune fille livrée aux hasards de la vie a de dures épreuves à subir, de grandes difficultés à vaincre. Mademoiselle Georgette, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami.

— Merci, monsieur.

Subitement elle s'attrista. Peut-être regrettait-elle de s'être laissée aller à des confidences intimes avec un jeune homme qu'elle connaissait depuis si peu de temps. Défiante d'elle-même, elle s'effrayait de la sympathie qu'elle éprouvait pour l'artiste.

— Voici les enfants qui reviennent, dit-elle en se levant, nous allons rentrer; adieu, monsieur.

— Non, mademoiselle, pas adieu, au revoir, répondit-il.

Et il s'éloigna à pas lents, songeur.

Il ne rentra à Paris que le lendemain un peu avant midi. Mais ayant été prévenu, le sculpteur sur bois n'avait pas été inquiet.

Vers deux heures de l'après-midi, après avoir déjeuné avec son père, Paul se rendit à son atelier.

Albert Picot, un des jeunes artistes avec lesquels Paul s'était rencontré au café du "Rat mort" quelques jours auparavant, était venu dans la matinée pour le voir et lui avait laissé une lettre, écrite dans la loge des concierges.

Albert écrivait:

"Mon cher Paul,

"Ne vous trouvant pas, je vous laisse ces quelques lignes:

"Comme je vous l'avais promis, je suis allé hier à Bougival, accompagné de notre camarade Philippe Vincenot. Nous espérons bien voir quelques-unes des dames qui fréquentent ces parages et savoir par elles le nom et l'adresse de votre mystérieuse inconnue. Mais quelle déception! Nous avons trouvé fermé le bal des Canotiers. Le dernier bal de la saison avait eu lieu le dimanche précédent. Plus de canotiers à Bougival et, na-

## GIN CANADIEN Melchers CROIX D'OR

- ① Le Gin Canadien original. Produit de distillation directe, dont la formule n'a pas changé depuis plus de trente-cinq ans.
- ② Le seul gin dont l'âge est garanti par le timbre d'accise de l'Etat.
- ③ Le gin qui a la plus grande vente au Canada.
- ④ La vente a augmenté constamment en 1933... preuve concluante de qualité supérieure.

Autres  
Grandeurs

26 ONCES—\$2.30  
40 ONCES—\$3.30  
Less taxes



MELCHERS DISTILLERIES LIMITED

Distillateurs depuis 1898

Distilleries: Berthierville, P.Q. Bureau-Chef: Montréal, P.Q.

turellement, plus de canotières.

— Nous avons très bien dîné à votre restaurant Prestrot. Souvent, afin de nous consoler de revenir bredouille.

— Mais je ne suis pas découragé; je vais y mettre au contraire de l'acharnement. Je connais assez ces Gigolettes que l'on voit à la Reine-Blanche et à l'Elysée Montmartre, pour que quelques-unes parmi elles ne soient pas des habitués du fameux bal de Bougiva.

— Comptez sur moi, mon cher Paul; n'importe à quel prix je saurai qui est la dame aux cinquante francs et au chapeau grenat.

Sa lecture achevée Paul laissa échapper un long soupir. Puis un sourire doux et triste effleura ses lèvres.

— Puisqu'il faut attendre, murmura-t-il, j'attendrai.

Un instant il s'absorba dans de sombres pensées, mais un instant seulement, car le souvenir de Georgette le ramena à des idées plus riantes.

Le jeune artiste continua ses visites à Montlhéry. Sachant que c'était surtout le jeudi et le dimanche que la jeune fille sortait avec les deux enfants, il partait le mercredi dans l'après-midi et rentrait le jeudi soir; et le samedi soir pour ne revenir le plus souvent que le lundi matin.

Par exemple, il ne perdait pas son temps, il travaillait; dans la matinée et l'après-midi il prenait des vues, croquait de jolis coins de paysages qui enrichissaient ses albums.

Son père voyait tout cela et le complimentait. Le bon sculpteur sur bois croyait voir des paysages pris de tous les côtés dans les environs de Paris, car Paul s'était bien gardé de lui dire qu'il n'allait jamais ailleurs qu'à Montlhéry.

L'artiste n'avait plus à se faire illusion à chercher à se tromper sur la nature de ses sentiments; il aimait Georgette. Ah! il le sentait bien aux battements de son cœur, au bonheur qu'il éprouvait en la revoyant.

Et la jeune fille, de son côté, ne dissimulait plus la plaisir que lui causait la présence de Paul.

Mais ils étaient l'un et l'autre

très réservés et apportaient dans leurs entrevues la plus grande prudence. Le jeune homme avait un profond respect pour Georgette et prenait un soin extrême à écarter les soupçons qui auraient été une cause d'ennuis pour la pauvre enfant.

L'aubergiste ne s'apercevait de rien. Lui et la servante maîtresse avaient de la considération pour l'artiste, qui faisait au "Faisan Doré" d'assez fortes dépenses.

Un soir, revenant de la campagne un peu avant l'heure du dîner, Paul fut frappé de l'expression d'abattement que présentait la physionomie de Georgette; il remarqua que ses yeux étaient rougis par les larmes.

— Vous avez pleuré, dit-il.

— Ah! cette fille est bien méchante!

— Que vous a-t-elle fait? Dites-le-moi.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

Elle craignait qu'on ne les observât et elle s'éloigna pour se livrer à ses occupations habituelles.

Quand elle servit le dîner, Paul toucha à peine aux plats; il attachait sur elle des regards anxieux. Il la savait malheureuse, mais ne l'avait pas encore vue aussi attristée. Que s'était-il donc passé dans la journée? Ne pouvant le savoir, il était à la torture.

Il monta de bonne heure dans sa chambre, mais ne se coucha pas. Il savait que la jeune fille devait passer devant, il l'attendit. Vers dix heures, entendant les pas de Georgette, il ouvrit doucement la porte et arrêta la jeune fille au passage.

— Mademoiselle Georgette, lui dit-il avec une émotion contenue, de grâce dites-moi pourquoi vous avez pleuré. Sachez-le, je ne puis vous voir souffrir sans souffrir comme vous.

— Ne vous inquiétez pas à cause de moi, monsieur Paul, répondit-elle; c'est peu de chose. J'ai eu, il est vrai, un moment de découragement, demain il n'y paraîtra plus.

— Mais vous ne me dites pas ce que l'on vous a fait; je vous en prie, ne me le cachez pas.

A ce moment des pas lourds et le frôlement d'une jupe se firent entendre dans l'escalier. C'était la grosse servante qui, à son tour, montait se coucher. Georgette, n'ayant plus le temps de gagner sa chambre, allait être surprise dans le corridor. Paul le comprit et attira vive-

ment la jeune fille dans sa chambre.

Pendant quelques instants, également émus, ils restèrent immobiles, silencieux.

Sans se douter de rien, Clarisse était entrée dans sa chambre et les deux jeunes gens l'entendirent refermer sa porte.

Alors, Paul prit les mains de Georgette et, la regardant avec une expression de tendresse indicible.

— Mademoiselle Georgette, dit-il, confiez-moi vos chagrins, dites-moi ce que l'on vous a fait.

— Une scène odieuse a eu lieu dans l'après-midi, cette femme m'a insultée, outragée devant plusieurs personnes; et quel langage, quels mots!... j'en rougis encore de honte.

— La misérable! Et lui?

— Il a bien essayé d'intervenir; mais que pouvait-il faire? Il a peur de cette fille!

Paul était indigné et sa colère s'épanchait en termes violents contre la lâcheté de l'un et la cruauté de l'autre. Puis il trouva dans son cœur de douces paroles pour consoler la jeune fille, pour lui persuader que toutes ces vilénies glissaient sur elle sans l'atteindre.

Elle le regardait, souriante, et peu à peu toute amertume disparaissait de son âme. Un grand apaisement se faisait en elle et elle sentait que l'affection du jeune artiste la dédommageait de toutes ses peines.

Jamais, aux yeux de Paul, elle n'avait paru aussi charmante, aussi délicieusement belle que dans ce moment où ses yeux reflétaient un sentiment que, jusqu'alors, elle s'était efforcée de comprimer.

— Mademoiselle Georgette, reprit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion, je n'ai pas à vous l'apprendre, vous l'aviez deviné, vous le savez, je vous aime!

— Monsieur Paul, balbutia-t-elle toute tremblante.

— Je vous aime, Georgette, je vous aime, je vous adore! Avant ce jour où vous m'êtes apparue au bord de la rivière, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, mon cœur ignorait les douces émotions que vous lui avez fait connaître; c'est vous, Georgette ma bien-aimée Georgette, c'est vous qui avez fait naître en moi ce sentiment divin que l'on appelle l'amour et qui est le ravissement de l'âme!

Rougeâtre et plus tremblante encore que tout à l'heure, elle avait baissé les yeux.

— Oh! Georgette, s'écria Paul, si vous saviez comme je vous aime!

— Paul, monsieur Paul, oui, je crois que vous m'aimez, répondit-elle d'une voix oppressée; mais je vous en conjure...

— Vous avez raison, Georgette, dit-il; si grand que soit mon amour, il ne doit pas me faire oublier que je dois vous respecter.

— Paul, dit-elle avec une sorte d'anxiété, vous reviendrez?

— Si je reviendrai! Pouvez-vous me demander cela! Est-ce que je pourrais, maintenant me passer de vous voir et d'entendre votre voix?

Elle marcha vers la porte.

— Georgette, lui dit-il tristement, est-ce ainsi que vous me quittez, sans m'avoir dit si vous m'aimez!

Elle revint vers lui.

— Paul, je vous aime, dit-elle.

— Ah! s'écria-t-il, vous êtes à moi comme je suis à vous!

Georgette sortit sans bruit de la chambre.

\*\*\*

M. et Mme Delmas avaient appris par leurs enfants, Henri et Germaine, que Georgette rencontrait souvent dans les champs un jeune homme qui faisait de beaux dessins et qu'ils causaient longtemps ensemble.

M. Delmas sut bientôt que ce jeune homme, un artiste bien sûr, avait loué une chambre à l'hôtel du "Faisan Doré", et qu'il y prenait ses repas lorsqu'il venait à Montlhéry.

Nous savons tout l'intérêt que le ménage Delmas portait à Georgette; ils crurent voir dans le jeune artiste un de ces séducteurs comme il y en a tant, et s'inquiétèrent. Mme Delmas interrogea adroitement la jeune fille, qui n'avait pas à cacher que le jeune artiste s'appelait Paul Lebrun et qu'il habitait avec son père, un sculpteur sur bois, établi rue Saint-Maur, à Paris.

— C'est bien, dit à sa femme le secrétaire de la mairie, je saurai bientôt ce qu'est au juste ce jeune homme.

Et quand il eut les renseignements qu'il désirait et qui étaient tous favorables à Paul Lebrun et son père, il n'en fut que plus soucieux et plus inquiet et il communiqua son inquiétude à sa femme.

(A suivre)

**JEANNE**, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les **Pilules ROUGES**, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

## Bonheur passe Richesse

Par la comtesse CLO

I

Thérèse de Grandmaison  
à Mme de Martinprez

"Ma chère petite tante,

"J'accepte avec bonheur votre affectueuse invitation ; père ne voit aucune difficulté à m'expédier ; je vous arriverai donc, escortée de ma vieille Michette, au lendemain de cette lettre. Quel rêve de me plonger dans vos verdure de là-bas ! Mais avant, petite tante chérie, pour me procurer une saison estivale sans ombre à mes joies, laissez-moi vous ouvrir tout grand le cœur que j'ai reçu de Dieu et dont je prétends avoir seule, après Lui, le droit de disposer. Vous voyez, d'après ce début, les hostilités toujours ouvertes entre votre nièce et le désir—vraiment funeste à sa tranquillité,—de ses parents : le mariage sans rémission !

"Et ceci, parce que j'ai vingt-cinq ans !

"Ah ! petite tante, que votre logis soit pendant ces quelques mois, l'oasis reposante où je n'entendrai plus ces dithyrambes de circonstance qui m'exaspèrent sans me convaincre !

"Je vais vous confier, une fois pour toutes, mes raisons de célibat ; vous les comprendrez, j'en suis sûre : je ne suis pas jolie... jolie, sans être absolument laide, pourtant ; mais mon titre d'héritière m'embellit sans doute, car je suis assaillie de propositions. Ce serait flatteur, oh ! combien ! si ma personnalité me valait ces demandes, mais, hélas ! les millions seuls me nim-bent. Et ce n'est rien que cela, puisque de tous les coins où elles émanent, Thérèse, la jeune fille gaie, pas sotte et pourvue au moins de la beauté du diable, n'est nullement connue des prétendants à sa main. Non, c'est l'affaire, la bonne affaire représentée par Mlle de Grandmai-

son, l'unique héritière du banquier Réols, le cher oncle qui doit signer, au contrat, ce que je considère comme ma déchéance de femme ; car la femme passera par-dessus le marché, qu'elle soit belle ou laide, intelligente ou nulle. Au petit bonheur pour le mari étranger !

"Et voilà pourquoi je ne puis me décider au mariage !

"J'ai réussi, en bataillant, à atteindre, victorieuse, ma grande majorité. Je m'y cramponne pour obtenir la liberté d'un choix en connaissance de cause ; mais, sur ce chapitre, les idées de mon père et les miennes se heurtent, en perpétuelle contradiction. Je le vois malheureux, cela m'afflige ; mais épouser, pour lui faire plaisir, un de ces éhontés coureurs de dots, je ne m'en sens pas le courage. Auprès de vous, dans le calme Berry, où, en vraie fille du Midi, je m'imagine rencontrer des gens plus désintéressés, moins de commerçants ambitieux, peu ou point de blasons rouillés à faire reluire, j'aurai, plus qu'à Marseille, j'espère du moins, la satisfaction de vivre à l'abri des assaillants de la maison dorée.

"A Révy, le joli château perdu dans les bois, je serai tout simplement votre petite Thérèse, aimée pour elle-même.

"Et vous ne m'offrirez pas de mari, n'est-ce pas ?

"Sur cet espoir, je vous embrasse bien fort.

"A demain, tante chérie.

"THERESE."

Sur les brumes montantes où courait la houle du soir, le soleil accrochait des dentelles d'or aux haies fleuries. Quelques feux s'allumaient sur les hauteurs ; c'était la nuit de la Saint-Jean.

La voiture de Mme de Martinprez venait de cueillir, à la gare, une jeune fille heureuse d'aborder à l'oasis rêvée !

—Oh ! tante, que c'est joli tous ces petits brasiers parsemés ! Est-ce en l'honneur de mon ar-

rivée, cet éclairage de vos alentours ?

Thérèse jetait un regard circulaire absolument charmé.

— C'est une coutume, ma petite enfant, une poétique coutume. Ces flambées du 24 juin montent au ciel comme une prière pour la conservation des troupeaux. Chaque village, chaque domaine allume le sien où paraît la première étoile. On se fait concurrence à qui aura le plus beau. Nous passerons certainement près d'un de ces feux, tu pourras jouir du spectacle.

En effet, quelques pas plus loin, au tournant de deux chemins qui croisaient la route, dans une grande friche avoisinante, un superbe feu de joie élevait ses langues de flamme, tremblantes à l'haleine fraîche de la nuit, qu'elles déchiraient de blessures sanglantes, dardant leurs pointes acérées. Au centre, la masse des braises grandissait, rougeoyait, s'éroulait.

— Jean, arrêtez ! commanda Mme de Martinprez.

Les brindilles des genêts grésillaient comme paille, jetant alentour une pluie de menues étincelles ; elles s'enlevaient comme un vol de flamans surpris, et retombaient, lumineuses, sur les visages des assistants. Des rondes s'organisaient, enlaçant le brasier avec des égrenements de rires et des cris sauvages. D'agiles gars s'en détachaient par instants pour sauter à travers la flamme dès qu'elle baissait. Ils cherchaient à entraîner dans leurs bonds les villageoises rieuses qui s'en défendaient.

— Vois-tu, Thérèse, explique sa tante, ceci est encore un usage ; ceux qui réussissent à franchir le feu sans l'effleurer se marient dans l'année, infailliblement ; c'est une superstition bien établie ; aussi je ne crois pas, en dépit de leur résistance affectée, que les jeunes filles se dispensent de l'épreuve ; elles

reviendront là en bandes, quand les jeunes gens n'y seront plus ; on ranimera le feu et plus d'une essaiera le bond fatidique. Aperçois-tu dans l'ombre, à l'écart, ce couple qui chuchote ? Ce sont des promis, sans doute, et le fiancé cherche à décider sa future à le suivre. Mais elle n'osera pas, car il y a trop de témoins.

Thérèse ouvrait de grands yeux, ravie. Quel joli et gai début de séjour ! Son âme un peu romanesque s'imprégnait de cette vie nocturne, du récit de ces mœurs champêtres en lesquelles palpitaient, vivantes, ses propres impressions sur la vie non compliquée où le cœur peut se promettre une large part.

Il ne restait plus, au brasier noirci, que des lueurs traînantes comme des serpents d'or. La voiture allait s'éloigner quand Mlle de Grandmaison, dont le regard revenait avec intérêt au villageois et à sa promise, les vit soudain s'élançant la main dans la main.

Leur mouvement avait été signalé.

Les garçons, armés de perches, tisonnèrent vigoureusement l'amas écroulé des braises en fusion et, comme dans les apothéoses, le couple s'éleva, léger, à peine entrevu, au sein d'un véritable feu d'artifice. Ils passèrent, bondissants, criblés par les rouges étincelles.

Des acclamations bruyantes saluèrent leur audace.

Se soulevant des coussins, debout aux côtés de sa tante, la jeune méridionale, empoignée, y répondit par un bravo clair qui résonna dans l'écho de cette nuit exquise, toute palpitante d'étoiles.

L'équipage roula de nouveau. Thérèse goûtait ce qu'avait d'ensorceleur cette marche rapide.

D'autres flambées dansaient, éparpillées sur les coteaux, éclairant de lueurs fantastiques les têtes poudrées des saules, au long des ruisseaux du val. La

lune blonde se levait et l'eau, en sourdine sous les feuilles, frissonnait, moirée d'écume blanche. Et puis, c'était la mélodie des soirs d'été : le chant des grillons répondant à la note en mineur des crapauds mélancoliques, et le bruit de l'aile frôlant des oiseaux retardataires fuyant vers le nid dans l'enveloppante caresse de l'heure.

Thérèse se taisait, écoutant sa jeunesse battre le rappel des fraîches illusions. Elle oubliait en ce moment, ses griefs contre l'humaine vénalité. Il serait temps, demain, de les considérer à nouveau.

Mme de Martinprez, la croyant endormie, respectait son silence. Elle devait être fatiguée du long voyage, la chère petite.

Ce ne fut que lorsque les chevaux tournèrent dans l'avenue qu'elle lui murmura :

— Nous arrivons, mon enfant chérie.

— Déjà ! fut la réponse étonnante de la voyageuse, qui trouvait que son rêve n'avait pas eu le temps d'ouvrir l'aile.

Sous la lumière blanche de la lune, de hauts massifs profilaient, à droite et à gauche, leurs masses sombres. Et ce fut au milieu d'un concert de rossignols que Thérèse de Grandmaison aborda à Révy.

Dans la clarté laiteuse enveloppant le paysage, le château, aux tourelles aiguës, semblait un palais des contes de fée. Mais nul Prince Charmant n'en sortit pour accueillir la visiteuse.

## II

Une semaine s'est écoulée.

Thérèse vit, suivant son désir, en cet absolu repos de la campagne rarement troublé dans son cours monotone. Le mot est donné : dès qu'on signale une visite, la jeune fille s'éclipse. Pendant une quinzaine au moins, elle ne veut voir aucun étranger, a-t-elle dit à sa tante, ajoutant que ce temps est nécessaire pour remettre ses nerfs en état.

Mme de Martinprez a souri sans répondre ; mais, traitant sa nièce en enfant malade, elle se garde de contrecarrer cette sauvage fantaisie. Elle pense que Thérèse sera bientôt la première à lui dire : "Je ferais volon-

tiers connaissance avec vos voisins."

Or, dans le Centre, ils sont légion. D'élégantes habitations se voient, assez rapprochées, et dans ce riant pays, sans grandes ondulations, il n'y a pas de distances. L'auto, voire même la simple voiture, avalent si facilement la route, galon blanc de la vallée verte !

La vieille Michette, encore alerte, accompagne sa jeune maîtresse dans les promenades solitaires qui font partie de l'hygiène qu'elle s'est ordonnée.

Elles vont ainsi, toutes deux humer la fraîcheur le long de la rivière. Quelquefois, c'est le matin ; les prairies dorment encore sous le drap blanc, fin comme un tulle étendu sur elles par les sources humides. Les promeneuses suivent alors la route pour éviter de briser sous leurs pas les résilles d'argent que les toiles d'araignée, poudrées de rosée, ont formées sur les herbes.

Mais, dans l'après-midi, si la chaleur est supportable, on peut couper à travers champs, ou suivre les routes ombreuses pour atteindre le Cher qui serpente, tout fier de sa collerette de vernes et de saules. Le sentier qui le suit a tous les caprices de la courbe : tantôt il surplombe, tantôt il file au ras de l'onde qui vient mourir, sous les pieds, dans un lit de galets.

Ce jour-là, Thérèse partait, d'humeur joyeuse, dans la direction d'un moulin dépendant de Butte. La vieille bonne portait au bras un panier contenant le goûter.

Mme de Martinprez les accompagna jusqu'à la sortie du parc.

— Tante, lui cria la jeune fille déjà loin, je vous rapporterai du poisson ; c'est demain vendredi, les pêcheurs sont en nombre, ce soir.

Sur le parcours, en effet, jusqu'à l'écluse bouillonnante, des gens armés de lignes s'escrimaient. Seraient-ils chanceux ou déçus ? Ce ne serait qu'au retour qu'il faudrait s'en informer.

Gaiement, une chanson aux lèvres, Thérèse avançait de son pas souple ; elle atteignit promptement le moulin. On y connaissait la "gente demoiselle, pas fière du tout", et les enfants du meunier accoururent à elle. Il y avait toujours, pour eux, une gâterie au fond du panier et, tandis que la mère avenante et polie, se confondait en remerciements, les petits cro-

quaient les grosses cerises rouges auxquelles leurs bouches fraîches et leurs joues vernies faisaient concurrence.

Voyant Michette en grande conversation avec la meunière :

— Attends-moi là, ma bonne, lui dit la jeune fille ; tes vieilles jambes se reposeront. Moi, je vais chercher un joli endroit dans un de ces prés, et m'y asseoir avec mon livre. Quand il sera l'heure, tu apporteras mon goûter. Pour me retrouver, tu suivras la rivière à gauche ; je ne m'éloigne pas.

Et Thérèse partit.

Se sentir un peu plus indépendante lui souriait. Elle aimait beaucoup son humble chaperon, un de ces vieux meubles de famille qui se font de plus en plus rares ; mais rêver seule, en face de la nature en fête, lui faisait envie.

Le parfum des sainfoins s'évaporait au baiser du soleil. Sur les risées de l'eau tremblaient des bouquets de rayons verdis par le passage à travers les feuilles. Les buissons semblaient songer ; il montait de chacun d'eux, au passage des brises, comme un léger encens répandu dans la tiède atmosphère. Des senteurs rôdaient parmi les buées exhalées de mille calices, faites aussi de l'impassible poussière que sèment les graminées fleuries.

Mlle de Grandmaison jouissait de toutes ces choses et, curieuse, inspectait les bords de la rivière. En s'éloignant de l'écluse, le Cher reprenait une tranquille apparence, un cours honnête et calme. Rien ne viendrait troubler la solitude recherchée par la promeneuse. De paisibles ruminants broutaient non loin d'elle ; pour les éviter, la jeune fille franchit un rustique "échalier" et se trouva dans une petite anse de verdure, à l'abri des cornes redoutées.

Un batelet étroit et long se balançait au bord, retenu par sa chaîne à un rameau de saule. C'était, sans doute, la propriété de quelque pêcheur, mais peut-être pas d'un seul, car le silence se troubla d'une rumeur encore incertaine de paroles et de rires.

Thérèse se pencha. A cet endroit, un véritable fouillis d'arbustes suivait la rive. Les branches entrelacées, formant berceau, se courbaient au-dessus de l'eau, d'où montaient à demi-émergés, des rochers qui se creusaient en grottes.

A vingt mètres de là, sous ces entrelacs de roches et de vieux

saules en apparence inabordables, un groupe d'hommes arrivaient en pleine eau. D'une main, ils s'accrochaient aux racines, et de l'autre, fouillaient dans les profondeurs des anfractuosités, cherchant au gîte la proie visqueuse. Des explications étouffées se mêlaient aux expressions brutales, suivant le dépit de l'insuccès ou la satisfaction d'une prise, mais le travail s'accomplissait plutôt en silence, pour ne pas effrayer le poisson.

La bande parvint ainsi jusqu'à la barque.

Thérèse, à moitié rassurée, avait promptement remonté la berge, et de là-haut, comme d'un balcon, appuyée sur la barrière qu'elle dominait de tout le buste, elle assista à un défilé peu banal.

Un par un, les pêcheurs, tous jeunes et non moins ruisselants, sortaient de la rivière, et en quels accoutrements bizarres ! On eût dit une horde de loqueteux, échappés de quelque Cour des Miracles.

Des guenilles sans nom les affublaient : l'un avait endossé plusieurs vêtements les uns sur les autres à seule fin de contrarier habilement leurs béantes déchirures, pour arriver ainsi à sauvegarder les convenances ; au dos d'un autre se collaient les restes de drap fin d'un habit de cérémonie, dont les pans en sifflet retombaient, à demi-arrachés, sur les talons du jeune pêcheur blond et rose à plaisir ; un casque colonial en toile blanche le coiffait jusqu'aux oreilles.

Tous, en dépit de leurs lambeaux, avaient d'honnêtes figures ; ces costumes, du reste, étaient bien en rapport avec le métier auquel ils se livraient.

Deux d'entre eux portaient suspendus à leur ceinture, des sacs suffisamment gonflés pour indiquer que la pêche avait été fructueuse. Des écailles étincellèrent au soleil quand ils vidèrent les poissons dans la bateau.

Un gigantesque et mince personnage, osseux et barbu, s'appêtait à le pousser plus loin par la quille, lorsque Thérèse, subitement enhardie, les interpella.

Les pêcheurs, surpris, relevèrent les yeux et, sans doute, ils ne s'attendaient pas à la brusque vision de cette élégante inconnue, car malgré leur fâcheuse apparence de mandrins, sans se donner le mot, tous soulevèrent les différentes horreurs qui leur servaient de coiffures. Ce genre spontané in-

Pour traitement de pis de vaches encroûtés ou autrement malades, utilisez le Liniment Egyptien Douglas — le remède sûr et rapide. Economise temps et argent. Empêche les bestiaux de se tarer.

diquait une certaine éducation chez ces fouilleurs de rivière. La jeune fille eut envie de rire, mais fut complètement rassurée: ces gens-là étaient polis, ils allaient lui permettre de tenir la promesse faite à sa tante.

— Votre poisson est bien à vendre? interrogea-t-elle.

Ils se regardèrent, indécis, et se mirent à chuchoter.

Le plus jeune, garçon de dix-sept ans, riait sans contrainte. Celui qui paraissait conduire les autres lui poussa le coude, d'un air mécontent, et répondit, d'une voix enrouée par les séjours prolongés qu'il faisait dans les eaux:

— Non, madame, nous ne sommes pas des marchands, mais si vous avez envie d'une belle pièce, bien volontiers nous vous l'offrons.

Et joignant le geste à la parole, malgré les protestations que Thérèse, un peu ennuyée de cette générosité, faisait entendre du haut de son refuge, le galant pêcheur déposait, un peu loin du bord, sur l'herbe foulée, une jolie carpe au dos d'argent.

Il avait agi très vite, semblant pressé de se dérober, ainsi que ses compagnons, restés muets.

Le froid les saisissait visiblement, au sortir de l'eau, en dépit de la température délicieuse. Le géant grelottait, claquait des dents, sans prêter autrement attention à ce malaise inévitable, et sans doute coutumier du fait.

La jeune fille, embarrassée, ne savait si elle devait accepter ou refuser la politesse. Que faire?

En silence, le groupe étonnant repartait à la file. On apercevait déjà éloignés à travers les broussailles, tantôt leurs têtes seules, tantôt leurs corps en entier, suivant qu'ils allaient à pied ou traversaient à la nage des profondeurs traîtresses.

Quelles singulières gens!

Mlle de Grandmaison considérait, toujours indécise, la belle carpe qui bâillait désespérément au soleil; mais prudente, elle n'osait descendre pour la voir de plus près. Rien ne l'assurait que ce ne fût pas un piège. Si l'un de ces hommes bizarres était resté caché là, pour bondir sur elle et l'emporter vers la barque!

Et soudain, prise de peur, la jeune fille lestement rebroussa chemin, abandonnant, non sans regret, le don humide et frétil-  
lant sur l'herbe.

Quelques pas faits dans la prairie, la vue des toits du moulin si proche, et la subite constatation de l'absurdité de ses craintes romanesques la ramenèrent à des réflexions plus rassurantes.

Maintenant, les détails de la scène lui revenaient un à un, plus précis: d'abord, les allures et les visages des jeunes pêcheurs qu'elle avait eu le loisir d'étudier à leur insu, avant de se décider à leur adresser la parole; c'étaient de joyeux et hardis compagnons, sans rien de grossier ni de trivial. Dans les rares mots échangés, tous s'exprimaient en français correct; celui qui lui avait répondu était vraiment très beau, même distingué sous ses haillons drapant une tournure svelte et bien découpée. Elle revoyait son teint mat, éclairé de grands yeux bleus, doux et admiratifs en se fixant sur elle, gais et sérieux à la fois, réservés; ils dominaient une moustache que l'eau avait frisée et qui laissait voir ses dents à rendre envieuse plus d'une jolie femme.

Et le blondin en habit! Quels traits fins et busqués, quelle peau blanche! Son œil bleu, clair et froid, l'avait dévisagée avec une expression fermée. Il rappelait à Thérèse un pastel de jeune seigneur entrevu elle ne savait où. Ah! oui, elle se souvenait, dans la galerie de Butte. Quelle étonnante ressemblance existait entre ce déguenillé et l'ancêtre dont la veste de velours "nacarat", aux parements brodés, se barrait du grand cordon de moire des chevaliers du Saint-Esprit!

Volontiers, Mlle de Grandmaison fût retournée sur ses pas, mais l'heure du goûter était venue, il fallait se rapprocher pour ne pas faire courir trop loin à sa recherche. Elle s'informerait au moulin, où peut-être on pourrait satisfaire sa curiosité. Puis, elle n'y pensa plus, occupée de se chercher un gîte à l'abri des regards. Elle avait laissé l'héroïne de son livre en si fâcheuse position qu'il lui tardait de connaître la suite.

L'instant d'après, elle avisait une petite presqu'île, entre deux bancs de sable fin, et traversait, pour s'y rendre, une passerelle craquelée, aux planches veloutées de mousse. La retraite était délicieuse, on pouvait s'y croire au bout du monde. Le clapotis de l'eau battait le sable amoncelé à droite et à gauche

par le courant, rapide en cet endroit.

L'îlot ressemblait à une salle de verdure formée de tous côtés par des fouillis, et sans autre communication avec la rive que le vieux pont de peluche verte.

Blottie à l'ombre d'un de ces épais buissons, ayant pour siège le tronc brisé d'un saule, la jeune fille se plongea dans sa lecture.

### III

Dans la direction de l'île, les pêcheurs revenaient en bande, une heure après, en barque, cette fois, la poussant à l'aide de longs bâtons en guise de rames. La brise indiscreète apportait leurs voix, permettant à Thérèse, invisible, de suivre avec assez de netteté les bribes d'une conversation animée qui n'en était pas au premier chapitre.

— C'est très joli, le mariage, disait l'un, mais moi, mes amis, je suis pour le positif de mes aises. Une femme au logis, si elle est gentille, je ne dis pas que ce soit sans charme, mais adieu la liberté! Or, pêcheur et chasseur endurci, je ne saurais me plier longtemps aux roucoulaudes du foyer, encore moins aux exigences d'une Madame quelconque, qui trouverait très vite que mes bottes salissent les tapis, ou que je lui apporte une odeur de vase. Et puis les visites, et puis les marmots, et la femme qui s'ennuie de rester des journées seule, pendant que le mari court les bois et la rivière! Non, voyez-vous, je suis né vieux garçon; on ne va pas contre sa destinée, et ma femme est encore à naître. Est-il supposable qu'il en existe une ayant mes goûts d'homme sauvage? Pierre, appuis plus à droite; à gauche, le bateau touche le fond.

Le grand pêcheur ne grelottait plus; maintenant, en plein soleil, se développait sa haute silhouette maigre, que réchauffait très suffisamment son exercice de batelier expert.

— Voyons, continuait-il, Arnaud, entré à présent dans la grande confrérie des "pénitents à perpétuité", dis-nous si mes raisonnements ne sont pas éfrayants de justesse?

— La pénitence est douce! fredonna l'interpellé, en guise de réponse.

C'était un solide gaillard à l'expression béate et joviale. Il scandait sa chanson d'un vigoureux coup de poing sur l'épaule osseuse du célibataire endurci.

## "Restes" Savoureux

Faites des plats alléchants de "restes" avec la Cox: pure, saine, pas chère, elle vous aide à réduire le coût de la nourriture. Pour se procurer le Livre de Recettes Gratuit, écrire à Case postale 73, Montréal, Dépt. E.

LA GÉLATINE  
en poudre instantanée

**Cox**  
Fabriquée en Ecosse



Une  
Belle  
Taille

Aux lignes  
Harmonieuses

Vous avez toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

### PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

## BON REMÈDE POUR ESTOMAC ACIDE

Quelles s'en doutent ou non, quatre personnes sur cinq souffrent d'acidité d'estomac. Douleurs après les repas, gaz, éructations, gonflements, sont autant de symptômes d'un excès d'acide. Une cuillerée de Magnésie Bisurattée, prise après les repas, remédiera à cela en trois minutes. Tout pharmacien saura vous le dire. Essayez vous-même.

### COUPON D'ABONNEMENT

#### Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE CIE  
LIMITEE  
975, rue de Bullion,  
MONTREAL, CANADA

### NOEL! NOEL! BONNE ANNEE!

Pensez à vos cartes de Noël faites avec vos films, 10c la carte. Vous recevrez nos prix à la douzaine et au 100, avec enveloppes. Votre premier film développé et imprimé, une photo de chaque, 25c., un seul par client. Nos prix vous seront envoyés franco. Le fameux ondulateur ELMA de 9 articles, \$3.50 pour seulement \$2.50 franco. Casse-tête sur bois fait avec vos films ou photos en couleurs, de 40c à \$1.00. L'argent doit accompagner vos commandes.

J. A. LEGARE, Waterloo, P.Q.

— Tes raisonnements sont peut-être justes en ce qui te concerne, Albert, dit le grand, mais tu n'entameras pas les opinions contraires d'Octave, ni celles de Jehan, puisqu'ils sont d'accord pour vouloir le mariage à tout prix.

— Ah! mais non, pas à tout prix, mon cher! interrompit lestement le "petit ancêtre". A gros prix, tu veux dire. Je suis un candidat au mariage, sage, mais non désintéressé. Ayant peu ou point de fortune, je désire en trouver beaucoup; donc, en avant la chasse à l'héritière! Octave est dans ces idées, avec cette différence qu'un brin de sentiment se mêle à ses ambitions; le "sac" ne lui suffira pas; il le veut, comme moi, bien gonflé, mais coquet, satiné, doux à l'œil et fleuroné de jolis nœuds roses.

La voix du petit homme se faisait ironique, persifleuse. Cependant tous, même le rêveur visé, se mirent à rire, et l'écho sema ces rires dans toutes les directions, tandis que la barque, violemment balancée, dansait, penchait, pour reprendre ensuite son équilibre, non sans avoir violemment douché les pieds des rameurs.

Celui qui répondait au nom d'Octave n'eut pas le loisir de

## Une nouvelle publication

Nous accusons réception de *La Tribune Postale*, organe officiel de l'Association des employés des Postes de Montréal. Cette nouvelle publication est la propriété de l'Association qui en a confié la direction à M. René Caillaud, un des principaux collaborateurs du défunt Courrier.

*La Tribune Postale* contient huit pages, sur papier solide, d'articles instructifs et documentaires, de nouvelles intéressant les employés des postes; la page féminine renferme un inédit de *Jovette* et des conseils utiles aux lectrices.

Le programme de la *Tribune* tel qu'exposé par M. Caillaud explique: "*La Tribune* sera bilingue, encore qu'elle sera généralement sans doute beaucoup plus française qu'anglaise, ce qu'on ne peut trouver que naturel et légitime, puisque le français, — la langue officielle au Canada, — est la langue maternelle de l'immense majorité des postiers de Montréal."

Nous souhaitons longue vie à ce nouveau périodique d'une si belle tenue.

répondre à l'insinuation de son frère, car, du rivage, un "ohé" retentissant se faisait entendre. Dans l'échancrure des buissons, séparant du Cher le chemin qui courait au long des prés, apparut un cavalier. La main sur les yeux, il se protégeait de l'éblouissement des rayons solaires.

A son appel répondirent de bruyantes acclamations; puis le bateau vira lentement, quittant le milieu de la rivière pour se ranger vers le bord, du côté de l'arrivant. Ainsi placé, sa quille frôlait le banc de sable qu'enserraient les roseaux derrière lesquelles Mlle de Grandmaison, désormais renseignée sur l'identité sociale des joyeux pêcheurs écoutait avec intérêt.

Elle se faisait toute petite, s'enfonçant davantage, pour se dissimuler, dans la muraille de verdure qui lui servait de cachette.

— Eh bien! jetai une voix sonore, avez-vous fait bonne pêche, aimables guenilleux? En voilà un choix d'uniformes! Une vraie relève du Mont-de-Piété. Vous êtes faits comme des voleurs, mes enfants. Et vous allez bien, aujourd'hui, ô rhumatisants de l'avenir?

— Merci, mon vieux, pas mal, comme tu le vois, et l'eau n'est pas si froide que tu pourrais le croire. Quant à nos défroques, n'en ris pas; ce sont les seuls costumes possibles en la circonstance, et, s'ils nous donnent tournure de malandrins, ils nous procurent, en revanche, d'agréables distractions; on nous prend pour des professionnels.

C'était Octave, le beau brun, qui ripostait ainsi, debout, bien campé, entravant la dérive, de ses deux mains accrochées aux lianes du bord.

— Ah! vous avez eu des aventures? Contez-moi ça. Y aurait-il de belles ondines sous roche ou des sirènes au long du Cher?

— Farceur! tu l'as certainement rencontrée, notre sirène, lui cria le plus jeune, celui que les autres appelaient Pierre.

— Non, parole d'honneur: rien que deux petites bergères, et pas même du genre *Florian*.

— Une élégante promeneuse, tout de toile blanche vêtue, un livre à la main.

— Rien de cela; la berge est bien déserte, je vous assure, à part quelques pêcheurs à la ligne.

*Jusqu'à ce qu'il s'achève  
On peut mener son rêve,  
Et le recommencer.*

L'adonné aux sports lui coupa la parole:

— Nous nous demandons qui peut être cette jeune étrangère. De notre monde, cela se voit.

— Eh bien! elle n'aura pas pu pronostiquer de même à votre égard, si elle vous a vus! dit avec un joyeux rire l'ami de rencontre.

— Comment, si elle nous a vus? Elle a fait mieux, elle nous a proposé de nous acheter du poisson et...

— Et vous avez saisi l'occasion de pêcher un louis en eau trouble, vénals mécréants!

— C'est ce que nous aurions dû faire, jetèrent-ils en chœur.

Mais Octave, d'un veste royal, apaisa ces tardifs regrets.

— Fi donc! nous nous sommes conduits en gentilshommes, et nous avons déposé aux pieds de la belle notre plus belle prise, la laissant confuse et légèrement inquiète de tant de courtoisie unie à tant...

— De laideur! Va toujours, mon cher, vous avez l'air de singes costumés.

— C'est bien cette pensée qui nous accable, surtout Jehan et moi, car, en nous creusant la cervelle pour chercher qui pouvait être cette inconnue, sais-tu ce qu'Albert a trouvé? C'est que ce doit être la nièce de Mme de Martinprez, l'héritière du banquier riche de Lyon, un parti fabuleux, quoi! Est-ce assez de déveine?

A l'énoncé de cette lamentation, l'hilarité du cavalier ne connut plus de bornes, et la petite troupe, en chœur, s'y associa.

— Mais, chut! malheureux, pas de noms propres, ou parlez plus bas, fit-il enfin, quand il put se reprendre. La rivière peut avoir des échos.

A cette prudente recommandation, il s'établit un moment de silence, puis les voix, baissées d'un ton, reprurent l'antienne.

Assez gênée de son rôle d'écouteuse, bien qu'elle s'amusât beaucoup, Thérèse ne savait quel parti prendre. Sa réserve native, les principes d'une bonne éducation lui disaient que surprendre une conversation, surtout entre jeunes gens, pouvait avoir des inconvénients graves; ces messieurs ont souvent tant de liberté dans leurs propos! Devait-elle se boucher les oreilles? S'en aller, il n'y fallait pas songer; elle était prisonnière. Hélas! notre mère Eve a légué à ses innombrables descendantes un irrésistible penchant à la curiosité. Succombant

à la tentation, celle-ci se donna pour excuse l'impossibilité de se montrer, puisqu'on l'avait mis en cause, et elle ne conclut nullement à la nécessité d'une volontaire surdité.

Placée de façon à ne point apercevoir ceux qu'elle entendait, elle ne pouvait se rendre compte de leurs jeux de physiologie, et, malgré ses efforts, n'arrivait pas à prendre même un aperçu des traits du cavalier.

Celui-ci se défendait contre une attaque directe:

— Eh! dis donc, Roland, toi qui fais le matamore, je parie que tu te mettrais sur les rangs!

— Ah! mon cher, tu me connais mal, répondit-il cette fois avec une gravité non feinte, ponctuant sa négation. Je ne ferai jamais du mariage, ni une affaire d'argent, ni une question légère. Il me répugnerait fortement de ne voir, dans la future compagne de ma vie, qu'un apport plus ou moins considérable. L'or ne me fascine pas au point de me faire tout accepter.

— Je n'en dirai pas autant, interrompit Jehan. Tant pis si je baisse dans ton estime! Les prétendants de votre genre, qui n'ont pas besoin de trafiquer, peuvent choisir; mais combien en trouves-tu de ceux-là, à l'heure présente? Que veux-tu? à notre époque, il faut de l'argent, et encore de l'argent. C'est fatal; la vie est chère, à moins de s'astreindre à un travail quelconque, et nous sommes tous plus ou moins des bons à rien. Ah! je ne te dis pas que ce soit à notre louange; je constate, voilà tout. Dans ces conditions, nous n'avons pas le loisir de nous inquiéter si la femme est jolie ou laide, plus ou moins intelligente, née ou pas née. Les bonnes valeurs en terres ou en portefeuille sont les seuls titres à considérer.

— Ne te fais pas plus mauvais que tu es, petit Jehan; tu vas au delà de ta pensée. J' imagine que tu veux pouvoir aimer la femme qui t'acceptera?

— Et pourquoi sa fortune y mettrait-elle obstacle?

— Si tu la prends laide, ou bête, ou commune!

— Ce n'est pas fatal. Si elle a un peu de tous ces défauts, ce sera désagréable, mais je ne saurais lui en faire un crime.

— Et tu l'aimeras quand même? insista l'impitoyable Roland.

— Aimer... aimer, c'est élastique, ce joli verbe. J'aimerai toujours bien la vie douce et le confort que je lui devrai.

Ceci fut jeté d'un ton légèrement agacé, qui ne promettait rien de bien tendre à la future épouse du jeune seigneur Jehan.

Octave, à son tour, parlait :

— Roland, mon camarade, nous sommes d'accord sur la question sentiment. Tu me connais assez pour savoir que je n'en fais pas fi, comme tant d'autres.

— Touché, Jehan! s'écria le jeune Pierre, tandis qu'Albert et Arnaud bâillaient, pendant qu'on traitait les questions sérieuses.

— Oui, continua Octave, sans relever l'interruption, je veux aimer ma femme; j'y tiens, pour elle, j'y tiens pour moi. Cela dit, avoue que tu ne pourras me jeter la pierre si je tiens aussi à la fortune. Serais-tu, toi qui nous blâmes, assez fou pour la sacrifier, n'en ayant pas assez pour deux et même... aimant de tout mon cœur une jeune fille sans dot, ou à peu près? La raison doit empêcher le cœur de s'emballer; c'est triste, douloureux, mais essentiel si l'on veut rester pratique, et il faut l'être, au siècle actuel.

Ce sont là questions psychologiques bien graves pour la troupe de fous que vous représentez. Mais, mon ami, comme mon cœur est libre, bien libre pour l'instant, je puis te donner mon opinion dans le cas où il viendrait à ne plus l'être; si j'avais une vraie tendresse à mon horizon, malgré ma situation peu brillante, aucun conseil d'intérêt ne me la ferait sacrifier pour une union plus avantageuse. Quand on commence la vie par une capitulation de cœur, vois-tu, on mérite d'en souffrir par la suite. J'ai dit. Je pars. Bonsoir, mes amis! on se retrouvera demain, n'est-ce pas?

Et Thérèse entendit fuir les pas cadencés du cheval, assourdis par la mousse du sentier. Elle perçut aussi le clapotis des rames reprenant leur travail. La barque s'éloignait doucement de l'île sans que rien eût décelé la présence de la jeune fille.

Octave disait avec conviction.

— Roland est chic, plus chic que nous!

— Convenu! c'est le dernier des chevaliers, murmurait Jehan avec ironie; mais il est pratique. On ne vit plus d'amour et d'eau claire; c'était bon aux temps préhistoriques, alors que dix mille livres de rentes semblaient le Pérou; qu'on voyageait en diligence, ce qui faisait qu'on restait chez soi; qu'on payait un sol les œufs, le beurre, etc... A présent...

Le reste se perdit dans la houle et la distance accrue.

L'agréable fraîcheur du soir commençait à descendre; un rossignol se mit à triller ses notes pures. La jeune fille, engourdie un peu par l'inaction et l'immobilité, se leva, rêveuse.

Michette apparaissait, le panier de cerises au bras, sondant du regard chaque buisson de la rive pour y découvrir la robe blanche de sa maîtresse.

Celle-ci rentra soucieuse à Révy.

Lorsque son père s'épuisait en raisonnements pour battre en brèche sa crainte excessive de n'être pour l'épouseur que l'attraction du "gros lot", Thérèse s'insurgeait *in petto* contre les théories paternelles, les attribuant à l'âge qui les inspirait; mais, à l'issue de la conversation surprise entre les hommes non revenus des belles illusions, une idée plus nette et plus juste des nécessités de la vie s'insinuait en sa raison. Etaient-ils donc sans excuse et méprisables ces jeunes gens peu fortunés que, jusque-là, elle rejetait en bloc, sans vouloir connaître d'eux autre chose que leurs noms? L'excès de son intransigeance en matière de sentiment pouvait donc la faire passer à côté du bonheur possible? Oui, même le cynique petit blond disait la vérité en affirmant la nécessité de ressources suffisantes en ménage. Elle se sentait un peu égoïste, vis-à-vis de ces moins favorisés. Ses principes absolus sur l'égalité des apports condamneraient au célibat forcé des natures tendres, bien que trop faibles, du genre de ce bon pêcheur brun qui rêvait d'aimer sa femme, mais ne pouvait la choisir, parce que pauvre.

Et le dernier chevalier, ce Roland inaperçu, lui paraissait imbu des idées les plus délicates. C'était une exception, semblait-il. Il jetait son mépris aux défaillances du cœur, aux compromissions sordides, et pourtant, même ce fier admettait que ce n'était pas forfaire à la dignité de l'union, que de chercher résoudre le difficile problème de l'accord du cœur avec la raison. Il y mettait la réserve d'allier aux prétentions de fortune l'assurance d'une naturelle tendresse.

"L'argent ne fait pas le bonheur", proverbe bien connu, auquel un spirituel et sans doute pauvre moraliste ajoutait celui-ci: "Ni la misère non plus". Thérèse, à la réflexion, déposait un peu de son intransigeance,

en pensant qu'elle pourrait faire un heureux, sans être, pour cela, sacrifiée. Elle l'admettait pour la première fois. La chercheuse d'idéal oublierait son enseignement d'héritière, ne se refuserait plus à l'étude des candidats à sa main, et tâcherait seulement d'être clairvoyante pour ne se décider qu'à bon escient.

En rentrant de sa longue promenade, sans faire part à sa tante du revirement de ses idées, Thérèse la fit longuement causer sur le voisinage. Puis, munie des plus minutieux renseignements sur les familles environnantes, elle prononça délibérément la phrase attendue: "Ma tante, je suis à votre disposition, ayant bien pris mes vacances, s'il vous plaît que je vous accompagne dans vos visites".

Mais il était écrit que Mlle de Grandmason ne pourrait faire ses études de caractère que dans des circonstances anormales.

Fidèle à sa promesse, Mme de Martinprez, ne cherchant pas à favoriser pour sa nièce d'indirectes entrevues, la présentait çà et là, sans avertissement préalable; par suite, ces dames ne rencontraient, en général, que la partie féminine des différents logis, et la jeune fille, un peu désappointée, n'avait pu encore retrouver les jeunes pêcheurs dans leur élément mondain ou familial. Elle n'avait pris qu'un aperçu de leurs cadres, et encore pas de tous".

Albert, un célibataire endurci, étant orphelin, habitait seul un joli chalet au bord du Cher. Il n'en sortait guère, peu sociable, quoique riche, et ne recevait naturellement que des camarades.

De la famille de Trière, dont faisaient partie les quatre frères Arnaud, Octave, Jehan et Pierre, on disait beaucoup de bien. Elle était avantageusement posée dans le pays comme ancienneté de nom et honorabilité d'attitude. De nombreux enfants, quelques-uns s'étaient mariés assez brillamment pour donner de l'espoir aux autres, malgré la situation modeste que créait le partage entre tant d'unités.

Roland de la Butte demeurait, pour Thérèse, le seul inconnu. Elle savait qu'à trente-cinq ans, il habitait seul, avec une mère infirme, un fier donjon, haut juché, dernier vestige habitable du superbe château de la Butte. Les ruines, imposantes et intelligemment respectées, donnaient l'idée de ce qu'avait dû être cette demeure féodale.

## Ses Genoux ne la Portaient Plus

RHUMATISANTE PENDANT 12 ANS

Voici une lettre qui prouve qu'un rhumatisme de longue date peut être soulagé avec le traitement approprié:

"Je souffrais de rhumatisme depuis 12 à 14 ans et j'avais été assez folle pour négliger de prendre les mesures nécessaires pour me soulager. Mon rhumatisme avait ceci de particulier qu'il semblait me priver de l'usage de mes mains et de mes genoux. Ceux-ci me manquaient soudain et il fallait que je m'appuie sur les tables et les chaises pour ne pas tomber. Je me décidai un jour à essayer Kruschen sérieusement, et je me sentis presque tout de suite une toute autre personne. J'avais peine à croire qu'aussi peu de temps auparavant il me fallait me traîner avec une canne." — (Mme) M.L.P.

Kruschen est efficace contre le rhumatisme parce que les six sels qui le composent stimulent l'action régulière du foie et des reins. En fonctionnant normalement, ces organes débarrassent l'organisme de son surplus d'acide urique, cause du rhumatisme et de toutes les douleurs qu'il entraîne.

Nouvelle Edition plus complète

### LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 illustrations

PRIX: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU  
S.-VINCENT DE PAUL (Co. Laval)  
QUEBEC, CANADA

Ne manquez pas d'acheter

LE FILM

Magazine cinématographique, mensuel et illustré, qui en plus de ses nombreux articles publie un ROMAN-COMPLET. En vente dans tous les dépôts: 10 sous

### AGENTS DEMANDES

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 9, Ontario.

## FEMMES NERVEUSES

Prenez le Composé Végétal

de Lydia E. Pinkham

"Je suis si nerveuse, qu'il me semble que je pourrais voler".... "Mes nerfs sont tendus".... "Je voudrais être morte".... que de fois n'avons-nous pas entendu s'exprimer ainsi, quelques femmes qui étaient devenues si fatiguées et épuisées, que leurs nerfs ne pouvaient plus supporter la tension. Aucune femme, qui peut se soulager, ne devrait se négliger jusqu'à ce point. Elle devrait essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Les femmes, depuis près de soixante ans, ont pris ce merveilleux tonique pour reprendre une nouvelle force et vigueur.

98 femmes sur chaque 100 femmes qui nous ont fait rapport, disent que ce remède leur a fait du bien. Achetez-en une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien... et observez les résultats.

## Les fameux percherons "Black Horses"

### à l'exposition de Toronto

Les "Black Horses", le fameux groupe de percherons appartenant à la Brasserie Dawes de Montréal, ont remporté les plus grands honneurs à l'Exposition Canadienne Nationale de Toronto, tout comme ils l'avaient fait récemment à l'Exposition du Canada Central, à Ottawa. Dans les deux cas, ils avaient à rivaliser avec les meilleurs étalons percherons du pays tout entier.

Parmi les principaux prix décrochés par les chevaux de la Brasserie Dawes à Toronto, il faut mentionner tout spécialement les championnats senior et grands championnats, les championnats junior, ainsi que le premier prix pour le meilleur groupe de cinq étalons.

"Captivator", senior et grand champion à Ottawa, a remporté les mêmes honneurs à Toronto, prouvant ainsi qu'il était le cheval le plus remarquable de sa race au Canada.

"Cylact", junior et grand champion de réserve à Ottawa, a été déclaré champion junior et a gagné le premier prix pour la classe de 2 ans à Toronto. Il est frère de père et de mère du grand champion de l'an dernier à l'Exposition de Chicago.

"Leo Magnus II", gagnant de 18 grands championnats, fut trouvé en excellente forme à Toronto et considéré comme un cheval remarquable en dépit de son âge. Il se plaça troisième de sa classe, n'étant surpassé que par le grand champion et le grand champion de réserve.

Dans la classe senior de dix, les étalons de la Brasserie Dawes se classèrent premier, troisième, quatrième et cinquième, avec quatre concurrents seulement.

Après avoir décroché le premier prix avec ses "Black Horses" pour le meilleur groupe de cinq chevaux, la Brasserie Dawes eut un geste gracieux en offrant de remettre le prix au propriétaire du meilleur groupe de cinq, pourvu que cet exposant soit un agriculteur.

Il y a actuellement à l'Exposition de Québec un autre groupe de six "Black Horses" qui suscite beaucoup d'intérêt. Le fait que douze étalons de grand prix peuvent ainsi être recrutés pour fins d'exposition parmi les 23 percherons de la Brasserie Dawes, nous donne une idée de la haute valeur de ces chevaux.

**LE MAL FUT DEVANT ELLE.** — Il y a des quantités de gens qui ont été affligés de maux et les ont chassés avec l'Huile Électrique du Dr Thomas. Tous ceux qui ont les mêmes troubles ne devraient pas perdre de temps à appliquer ce splendide remède car il n'y a rien de semblable que l'on puisse avoir. Il est bon marché mais son efficacité ne peut pas être exprimée par son bas prix.

C'était une originalité du survivant des anciens seigneurs, de se pleurer au milieu de ces restes de tours massives, privées de la moitié de leurs créneaux, mais revêtues d'un lourd manteau de lierre; d'aimer à errer dans les espaces gazonnés, envahis d'arbustes sauvages, qui s'étendaient entre les pans des murailles sans toiture. On pénétrait, par les délicieuses portes d'autrefois, aux cintres blasonnés, dans l'enceinte où de curieuses fenêtres à meneaux s'ouvraient, béantes, dans l'entrelacs des lianes envahissantes. Il restait des parties importantes d'escaliers suspendus au-dessus du vide et laissant voir le jour entre leurs dalles disjointes ou manquantes. De plusieurs cheminées, plus vastes à elles seules qu'une pièce de nos appartements modernes, on admirait encore des pilastres et les corniches taillés en plein granit. Au bas, les anciens fossés desséchés environnaient les assises formidables de ces débris séculaires. En leurs tréfonds, une herbe fine, émaillée d'une flore spéciale, enchâssait d'émeraude les moellons que, chaque année, le vent cueillait aux faites branlants des déchirures de pierre.

Oui, c'était une originalité, sans doute, de vivre par préférence au sein de ce décor archaïque et sauvage, que d'autres eussent tenté de moderniser; mais elle ne pouvait surprendre ni les amateurs du beau, de l'art dégagé de tout mode, ni les poètes, ces êtres à part pour lesquels il faut que le rêve puisse, à toute heure, jaillir des réalités ambiantes.

En dehors de cette réputation "d'être à part", Roland passait pour un fils modèle. On le voyait peu, par suite de son rôle d'infirmer. Ses cousins l'avaient en profonde estime. Il dirigeait quelquefois vers eux le but de ses courses à cheval, sa distraction favorite. Maire de sa commune, on le citait comme le bienfaiteur des humbles, et c'était toute son histoire. Ceux qui ménaient leur existence à l'écart du cercle commun n'en ont pas. Le silence se fait autour d'eux, et c'est ce qu'ils aiment.

## V

La chaleur était accablante. Depuis quelques jours, la température avait brusquement remonté. C'était au déclin d'une journée orageuse, et l'atmosphère saturée d'électricité pesait lourdement sur le front.

Mme de Martinprez et Thérèse essayaient vainement, portes et fenêtres ouvertes, d'aspirer un peu de fraîcheur. Un roulement continu, accompagné d'un simoun brutal et chaud, venait de les chasser de la terrasse. La tempête passait, maintenant, en sifflant, rapide, mais terrible; un coup de foudre n'attendait pas l'autre. Thérèse, à regret, mais par prudence, se leva pour tout fermer à temps, car, à peine la dernière fenêtre close, une flambée intense, presque immédiatement suivie d'une sèche détonation, aveugla les deux femmes.

— Oh! tante, s'écria la jeune fille, la foudre est certainement tombée tout près.

— Sur quelque arbre, espérons-le, ma fillette, mais ce sera la fin de l'orage, et nous allons pouvoir respirer.

En effet, clôturé par cette formidable manifestation, brusquement le tapage extérieur cessait. L'ouragan abattu, un grand silence s'établissait. Au bout de quelques minutes, les châtelaines se décidèrent à franchir de nouveau le seuil. Pas une goutte d'eau n'avait filtré du nuage pesant qui fuyait au loin, laissant un ciel dégagé, au sommet duquel, dans le bleu limpide, tremblaient de pâles étoiles timides et blanches; on eût dit de petits yeux d'or regardant de très haut, à travers une voile de gaze.

Des feuilles, des rameaux entiers jonchaient la cour. Les géraniums des corbeilles saignaient partout leurs pétales arrachés, mais le passage de la trombe semblait n'avoir causé d'autre dégât.

Soudain, dans le calme retrouvé de la grande respiration nocturne, un tintement de cloche s'éleva; le son détaché montait de la vallée verte comme un appel pressant et lugubre.

— Entendez-vous, ma tante? C'est le tocsin! s'écria Thérèse.

Puis, d'un élan, rentrant au château, en deux bonds elle fut au plus haut d'une des tours et, d'un œil curieusement angoissé, interrogea l'horizon.

Là, tout près, au pli du valon, se dressait une colonne épaisse de fumée, montant toute droite dans l'air calme de la nuit rassurée. D'un large piédestal rougeâtre comme l'entrée d'un four en fusion, elle se dressait, progressivement renflée, éclairée dans sa hauteur noire, de lueurs intermittentes.

Des cris assourdis par la distance, une rumeur confuse, puis, toujours les notes d'airain, régulièrement scandées, montaient lugubrement dans le silence de la nuit. Penchée sur le rebord, la jeune fille cherchait à se rendre compte de l'endroit exact du sinistre.

Au pied de la tour, un homme apparut, et sa voix, haletante d'une venue précipitée, jetait à la châtelaine l'indication redoutée: "Madame, le feu est au moulin!"

Et, par le château, ce fut tout un branle-bas. Le personnel domestique, celui des métairies, les fermiers partaient à la course, munis de seaux, d'échelles et de cordes rassemblés en hâte. Leurs pas précipités faisaient rouler les cailloux des sentiers où ils s'engageaient par escouades.

Thérèse, devant cet exode général, ne se sentit pas le courage d'attendre, inactive, la conclusion de la terrible scène qui se déroulait là-bas. Elle avait rejoint sa tante et insistait pour l'accompagner, car Mme de Martinprez faisait atteler le grand chariot, déjà encombré d'un supplément d'ustensiles sauveurs.

Le spectacle était lugubrement beau.

En ce petit coin, ravissant à l'ordinaire, où Thérèse avait si souvent porté ses pas, tout changeait d'aspect. Arbres et buissons échevelaient leurs rameaux violemment éclairés d'une teinte étrange. La rivière dormait dans un lit d'or liquide, et de la maison blanche et coquette qui s'y mirait, une éruption de volcan sortait en tourbillon de flammes rouges, dans un ronflement de chaudière à haute pression. Autour de ce centre de combustion, une véritable fourmillière d'êtres humains s'agitait. Avec des pleurs et des cris, des femmes à demi-vêtues poussaient devant elles quelques vaches affolées qui s'entêtaient à rester sur place. Sur des échelles, une grappe d'hommes se passaient l'eau puisée à la rivière et transmise par une suite de mains intelligemment espacées du pied de ces échelles à la rive. Tous avaient été réquisitionnés pour ce service, et les chaînons humains se renforçaient des arrivants de plus en plus nombreux.

(A suivre)

## LE JEUNE HOMME PAUVRE

(Suite de la page 8)

peur. Tenez, l'hiver passé, j'y ai vendu un cheval, et une bonne bête, les pattes fines... et la dissertation s'éternisait.

Une maison blanche, sur la colline, souriait au journaliste. La violente vibration de son cœur martelait la poitrine du jeune homme. L'arrivée d'une automobile et de son cher occupant causa une surprise aussi agréable qu'imprévue. La famille était en proie à la plus délirante joie. Les embrassements se multiplièrent. On félicitait, en termes impropres, le jeune homme de son heureuse idée. Pierre lisait dans leur expression ce que leurs lèvres étaient impuissantes à traduire. Emu de tant de bienveillance, il balbutia un remerciement qui fut mieux compris qu'entendu, et monta à sa chambre pour laisser passer l'orage d'enthousiasme qu'il avait soulevé par sa présence.

Les travaux des champs redonnèrent l'appétit au jeune homme, et ses joues, de pâles qu'elles étaient, se colorèrent sensiblement. La tante, d'un côté, accablait son hôte de soins délicats; l'oncle, de l'autre, prévoyait tous ses besoins. Pierre se laissait vivre. Quinze jours s'étaient déjà écoulés, quinze autres suivraient, après, ce serait le retour. Ses vacances étaient limitées, pas moyen d'en éloigner le terme.

Un jour qu'un léger pli barrait le front du jeune homme, la tante, pleine de sollicitude, soupçonna de l'ennui chez son neveu. Une pensée subite traversa l'esprit de la bonne femme.

— Pierre, les heures sont longues, ici, et les amusements rares; monte un cheval, et rends-toi au village; cette promenade te divertira; va! et reviens content.

Pierre objecta faiblement, et l'instant d'après, il était en selle. Le voyage offrait mille agréments. Cinq milles durant, la route longe le magnifique lac Archambault qui disparaît par intervalles, derrière une maison en pièces ou une touffe d'arbres. Les gens croisés saluaient avec des marques d'amitié le jeune cavalier étranger.

Le soleil, sans compassion pour les êtres créés, dardait ses rayons brûlants de la voûte éthérée. Pierre et sa monture suaient à grosses gouttes. Un ombrage frais, au bord de la route, les attira tous les deux. Le journaliste s'étendit dans l'herbe longue et verte et respira longuement l'odeur qui se dégageait des feuillages et des foins coupés sur les terres environnantes. En examinant sa position, le jeune homme découvrit un sentier qui

sans doute devait conduire au lac. Il s'engagea donc sous l'immense dais de verdure, et après quelques minutes d'une marche modérée, il se trouva en face d'une espèce de chalet. Comme il se disposait à franchir la clôture qui le séparait de cette habitation à la fois sobre et élégante, Pierre aperçut, à vingt pas de lui, une jeune fille qui paraissait avoir dix-huit ans. Le journaliste recula dans la forêt pour ne pas troubler le repos de cette vierge qui ressemblait à la peinture de Greuze représentant l'Innocence. A demi-couchée sur un hamac, la tête reposant dans la main gauche, elle tenait un livre qu'elle lisait dans la main droite. Elle semblait fort intéressée à cette lecture car elle ne perçut pas le bruit des pas du jeune homme qui se rapprochait à travers les branches.

Pierre, sans être vu, admira longtemps cette frêle beauté. La jeune fille ferma son livre et joignit les deux mains sur son cœur comme pour atténuer son battement fébrile. Les jeunes filles sont sujettes à ce mouvement quand l'émotion les gagne. Après un bref examen de sa lecture, elle se leva, défrappa un peu sa robe, et se dirigea, toute radieuse, vers le chalet moderne.

Cette disparition mit la tristesse dans l'âme du jeune homme. Un voile épais se leva sur son front. Ses membres s'abandonnèrent comme si la moitié de sa vie eut suivi la belle indolente. Tout son être appelait l'image pure qui s'était posée, un instant, sous ses yeux.

Pendant que Pierre, du fond de sa cachette, épiait la maison, un homme d'âge mûr en sortit. Légèrement grisonnant, de manières distinguées, la figure ouverte, il inspirait la confiance et le respect. L'opulence régnait dans ses yeux, sur son front, dans son aisance. Pierre osa — et que n'ose pas un journaliste — l'aborder. Après tout, il n'avait rien à perdre, et peut-être beaucoup à gagner.

Le richard reprima mal un accès d'humeur en apercevant le jeune homme. Après les présentations usuelles, son humeur augmenta. Bien déterminé à braver l'indifférence et même le mépris, Pierre montrait une ténacité remarquable. Tout en causant, ils avaient atteint la lisière du bois. M. Letendre invita le jeune homme à s'asseoir.

— Vous avez fait vos études au Collège de l'Assomption? Quelle veine! mon garçon. J'ai poli, moi aussi, les sièges de cette vieille maison, il y a plus de vingt-cinq ans.

Je suis sûr qu'il n'est pas de meilleurs éducateurs.

Pierre se réjouissait d'avoir évoqué ses anciens maîtres, car ce seul souvenir lui valut l'estime du millionnaire. Dès lors les réticences firent place à la bonne familiarité. Le rentier insista même pour garder le jeune homme à dîner et le présenter à sa femme et à sa fille. Pierre, que ce bonheur inattendu rendait stupide, se laissa entraîner, en prenant soin de dissimuler son trouble.

Mme Letendre était charmante, et sa fille, davantage. Le rentier, en présentant celle-ci, avait notifié que mademoiselle Madeleine était étudiante. Pierre comprit trop bien ce que cela signifiait. Un peu froissé de cette prévenance choquante, le jeune homme se fut révolté si le regard doux et conciliant de Madeleine n'eût imploré indulgence pour son père. Il se calma aussitôt et oublia la maladresse qu'il considérait comme un affront à son indépendance.

Sur la prière de son père, la jeune fille conduisit Pierre sur la rive du lac. Le soleil déclinait derrière la montagne. Une brise douce et languissante caressait le visage des deux jeunes gens. Le rentier surveillait, d'un œil avisé, cette jeunesse innocente. Il faut avouer que le journaliste avait fait dans l'âme du millionnaire une impression solide et ferme.

Assis sur un tronc d'arbre, depuis longtemps séché, Madeleine et Pierre causaient.

— Lassé de voyager, mon père vint s'établir ici, il y a trois ans. Nous aimons tous la solitude et cette retraite nous plaît.

— L'été vous vivez dans un paradis, mais l'hiver...

— Oh! l'hiver n'est pas rose, surtout pour celui qui est condamné à l'oisiveté. Heureusement que mon père est passionné pour les livres, et que ma mère a perdu l'habitude du monde. Quant à moi, je n'ai jamais ambitionné un autre sort.

En écoutant parler la jeune fille, Pierre se demandait si cette famille n'avait pas été séduite par le charme de Jean-Jacques. Vivre en reclus quand on possède un fortunel

Il continua de l'interroger; elle répondait toujours avec correction et justesse. Pierre apprit que mademoiselle aspirait au titre de bachelière qu'elle obtiendrait dans un an, qu'elle admirait fort les travaux de l'esprit et qu'elle tenait en haute estime les moindres collaborateurs. Le jeune homme ne goûtait pas.

(Suite à la page 26)



10c. Le meilleur de tous les attrape-mouches. Propre, rapide, sûr et peu coûteux. Demandez-le chez votre Pharmacien, votre Epicier ou votre Marchand Général.

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

## GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrants d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jendi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard MONTREAL, CANADA

## FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto, 8, Ont.

ta pas cette dernière pensée qu'il sentit trop personnelle.

— "Ma fille est étudiante", avait dit le financier. Ces paroles, jetées comme une barrière, bourdonnaient encore aux oreilles du jeune homme. Il fallait renoncer au projet de lui faire la cour. Pourtant elle était si jolie dans sa robe blanche. Lui faudrait-il la quitter sans l'aviser de la place qu'elle occupait déjà en son cœur? Certain héros de roman se fut passé de l'autorisation paternelle; Pierre attendit.

Le journaliste s'était levé et jetait un regard vers la maison. Madeleine l'imitait, et ne cacha pas un regret dans ses grands yeux bleus. Il ne fallait pas être grand psychologue pour comprendre que la jeune fille s'était attachée, sans le vouloir, à son nouveau compagnon. Pierre le remarqua sans peine. Il s'accusa froidement. Maudite curiosité, des larmes couleront pour te satisfaire!

M. Letendre se déclara enchanté de la visite du jeune homme. Il alla même jusqu'à lui proposer une partie de bridge pour le lendemain soir. Madeleine, dont le regard s'était posé sur Pierre, suppliait, en silence.

— Je suis vraiment confus de tant d'honneur. Je viendrai, ajouta le journaliste.

Et il était parti.

En chemin, Pierre se remémora tout ce qu'il venait de passer: l'incident lui parut invraisemblable. L'obscur rédacteur de chroniques cotoyait un million. La tante, à qui le jeune homme raconta l'aventure, voyait l'avenir de son neveu s'auréoler d'un sillage fleuri.

— La demoiselle est délicieuse. Elle te ferait une femme adorable, disait la brave femme en s'enflammant.

— En effet, elle est délicieuse. Quant à devenir ma femme, il ne faut pas trop y compter. D'abord, la disproportion de condition nous garde à distance. Et puis...

— Et puis, tu l'aimes. Cette jeune fille t'a conquis. Quand tu parles d'elle, ta voix tremble. Je te connais trop bien, mon cher neveu, tu ne peux me cacher ta pensée: ton front est diaphane comme ton cœur.

— Si vous détenez le secret de dévoiler les cœurs, sans vous blesser, chère tante, soyez avertie que le mien est une vraie énigme et qu'aucune Madeleine n'est venue le troubler.

— Le beau rebelle se laissera bien prendre, reprit la femme, avec une assurance qui fit tressaillir le jeune homme.

## LE JEUNE HOMME PAUVRE

(Suite de la page 25)

— Vous me verrez braver le piège, car je dîne avec elle, demain soir.

Rentré dans sa chambre, Pierre constata un progrès immense dans la marche de l'idylle. L'entretien qu'il venait d'avoir avec la tante avait attisé la braise qui somnolait. Si elle disait vrai, la bonne tante. Mais ce n'était pas possible, une millionnaire et un chroniqueur. Le sommeil le prit tout pénétré de la pensée de la jeune fille.

Le journaliste mit un peu de correction dans son habillement, et frappa du revers de son poing dans la porte du chalet. Des pas légers s'avancèrent, en trotinant. Mme Letendre manifesta son plaisir en prenant le bras du jeune homme.

— Mon mari ne reçoit que très peu de visiteurs, lui fit-elle savoir, et je suis bien heureuse qu'il vous ait accordé le privilège qu'il refuse à tant d'autres.

La route s'aplanissait de ce côté. Restait à gagner le vieil hypocondriaque. L'escalier gémissant rappela la présence du maître. Il apparut sous son air naturel, des préoccupations ne lui ayant pas laissé le temps de se composer un air souffreteux. Comme sa femme, il fut charmé de recevoir le journaliste.

— Ma fille nous rejoindra tout à l'heure, fit remarquer le rentier.

Pierre dut écouter avec complaisance le récit des découvertes absurdes du prétendu botaniste, et des maux imaginaires qui guettent sa vieillesse.

Comme il franchissait le corridor qui conduit à la salle à dîner, le jeune homme vit s'avancer Madeleine avec un sourire sur les lèvres et dans les yeux.

— Comme vous êtes belle! ne put-il s'empêcher de s'exclamer.

La jeune fille rougit mais ne rejeta pas l'hommage à sa beauté.

À table, placé en face d'elle, Pierre n'avait qu'à relever les yeux pour admirer les traits réguliers et la taille mince sous l'étroit corsage.

Madeline profitait du bavardage inlassable de son père pour examiner le jeune homme de plus près. Il avait dans les gestes et dans la figure une élégance qui faisait vite oublier sa modeste condition.

▲

Comme chacun entourait la table au tapis vert, et que les doigts trop gras du rentier tiraient les cartes, un homme d'une cinquantaine fit irruption dans la petite salle, avec une voix de tonnerre:

— Mon cher Letendre, est-ce là une manière de recevoir les gens?

— Biard! vieille branche! pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Bah! mon vieux, ce n'était pas la peine.

— Mets-toi à ton aise, tu es chez toi.

Depuis l'installation définitive du rentier à Saint-Donat, M. Biard s'invitait pour les vacances. Veuf, riche financier, plus épris de pêche que de chair humaine, il trouvait chez son grand ami l'agrément et le repos.

Les jeunes gens avaient quitté la salle, avec un soupir de soulagement. Une galerie au premier étage portait la vue sur toute l'étendue du lac. Ils gravirent un escalier étroit, posé à l'extérieur du chalet, et s'assirent sur un divan.

— Vous ne regrettez pas cette vilaine partie de bridge? fit Madeleine, demi-railleuse.

— J'aurais regretté l'entrevue qui se présente.

Pour changer le cours de la conversation, la jeune fille fit l'éloge des derniers livres qu'elle avait lus.

— Je désapprouve le choix de certaines de vos lectures, mademoiselle, dit Pierre avec autorité. Entre autres, *Le Disciple* de M. Bourget, qui est une forte leçon de psychologie, ne convient pas à la nature sensible d'une jeune fille.

Madeline n'aurait pu répliquer sans mentir. Le récit des malheurs de ce triste héros tourmenté par le désir avait éveillé ses sens jusqu'alors endormis. Il s'était creusé en son cœur une plaie profonde et large qu'elle ne parvenait pas à guérir.

— Promettez-moi que vous ne relirez plus ce livre, ajouta le journaliste pour mieux la convaincre du danger.

— Je vous le promets, dit-elle, heureuse de l'intérêt qu'il portait à son âme et à sa tranquillité.

Fille unique, laissée à toutes ses fantaisies, Madeleine s'était formé un petit caractère devant qui tout cédait. La réprimande de Pierre, tout à l'heure, au lieu de l'exaspérer avait gagné son admiration. Personne, jusqu'à présent, n'avait osé signifier son devoir à mademoiselle Letendre. Et devant le reproche plus ou moins justifié d'un jeune inconnu, elle avait courbé le front.

Le journaliste laissait courir sa pensée sur le lac vacillant sous la clarté mate de la lune.

— C'est donc vrai qu'il ne vous reste plus que deux semaines à passer parmi nous? dit la jeune fille pour arracher Pierre à sa rêverie.

— Exactement, deux semaines. Chaque instant me rapprochant du terme de mes vacances m'est un nouveau désagrément.

— En effet, ce pays est agréable, fit Madeleine, impertinente, provoquant le secret que le jeune homme retardait à dévoiler.

— Ce pays fut toutes mes amours, et je l'aime davantage, maintenant, parce que...

— Parce que? reprit la jeune fille, avec vivacité.

Pour toute réponse, Pierre se leva, salua gauchement, descendit, quatre par quatre, les marches de l'escalier et se perdit dans la forêt prochaine.

Madeline se précipita sur ses pas, mais ne pût le rejoindre. Son âme romanesque l'avait poussée à décider les événements avant leur éclosion. Imprudente qu'elle avait été? Elle regagna le chalet en se reprochant sévèrement son manque de civilité.

Deux jours passèrent. L'oiseau effrayé n'était pas reparu. Au commencement de la troisième journée, Madeleine fit seller un cheval, mit quelques denrées dans un sac qu'elle suspendit à son épaule, et fila du côté de la Corniche. Cette place est ainsi nommée à cause d'un rocher énorme dont l'apparence rappelle une corniche. La jeune fille faisait ce voyage dans l'unique dessein de revoir le journaliste. Des illusions plein le cœur, elle avançait rapidement sur sa bête fidèle. Les cinq milles furent bientôt franchis. Une exclamation venue du bord de la route la remplit de stupeur et de joie.

— Madeleine!

— Que faites-vous ici? dit la jeune fille, affectant la surprise.

— Il m'appartient de vous poser cette question, fit Pierre, doucement.

— Bien, alors. Je viens apprivoiser un être qui craint l'amour comme le diable, reprit-elle sur un ton déclamatoire.

Et tous deux éclatèrent de rire.

Descendue de cheval, Madeleine passa son bras sous celui du jeune homme, et ils entreprirent l'ascension, par le côté, de la redoutable Corniche. Après mille peines et milles difficultés, ils pouvaient se réjouir d'avoir atteint le rocher supérieur.

— Quelle hauteur! et comme c'est joli! s'écria la jeune fille.

— Vous êtes déjà venue?

— Non, c'est la première fois.  
 — Alors, faites un désir, fit Pierre en riant.  
 — Je ne désire plus qu'une chose.  
 — Laquelle?  
 Je vous dirai, plus tard.  
 Madeleine répandait sur une nappe fine et blanche le pain, le fromage, les fruits dont elle avait chargé son sac. Pierre, un peu à l'écart, sans en avoir l'air, suivait les mouvements gracieux de sa belle compagne. Comme elle était frêle et confiante! Un rustre en eut aisément abusé. Le jeune homme devint triste à cette pensée. Avec combien de soins il la protégerait si elle était sienne! Durant les deux derniers jours, il avait pu réaliser qu'il aimait la jeune fille du millionnaire.  
 La dinette qui paraissait avoir éloigné le sujet qui tenait au cœur des jeunes gens fut interrompue brusquement.  
 — Pourquoi avez-vous déserté le chalet, l'autre soir? demanda la jeune fille, en mettant une chaleur infinie dans sa voix.  
 — Je ne sais pas, fit le journaliste avec embarras.  
 — Vous m'avez fait de la peine.  
 — O Madeleine...  
 — Soyez franc, Pierre. Vous m'aimez, n'est-ce pas?  
 — Vous le savez bien, Madeleine.  
 — Sachez, Pierre, que votre amour est payé de retour. Mes premières larmes furent pour vous. L'autre soir, après votre départ, une crise effroyable m'a terrassée; j'ai cru en mourir. Mais aujourd'hui, je renais.  
 — Je vous sais gré, Madeleine, d'avoir poussé l'idylle. La pauvreté nous rend timide quand il faut disputer ses droits à la richesse.  
 La joie du jeune homme approchait le délire. Il n'osait pas faire un mouvement de crainte d'amoin-drir le charme de cette scène. Madeleine, résolue, se donnait, sans restriction.  
 — Mon père objectera, il m'écrasera peut-être, mais mes sentiments resteront les mêmes. Ce soir je lui représenterai l'état de mon cœur: il ne peut pas, il ne doit pas me refuser.  
 — Avant, laissez-moi lui parler, Madeleine.  
 — Je veux bien, mais je vous prévient: il est violent.

tance de son chalet. A la voix du journaliste, il se redressa. Mécontent d'être dérangé en pleine étude, le richard s'avança en grognant.  
 — M. Letendre, fit le jeune homme, vivement intimidé par le regard méfiant du millionnaire, j'aime votre fille...  
 — Quoi! Mais tu es fou, mon garçon. Qu'attends-tu de plus? cria le malheureux père dans sa fureur.  
 — Je veux l'épouser, reprit Pierre avec calme.  
 — L'épouser. C'est donc pour le bien-être d'un imposteur que je me suis évertué pour ramasser quelques biens, murmura le millionnaire dans sa tristesse, sentant fuir sa colère.  
 — Je ne suis pas un imposteur, monsieur. Mon seul tort est de m'être attardé, ici. Voyez-vous, monsieur, j'étais jeune et votre fille est belle...  
 — Va-t'en! va-t'en! tu me fais mourir.  
 Devant la douleur vraie et profonde du rentier, le jeune homme abdiquait. Il ne lui restait qu'une ressource: partir. Sa résolution prise, il l'embellit de nombreux avantages: M. Letendre ne pourra pas me poursuivre de sa colère; Madeleine croira à un abandon et reprendra sa place, où je n'appartiens pas; moi, je chercherai sur des visages connus mon calme d'autrefois. Toute la nuit qui précéda son départ, Pierre se sentit pris d'une révolte intérieure. Dans sa première grande détresse, il se rappela un madrigal qu'il avait appris, il n'y avait pas très longtemps, et qui coïncidait étrangement avec son état actuel. Ces vers, comme des sanglots, se brisèrent dans la gorge du journaliste.  
 Si tu ne venais pas me tirer du carnage  
 Où me tenait captif mon fou libertinage,  
 Si tu ne venais pas consoler ma douleur,  
 Mêler ton sein au mien, souffrir avec  
 [mon cœur,  
 Si je dois renoncer, quand le bonheur  
 [me touche,  
 A l'ultime faveur d'un baiser sur ta  
 [bouche  
 Si je dois vivre seul, ignoré, sans abri,  
 Pourquoi m'as-tu souri?

Les yeux humides, le jeune homme s'approcha de la fenêtre, ouverte dans la direction du chalet, et laissa tomber des plaintes de repentir et de regret: "J'ai tort, Madeleine chérie, de t'accuser. Je suis le seul responsable de nos malheurs. Si j'avais tenu ma promesse, je t'aurais fait une existence d'enfer. Tu vois bien, il faut que je parte. Ne pleure pas. Tu m'aimais? Pau-

# LA VOGUE du FILM va en augmentant tous les mois

Quelques-unes des améliorations  
apportées au FILM depuis un an:

DES PAGES EN COULEUR!  
 UN BEAU ROMAN COMPLET!  
 DEUX FOIS PLUS DE PHOTOS!

En Septembre :

Une cloche, au loin, tintait...  
 par Claude Bressac

## LE FILM

le seul magazine du genre au  
Canada, obtient en ce moment un  
grand succès de vente. Achetez-le  
pour en connaître la vraie raison.

En vente partout : 10 cents le numéro

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Le jeune homme trouva M. Letendre herborisant à quelque dis-

(Suite à la page 35)

## Au pays des Gris-Gris

(Suite de la page 9)

Ces sorciers avaient en outre d'autres fonctions, ils étaient aussi guérisseurs. Ils faisaient usage pour cela et pour les maux les plus divers principalement de formules magiques et bien rarement de médicaments; le seul à peu près qu'ils connaissaient était un violent purgatif tiré de certaines plantes. Chose admirable, il leur arrivait ainsi quelquefois de guérir des malades qui devaient, bien entendu, avoir l'âme chevillée au corps pour résister à ce traitement. Le plus souvent le malade claquait mais le sorcier trouvait toujours le moyen de prouver que c'était alors de sa faute.

Les sorciers se servaient aussi parfois de ventouses sacrifiées, ce qui peut paraître étonnant et leur manière de procéder était réellement ingénieuse; ils prenaient des moitiés de petites noix de coco percées d'un trou dans le fond, ils appliquaient cette moitié de noix sur l'endroit malade et aspiraient l'air par le trou qu'ils bouchaient ensuite vivement avec de la cire. Disons en passant qu'il serait très possible et très pratique d'établir des ventouses sur ce principe à l'usage des civilisés modernes; des ventouses munies d'un clapet et dans lesquelles on ferait le vide à l'aide d'une petite pompe aspirante remplaceraient avantageusement les verres incommodes que l'on flambe pour arriver au même résultat. Puisque la mode est aux pratiques nègres on devrait bien leur emprunter celle-là.

Une troisième branche de commerce, et fructueuse aussi celle-là, était pour les sorciers la fabrication des poisons d'une extrême subtilité; cela servait à empoisonner les flèches, fers de lances, etc. Pratiques abominables en vérité et qui prouvaient bien l'état de barbarie de ces peuplades africaines; les nations civilisées se croiraient déshonorées d'employer pareils procédés; elles se contentent de gaz empoisonnés, des balles explosibles, des bombes à phosphore et autres gentilles en attendant les obus à microbes de la prochaine guerre. Ce n'est pas de la sauvagerie, cela...

Il était non seulement difficile mais autant dire impossible à un étranger, surtout de race blanche, de se procurer la formule des poisons fabriqués par les sorciers du Dahomey; des explorateurs ont réussi parfois à se procurer, en échange de cadeaux somptueux, des flèches soi-disant empoisonnées avec ces produits que l'on voulait analyser. Chaque fois on put constater que les méfiants nègres avaient tout simplement trempé ces armes dans des préparations inoffensives. Les nègres savent garder leurs secrets mieux que les blancs.

En ce pays des sorciers on ne célébrait pas, comme en pays civilisés, les dates mémorables de l'existence humaine, les mariages eux-mêmes s'accomplissaient, c'est le cas de le dire, sans cérémonies. Le nègre achetait sa future épouse aux parents et il pouvait s'en procurer ainsi autant qu'il le désirait s'il avait le moyen de les nourrir. Le roi en avait plusieurs centaines.

Les Dahoméennes sont d'ailleurs assez jolies... pour des négresses; elles ont généralement de beaux yeux, la taille bien faite et les pieds petits; ce qui les dépare un peu c'est toutefois la détestable habitude qu'elles ont de porter des pendants d'oreilles si pesants qu'elles sont obligées de les soutenir avec des mèches de cheveux pour ne pas avoir les oreilles déchirées; malgré cette précaution, leurs oreilles s'allongent d'une façon qui n'a rien d'élégant.

Comme dans tout pays où l'administration était bien organisée, il y avait déjà des taxes à payer; il fallait bien de l'argent, ou plutôt ce qui en tenait lieu pour subvenir aux dépenses du gouvernement, et il est donc logique que les gouvernants puisent dans la poche des gouvernés. Il arrivait souvent au Dahomey que les dépenses dépassaient notablement les recettes, ce qui prouve, là encore, que les pays civilisés n'ont rien inventé; seulement, au Dahomey, on avait une manière aussi sûre qu'expéditive de combler le déficit: on ne s'amusait pas à inventer de nouvelles taxes et la paperasserie bureaucratique y était totalement inconnue. On se bornait à puiser des fonds où il y en avait et il n'était pas difficile de le savoir.

La monnaie du pays était en "cauris", coquillages dont il fallait cinq cents pour représenter environ la valeur d'un de nos vingt-cinq cents. Les nègres riches étaient donc obligés de construire, pour conserver leur fortune, de véritables hangars qu'on ne pouvait pas dissimuler à la vue. Le roi, naturellement, les connaissait bien et, quand il avait besoin de monnaie, il envoyait tout simplement ses agents avec des sacs et des pelles chez les possesseurs de hangars à cauris. C'était très pratique comme on le voit.

Un explorateur européen demandait un jour à l'un de ces rois pour quoi il n'utilisait pas les mines d'argent qu'il y avait dans le pays

pour en faire de la monnaie d'échange comme les blancs. Le roi nègre haussa les épaules et dit que son système était bien plus commode pour la seule raison que les pièces d'argent auraient pu se cacher bien plus facilement que les "cauris", et aussi parce que la fabrication de ces pièces aurait demandé trop de travail. La simplicité des pays primitifs est une bien belle chose et qui permet parfois de soigner ses intérêts personnels avec facilité...

Quand le roi avait décidé une expédition guerrière, la population ne lui fournissait pas que des "cauris", elle l'approvisionnait également en hommes, tout comme un pays civilisé; c'était alors la grande et belle occasion pour les sorciers marchands de gris-gris porte-bonheur d'augmenter leur commerce; ils vendaient tout ce qu'ils voulaient.

Quand l'expédition était couronnée de succès, c'était la vraie noce; tout d'abord les guerriers ravaageaient de leur mieux le pays ennemi, faisant main basse sur tout ce qui avait quelque valeur et n'oubliaient pas de ramener chez eux tout le bétail et la plus grande quantité possible de prisonniers.

Ces prisonniers étaient destinés ensuite au métier d'esclaves, mais un certain nombre d'entre eux étaient réservés pour ce qu'on appelait la fête des "Coutumes", la seule fête d'ailleurs qui était célébrée dans le pays.

Cette fête consistait à rassembler toute la population d'une ville et des villages environnants; il y avait des distributions de vivres et de vin de palme, des danses, des jeux et naturellement des chicanes, car une vraie bonne fête populaire ne va guère sans cela, même en pays nègre.

Enfin cela se clôturait par les sacrifices dont quelques centaines de prisonniers faisaient personnellement les frais, prisonniers de guerre et autres du pays même qui s'étaient rendus coupables de certains méfaits ou simplement qui en étaient accusés. Les "Coutumes" étaient en effet l'occasion très favorables, pour certains personnages influents de se débarrasser de leurs ennemis personnels en les envoyant au sacrifice sous de fausses accusations.

Il arriva cependant que certains de ces condamnés innocents ne voulaient pas se laisser couper la tête de

bon gré et qu'ils protestèrent de leur innocence sur le lieu même du supplice; il arriva aussi, dans ces occasions, que le roi fit grâce à la dernière minute comme cela se voit dans les mélodrames à succès mais ça ne faisait pas l'affaire de bien des gens; tout d'abord de ceux qui voulaient se venger et ensuite des spectateurs en général que l'on privait ainsi d'un certain nombre d'exécutions. Le roi qui finit par comprendre ces inconvénients prit des mesures très sages; il décida qu'à l'avenir tous ceux à qui on devait couper le cou seraient amenés baignés sur le lieu du supplice. De cette façon ils ne pourraient rien dire et, par conséquent, pas prétendre qu'ils étaient innocents.

C'est ainsi que, pendant longtemps, la charmante fête des "Coutumes" put avoir lieu dans toute sa splendeur et plus d'un vieux nègre au Dahomey regrette peut-être encore les temps où elle avait lieu. Décidément, la civilisation des blancs a supprimé bien des belles choses, c'est dommage.

Mais ce qui est encore plus dommage, c'est que trop souvent elle les remplace par de beaucoup plus laides...

## Un concours intéressant en faveur de la Palestre Nationale

Accepteriez-vous un cadeau de mille dollars? Si oui, hâtez-vous de vous procurer des billets qui vous donneront droit à gagner ce magnifique prix ou une automobile "Terraplane 8" modèle 33. Le risque vaut la peine d'être couru, d'autant plus qu'il y a de nombreux autres prix en argent de \$100, \$50, \$25 et \$10.

Tout en ayant l'espoir de gagner de l'argent sans embarras, ce qui n'est pas à dédaigner, vous apportez votre appui à une oeuvre essentiellement canadienne-française, la Palestre Nationale. N'enviez pas nos compatriotes de langue anglaise ou les Américains qui possèdent de belles institutions pour la formation physique de la jeunesse. Faites comme eux. Souscrivez généreusement!

On peut se procurer des billets, pour 25c chacun, par mandat-poste, argent ou timbres. Le concours se termine le 7 décembre 1933. Pour plus amples renseignements, s'adresser à la Palestre Nationale, 840, rue Cherrier, Montréal, P. Q.

# LE BRAVE ERIK

EPISODE NUMERO 6



1—Après le naufrage, le brave Erik était allé chercher du bois mort pour faire un feu. Mais il avait été vu par une troupe de Gaulois armés.



2—Il traversa en courant le pont suspendu au-dessus du précipice; ses ennemis le poursuivaient. Les naufragés seraient certainement tous tués.



3—Mais Erik eut une idée qui pouvait les sauver de ce danger. Employant toutes ses forces, il réussit à renverser une grosse pierre en équilibre.



4—La masse pesante s'abattit sur le fragile pont de lianes, au moment où les Gaulois allaient s'y engager. Les barbares devaient alors faire un long détour.



5—Erik ramassa aussitôt son fagot et se hâta de rejoindre ses compagnons pour les avertir du nouveau danger qu'ils couraient.



6—Le jeune homme approchait de l'endroit où se trouvaient ses compagnons quand il vit deux lièvres. Il pensa que ce serait pour eux une bonne nourriture.



7—Il abandonna le fagot et partit à la poursuite des lièvres. Mais ceux-ci étaient si rapides qu'il ne put les rejoindre. Erik était très fatigué et affamé.



8—Il reprit courage quand il découvrit sous un gigantesque dolmen l'orifice d'un tunnel. Les naufragés auraient là un excellent abri contre les pirates.



9—Il appela le général et ses compagnons qui accoururent aussitôt. Ils se préparèrent cependant à combattre; ils ignoraient si le souterrain était habité.



10—Erik toujours téméraire, se glissa le premier dans l'ouverture. Un vent frais sortait du souterrain, ce qui indiquait qu'il devait y avoir une autre sortie.



11—Le souterrain descendait longuement en pente douce. Les naufragés constatèrent alors qu'il était habité car il y avait des traces de pas sur la terre molle.



12—Il arrivèrent dans une caverne débouchant sur le rivage. Une barque était à sec, près de vases en cuivre et en or. Était-ce une caverne de pirates?

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



# LE MYSTERE DE LA MONTAGNE

## EPISODE NUMERO 4.



1—Une fois de plus, Jim avait rencontré la jeune inconnue. Celle-ci ne consentit pas à dévoiler son identité, ce qui intriguait beaucoup le jeune homme. Il retourna rapidement à la ferme car son accident l'avait beaucoup retardé.



2—Dès qu'il fut parti, la jeune fille mystérieuse écrivit quelques mots sur une feuille de papier. Puis elle commanda à son serviteur de suivre le jeune homme jusqu'à son arrivée à la ferme. Le nègre partit aussitôt.



3—Elle lui ordonna aussi de ne donner le message que lorsque la nuit serait venue. Le nègre devait s'arranger de façon à ne pas attirer l'attention du fermier et de ses serviteurs. C'était une tâche qui exigeait de la prudence.



4—Quand Jim arriva à la ferme, son oncle et sa tante l'attendaient avec anxiété. Ils étaient très inquiets à son sujet. Mais Jim raconta comment son cheval avait pris peur et s'était enfui. Le jeune homme se souvenait qu'il devait cacher la vérité.



5—Il ajouta qu'il s'était blessé en tombant. Mais il se garda bien de parler de la rencontre qu'il avait faite avec la jeune fille mystérieuse. Il préférait écouter la jeune fille qui lui avait demandé le silence sur ces incidents.



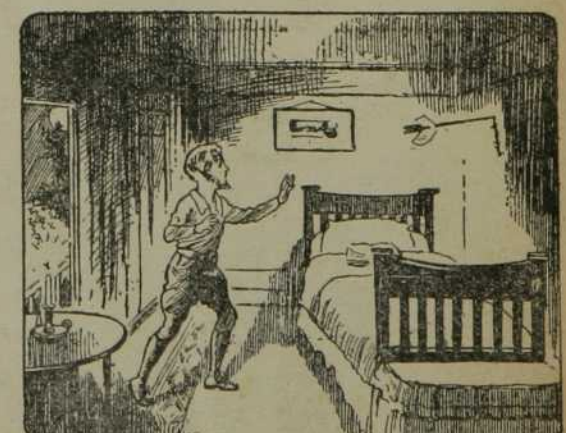
6—Jim et ses parents adoptifs travaillèrent ensuite à la décoration de la maison, car la fête de Noël approchait. Puis, durant la soirée, son oncle lui raconta les aventures qu'il avait eues lors de son établissement dans ce pays sauvage.



7—La nuit venue, Jim monta se coucher. Il s'appuya quelque temps à la fenêtre, regardant la montagne mystérieuse qui se profilait au loin. Il songeait à la jeune fille inconnue dont l'existence lui paraissait si bizarre.



8—Tout à coup, il crut voir une ombre se glisser à travers les arbustes. Il se dissimula derrière les rideaux et vit un nègre tenant en main un arc. L'homme prit une flèche qu'il lança par la porte-fenêtre de la chambre.



9—La flèche vint se fixer au mur. Jim constata alors qu'un message y était attaché. Il se hâta d'arracher la flèche car il n'avait aucun doute que c'était la jeune cavalière inconnue qui lui écrivait. Que disait ce message ?

LA CHUTE



—Mais que t'est-il arrivé?  
—Je suis tombé dans la boue...  
—Avec ton costume neuf?  
—J'ai pas eu l' temps de l'enlever...

CONFIANCE LIMITEE

Deux messieurs sont seuls dans le fumoir d'un train de chemin de fer.

—Quel heure est-il demande l'un à son voisin, qui vient de tirer sa montre.

—Je ne sais pas.

—Mais vous venez de tirer plusieurs fois votre montre?

SAGESSE DES NATIONS

Le mari vraiment sage ne dit jamais la veille ce qu'il veut avoir à déjeuner, se réservant ainsi le droit de trouver à redire sur ce qu'on lui servira.

NE COMPREND PAS

Le jeune Henri. — Je ne comprends pas cela.

La mère. — Quoi?

Le jeune Henri. — Avant son mariage, tante Justine était une vieille fille; et, maintenant que son mari est mort, c'est une jeune veuve.

LE VAINCU!



—Vous étiez deux à demander ma main, comment se fait-il que c'est toi que j'ai épousé?

—C'est que mon rival avait plus de chance que moi!



—Accident d'auto?  
—Non... rencontre avec ma femme.

CALME ASSURE

—Je suis bien certain que le Dr Bolus réussira à trouver un calmant pour notre nouveau bébé.

—Aussi certain que cela?

—Oui, car nous allons devenir voisin la semaine prochaine.

BIEN JUIF

Le bandit. — La bourse ou la vie?

Isaac. — Combien d'escompte pour argent comptant?

LA RIME DOTALE

—Vous dites que le riche poète Levers a refusé la main de sa fille, mais pour quelle raison?

—Il dit que sa fille a \$20,000 de dot, tandis que moi je n'en ai que mille et que ça ne rime pas.

C'ETAIT DEJA DECIDE

Madame. — Brigitte, je ne veux pas que vous partiez avant que notre nouvelle bonne arrive.

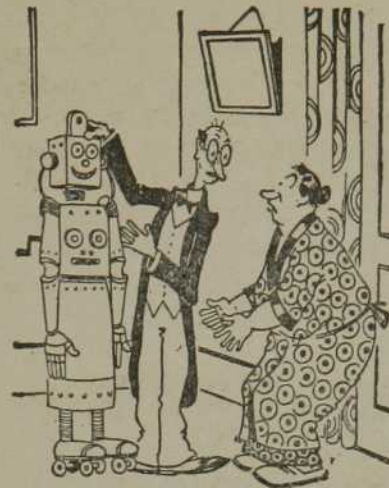
Brigitte. — Certainement, madame, car je veux dire à la nouvelle bonne quelle espèce de femme vous êtes.

LE PROPRE ET LE FIGURE



Elle. — N'entre pas, je suis en train de me changer!

Lui. — Si tu pouvais seulement dire vrai!



Le génial inventeur. — Je t'ai construit une bonne automatique, ma chérie. Je crois avoir réussi, elle est aussi sale, désordonnée et paresseuse que la vraie.

AU PALAIS

On plaide une affaire importante, la discussion est très animée. Un des avocats, à bout d'arguments, reproche à son adversaire son inexpérience:

—Sachez, jeune homme, s'écrie-t-il, que je suis à cheval sur le code!

—Prenez garde, alors, mon cher confrère, il faut se défier des bêtes que l'on ne connaît pas.

ACCUEILLI SUR LA MAIN

Le poète. — Je désirerais que vous missiez ces vers...

Le rédacteur, (irascible). — Mettez-les vous-même, voici le panier.

ENTRE AMIES

Julia. — Ne le dis à personne: Fred m'a mis hier cette bague au doigt.

Louise. — Elle est jolie, mais sois certaine qu'elle va te noircir la peau. C'est ce qu'elle m'a fait quand je l'ai portée.

ECONOMIQUE PRATIQUE



—Moi, mon cher, je porte un chapeau trois ans; la première année je le fais nettoyer, l'année suivante je change la coiffe...

—Et la troisième année?

—Je le change dans un café.

FAITES DONC DES COMPLIMENTS

Le mari. — Tu es toujours plus jolie de jour en jour...

L'épouse. — C'est ce que tu me dis depuis plusieurs années. J'étais donc bien laide au commencement?

HELAS

Léa. — Est-ce vrai que sans l'impétuosité d'un baigneur, tu tenoyais, à Sainte-Agathe?

Lucienne. — C'est vrai. Seulement je n'ai pas eu de chance: le sauveteur était un homme marié.

JUSTE SUSCEPTIBILITE

—A l'hôtel, ils m'ont dit qu'une chose qui m'a déplu, alors j'suis parti.

—Qu'est-ce qu'ils t'ont dit?

—Y m'ont dit de f... le camp.

MAUVAISE EXCUSE...



—Te voila encore dans un bel état, ivrogne!...

—Dis rien!... J'ai été en auto avec Durand... C'est la vitesse qui m'a gri-sé!

## A L'ECOLE

*Le maître.* — Elève X... voulez-vous me dire ce que sont devenus les fils de Saint-Louis ?

*L'élève.* — Ils sont morts, monsieur.

## A L'ECOLE

*Le maître.* — Quelle est la meilleure méthode pour tourner les dollars en louis, shellings et deniers ?

*L'élève.* — C'est d'épouser une vraie Anglaise.

## CES SERVANTES

*La servante.* — Oui, mademoiselle est sortie, mais m'a laissé un message pour vous.

*M. X...* — Qu'est-ce ?

*La servante.* — Elle m'a dit de... de vous... Tiens, voilà que je ne me le rappelle plus. Attendez, je vais aller le lui demander.

## UN HOMME SIMPLE



— Désirez-vous une six-cylindres? Voulez-vous un cabriolet, un roadster ?  
— Heu... J'aimerais mieux une automobile.

## LE «MAIS»

*Damien.* — Comment trouves-tu ma fille ?

*Gatien.* — Délicieuse, charmante, pleine d'esprit... mais je crois qu'il lui faudra une forte dot.

## A CHAQUE JOUR SON...

*Emma.* — Vous comprenez, mon cher Anselme...

*Arthur.* — C'est Arthur que vous voulez dire ?

*Emma.* — Oh! comme je suis distraite... Je pensais que c'était aujourd'hui mercredi.

## REFLEXION D'UN BOHEME

— Voici l'automne qui s'avance et bientôt l'hiver... J'ai déjà un bouton sur le nez... Si seulement il pouvait m'en pousser sur mon gilet qui n'en a plus

## ANTITHESE

— Et votre fils qui est ouvrier horloger, travaille-t-il bien ?

— Oh! très bien, même! Il est très appliqué et son patron me disait, hier soir, quand il fait un mouvement, il ne bouge pas !

## POESIE ET PROSE

*Elle.* — Ah! que j'aime le son du cor, le soir, au fond des bois... c'est si...

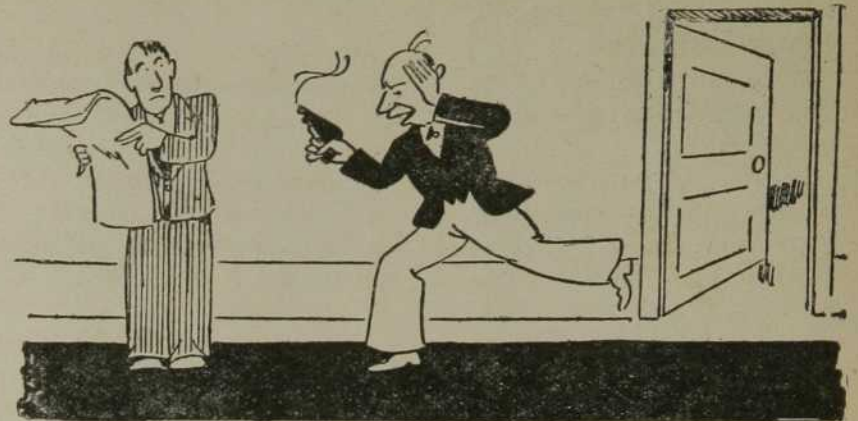
*Lui.* — C'est le dernier bateau qui part... sapristi... je vais le manquer! Au revoir.

## VOILA

— Dis donc, mon vieux! qu'est-ce que tu racontes à ta femme quand tu rentres tard ?

— Mais je lui dis bonjour, tout simplement; le reste, c'est elle qui se charge de me le dire.

## OPINION SINCERE



— Je viens de tirer sur ma femme!  
— Oh! tu es fou!...  
— ... Et je l'ai manquée!...  
— Imbécile!

## BIEN AVERTIE

Monsieur se querelle avec sa femme.

— Je vois ce que c'est, dit-il à sa femme. Tu voudrais me voir mourir pour être veuve. Mais je te garantis une chose, c'est que je ferai en sorte que, de mon vivant, tu n'aies pas ce plaisir.

## A COURT DE SUJET

— Tu dis que tu as demandé la main de Mlle X... ?

— Oui. Et le pire, c'est que je ne peux pas la souffrir.

— Mais alors pourquoi diable as-tu demandé sa main ?

— C'était au dernier bal, pendant la troisième valse... juste à ce moment-là je ne trouvais pas d'autre sujet de conversation.

## DEVANT LE JUGE

*Le juge.* — Ainsi donc vous reconnaissez avoir donné sur le versant de la colline un soufflet au plaignant ?

*L'accusé.* — Monsieur le Juge, je le reconnais.

*Le juge.* — Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

*L'accusé.* — Monsieur le Juge, il y a en cet endroit un si bel écho!

## JALOUSIE

*Emma.* — M. Alphonse dit qu'il me trouve plus belle chaque fois qu'il me voit.

*Féline.* — Tu devrais le recevoir trois fois par jour.

## L'INCONVENIENT DE SE RAJEUNIR

*Le fiancé.* — Remarquez, ma chère Juliette, que ce collier a juste autant de perles que vous comptez de printemps.

*Elle, (en elle-même).* — J'aurais mieux fait de lui avouer mon âge véritable.

## BON CONSEIL

*Philippe.* — Avant de demander la main d'une jeune fille, je voudrais être sûr de moi.

*Célestin.* — Peut-être serait-il mieux d'être sûr de la demoiselle.

## ACTE D'AMITIE

*Le commis.* — Je n'attends qu'une augmentation de salaire pour me marier.

*Le patron.* — Vous ne l'aurez pas car j'ai trop d'amitié pour vous.

## REGRETS

— Mais ma pauvre amie, qu'as-tu donc à te chagriner de la mort de ton mari qui, pendant vingt ans, ne t'a fait que des misères ?

— Ce n'est pas de sa mort que je me déssole; c'est de ce qu'il m'a laissée veuve si vieille.

## FEMINERIE

Quand une femme découvre ses premiers cheveux blancs, elle les attribue aux chagrins et non à l'âge.

## PLUS SUR

*Monsieur.* — Puisque tu trouves le ménage insupportable, va rejoindre ta mère!

*Madame.* — Tu sais bien qu'elle est morte.

*Monsieur.* — Raison de plus!

## REGRETS ETERNELS



— Je crois bien que c'est la première fois que je sors avec ma femme sans qu'on se dispute!...

DEFINITION

*Le fils.* — Papa ?  
*Le père.* — Quoi ?  
*Le fils.* — Qu'est-ce que c'est la lune de miel ?  
*Le père.* — C'est la seule époque de sa vie où un homme marié ne trouve rien quand le dîner n'est pas prêt à son retour de l'ouvrage.

RIEN QUE CELA

*La maîtresse.* — Pourquoi M. X..., le collectionneur bien connu, vous a-t-il remercié de vos services ?  
*Le serviteur.* — Pour une niaiserie. J'avais besoin de gants et j'en ai pris une vieille paire qui avait appartenu à Napoléon Ier.

UN HOMME CALME

*Le conducteur.* — Vous voyagez sur ce train rapide, en première, et vous avez un billet de seconde, et...  
*Le voyageur.* — Je ne puis empêcher le train d'aller vite. Modérez son allure, ça fera aussi bien mon affaire.

IRONIE DU SORT

*Paul.* — Eh bien? qu'est donc devenu l'ami Latulippe ?  
*Emile.* — Il a été piqué par une mouche, et il est mort du charbon.  
*Paul.* — Oh! ironie du sort! voilà un pauvre diable qui est resté tout l'hiver sans feu et qui est tué par le charbon au moment des grandes chaleurs.



*Le docteur.* — Et, surtout, vous devez cesser de vous faire des soucis. Oubliez absolument ce qui vous contrarie.  
*Le malade.* — Merci, docteur, en ce moment ce qui me tourmente c'est la note que je vous dois.

NOS SAVANTS ET LEUR LANGAGE

—Pourquoi ne vous a-t-on pas vu, hier, cher ami ?  
 —J'ai été retenu à la maison par une opération qu'on m'a faite.  
 —Une opération!... laquelle ?  
 —L'extirpation d'un épaissement morbide local et circonscrit que Celse a désigné sous le nom de *Clavus*. La compression qu'exerçait ce tubercule en s'enfonçant dans ma peau, et en se dilatant me faisait horriblement souffrir!  
 —Grand Dieu! Et vous voilà déjà sur pied, après une opération pareille ?  
 —Voyons, Gustave! Est-ce donc une chose si grave que de se faire couper un cor par son pédicure ?

IL ETAIT TEMPS

—Alors tu as remercié ton vieux serviteur ?  
 —Oui. Je l'ai gardé sept ans sans pouvoir en obtenir un bain de pieds et je commençais à en avoir un réel besoin.

EN SOCIÉTÉ

—Regardez donc cette grande dinde, a-t-elle assez l'air bête ?  
 —Vous tombez mal, monsieur, c'est ma femme !  
 —Pardon! C'est vous qui êtes bien mal tombé !

DANS LE MEME CAS

—Il y a longtemps que je n'ai vu madame Thune, la femme du banquier.  
 —Elle a attrapé des rhumatismes... elle ne peut pas sortir.  
 —Ah bah! et lui ?  
 —Lui? il a attrapé six mois de prison... il ne peut pas sortir non plus.

AU BUT

*Lui.* — Quel nom préféreriez-vous pour une jeune fille ?  
*Elle.* — Cela dépend de la jeune fille. Ainsi le vôtre m'irait très bien.

DESEPOIR



—Comme tu es triste !  
 —Je viens de perdre ma femme ?  
 —Quand ce malheur est-il arrivé ?  
 —Tout à l'heure... dans le métro...



*Mme Durand (à son mari myope).* — Tu grognes, tu grognes. On verra que tu finiras par prétendre que j'ai fait exprès de m'asseoir sur tes lunettes !

DIFFERENCE

—Quelle différence entre habitudes et vices ?  
 —Les habitudes sont nos petites manies et les vices sont celles des autres.

L'ENFANT TERRIBLE

*M. X...* — Que feras-tu quand tu seras grand ?  
*L'enfant.* — Je ne sais pas, mais une chose certaine, c'est que je ne poserai pas aux petits garçons des questions auxquelles ils ne peuvent répondre.

CHEZ LE PEINTRE

*Mme Latouche.*—N'oubliez pas, en faisant mon portrait, que je parle du nez et que je suis un peu sourde de l'oreille gauche.

MYSTERE

*La mère.* — Es-tu contente de ta marche, Ninette? étais-tu seule ?  
*Ninette.* — Seule, maman.  
*La mère.* — A propos, comment se fait-il que tu es partie avec un parasol et que tu es revenue avec une canne ?

LE DUEL MARSAILLAIS

—Je m'enfermai avec mon rival dans une chambre d'hôtel, et je lui dis, terrible et solennel: «Un seul de nous doit sortir vivant de cette chambre». Et alors, traversant la petite chambre, je m'en allai, content de mon sort. Depuis ce temps, mon cher, je crois qu'il est mort!

CANDEUR

—Avez-vous beaucoup de difficulté à apprendre à chanter ainsi ?  
 —Beaucoup, avec nos voisins surtout.

# \$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION  
du  
PROBLEME  
No 93  
de  
MOTS CROISES  
PARU  
dans  
"LE SAMEDI"  
de la  
SEMAINE  
DERNIERE



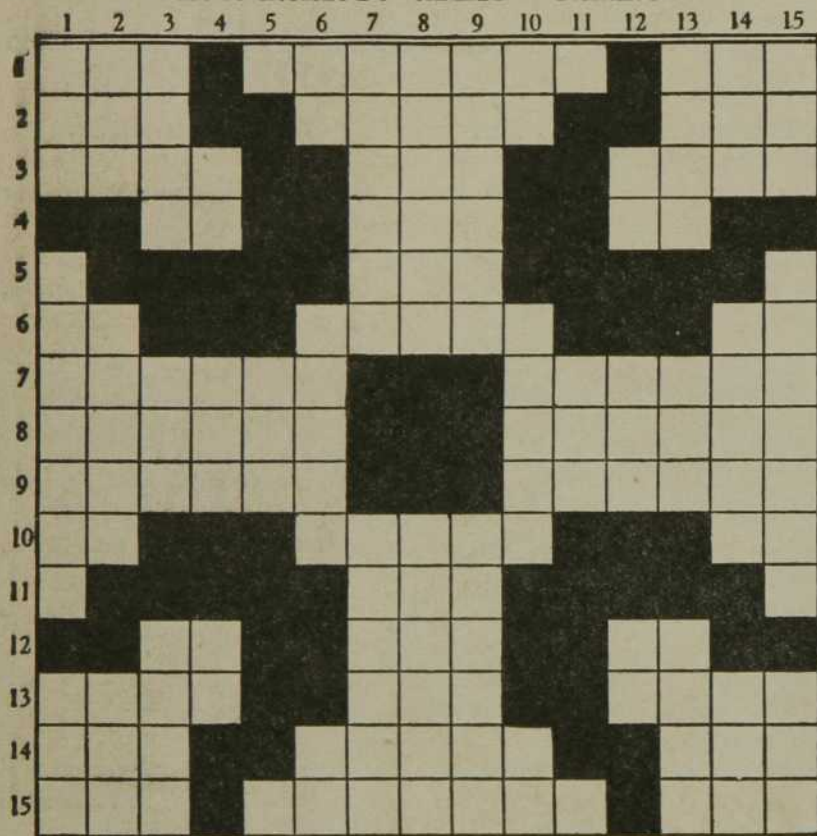
LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de \$1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous avant le

30 septembre

Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les cinq premières sortantes gagnent les prix. Adressez LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975, rue de Bullion Montréal, - - Canada.

Voir en page 12 les noms des 5 gagnants du Concours No 92.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 94



NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

Horizontal

Vertical

1. Nom de fille. — Planter ou hisser quelque chose. — Esa.
2. Avec qui on est lié d'affection. — Avantage, favorisé. — Pron. pers.
3. Sommet d'un rocher. — Cri sourd quand on frappe un coup. — En faveur de...
4. Préposition. — 7e lettre de l'alphabet grec. — Conjonction.
5. Océan.
6. Altesse Royale (abrév.). — Compositeur italien, auteur de *La Traviata*. — Pronom personnel, 2e pers. sing.
7. Ouverture du nez. — Or appliqué.
8. Anéantir. — Le sens qui perçoit les odeurs.
9. Maisons où les voyageurs logent. — Verbe léser.
10. Conjonction. — Pierre de naissance pour le 10e mois. — Pronom de la 3e personne, 2 genres.
11. Nom donné en Turquie à certains officiers.
12. Verbe avoir, au participe passé. — Petits ruisseaux. — Après-midi (ab.).
13. Paradis. — Article contracté. — Bord d'un fleuve, d'un lac.
14. Tenia. — Marques pour se rappeler quelque chose. — Citadelle (abrév.).
15. Un des quatre points cardinaux. — Personne préposée par le gouvernement, à l'examen des pièces de théâtre, etc. — Animal entêté, paresseux.

1. Etendue d'eau entourée de terre. — Roi d'Israël en 761 avant J.-C. — La première femme.
2. Temps du verbe émettre (moins la dernière lettre). — Outil de menuisier. — Etuis.
3. Saint fêté le 28 septembre. — Viande rôtie. — Une couleur.
4. Préposition. — Espace de terre entourée d'eau. — Unité.
5. Fleuve où Moïse fut trouvé.
6. Rive droite (abrév.). — Revers. — Négation.
7. Personne qui vit au jour le jour. — Rémission d'une faute.
8. Doublier d'ouate. — Surveillance attentive.
9. Animal carnassier. — Fatiguée.
10. *En les*, latin. — Chose que l'on aime avec culte. — Appris.
11. Petit poème lyrique.
12. Post Scriptum. — Trois lettres de rose. — Paire (abrév.).
13. Emotion. — Nom donné au bison d'Europe. — Pierre brillante, écaillée.
14. Pièce de monnaie. — Préposition. — Liqueur.
15. Fluide que nous respirons. — Epier pour surprendre. — La belle saison.

## LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

### Je rêve d'un simple amour...

(Falk-Varenne-Stolz)

Enregistré sur disque Pathé, No 3966, Par André Baugé. Disque, \$1.00; musique, 45c.

I

J'ai toujours refusé de saisir  
Les fruits décevants que nous tend le plaisir.  
J'ai toujours refusé de goûter  
A la coupe d'or des voluptés!  
La coquette, aux grands airs langoureux,  
N'a jamais su me rendre amoureux.

Aussi, très las

Des falbalas

Et des galas...

Refrain

Je rêve d'un simple amour,  
D'un coeur chaste et sans détour,  
Oui, d'un coeur qui saurait

Mon tendre secret!

O douce enfant, qu'as-tu besoin d'être marquise!  
Il te suffit d'avoir vingt ans et d'être exquise!

Je rêve d'un simple amour

Afin d'y blottir un jour

Ivresses, désirs, tourments

Eternellement!

Mais ce bonheur pur et divin

Faut-il l'appeler en vain?

Faut-il t'attendre toujours

O mon amour!

II

Je voudrais, loin du monde et du bruit,  
Vivre les douceurs du jour et de la nuit...

Je préfère, à la voix des méchants,

Le silence et la paix des champs...

Mon village est plus beau que Paris,

Je n'entends, quand descend le soir gris,

Que les oiseaux

Frôlant les eaux

Dans les roseaux.

### Je voudrais t'oublier

(Lenoir-Cosai)

Enregistré sur disque Pathé, No94286, par La Palma. Disque, \$1.00; musique, 45c.

Refrain

Je voudrais t'oublier,  
Oublier ma souffrance,  
Pouvoir me réfugier  
Dans mon indifférence.  
L'amour qui nous a liés  
N'est aujourd'hui que haine.  
Pour effacer ma peine  
Je voudrais t'oublier.

I

Hier encore  
Jete croyais quand tu disais jet'adore  
Mais les serments  
Sont des pièges puisque l'on ment.  
Maintenant mon pauvre coeur lassé  
Ne veut que te chasser  
De son passé.  
J'ai trop pleuré,  
Trop souffert et désespéré.

II

Tu m'as fait croire  
A la plus adorable de tes histoires.  
Conte charmant  
Qui berce le coeur des amants.  
Oui, j'ai cru que tu pouvais aimer,  
Et mon être charmé  
Fut désarmé.  
Pouvoir te fuir  
Est devenu mon seul désir.

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.

## LE JEUNE HOMME PAUVRE

(Suite de la page 27)

vre petite, je te plains. Vois-tu, si tu étais paysanne, je t'enlèverais et te mènerais dans un coin perdu où nous vivrions heureux. Hélas! tu n'es pas paysanne, et je dois vivre quand même. Madeleine, je ne te reverrai plus: je pars demain. Si, du moins, je pouvais te presser sur mon coeur, une fois. Je ne peux pas t'atteindre; d'ailleurs, je ne veux pas, reste là. Si je te voyais une autre fois, je souffrirais davantage. Madeleine, je te laisse. Détourne la tête, car je sens que je vais pleurer. Sois sage et respectueuse. Sois sage, Madeleine...

Après avoir débité cette harangue solitaire, Pierre, demi-conscient, referma la fenêtre et, tremblant de froid et de fièvre, se glissa sous les couvertures.

Le lendemain, une pluie fine et persistante s'abattait sur St-Donat. Le laboureur et sa femme prodiguaient à Pierre leurs dernières tendresses. Encore une heure d'impatience, et les yeux du jeune homme se détacheraient de tout ce qui avait causé sa souffrance.

Au chalet, tous les esprits étaient bouleversés. La veille, le rentier avait fait part à M. Biard de la visite du prétendant.

—Peux-tu croire, un journaliste, et un bien obscur... oser... Ah! le scélérat! disait le millionnaire avec emportement.

— Si Madeleine l'aimait, faisait remarquer M. Biard.

— Ma fille ne l'aime pas, elle ne peut pas aimer un journaliste, reprenait le vieil entêté.

— Ecoute-moi, mon vieux. Que notre longue amitié te serve de conviction à ce que je vais te dire. Oh, je sais à l'avance que tu ne m'approuveras pas; mais c'est le bonheur de ta fille que je défends, que j'implore. Je connais Madeleine. C'est une enfant sensible, extrêmement sensible. Dans ta course effrénée vers la richesse, tu as négligé d'étudier le coeur de ton enfant. Madeleine est un rare trésor que toute ta fortune ne pourrait pas acheter. Songe au passé: tu fus pauvre, toi aussi; songe à l'avenir: ta fille ne survivra pas au coup que ton égoïsme lui inflige, et ta vieillesse languira dans le remords et dans les pleurs. Tu dois céder.

Ce raisonnement avait affecté M. Letendre. Il consulta sa femme qui appuya sans hésiter, le conseil de M. Biard. Il promit de voir le

journaliste, à ce sujet, dès le lendemain matin.

En guettant la voiture, derrière la vitre mouillée, Pierre remarqua deux cavaliers courbés sous leur manteau de toile, avançant sous la pluie. Sa surprise augmenta quand il les vit prendre le chemin qui conduisait à la maison de l'école. La jeune fille, comme poursuivie par un danger éminent, s'était précipitée dans la maison.

— Quels sont ces bagages? demanda Madeleine au jeune homme qui n'était pas revenu de sa stupéfaction.

Le journaliste n'osait pas répondre, de peur de se trahir.

— Vous doutiez de moi? reprit-elle sur un ton de lassitude.

— Je vous en prie, Madeleine, si je me préparais à vous quitter, c'est que ma conscience me le commandait. Je vous savais capable de tout renier pour mon plaisir. Je fuyais votre holocauste.

M. Letendre s'était débarrassé de ses vêtements trempés et jetait un oeil sur les malles près de la porte. Il admira secrètement le geste du jeune homme.

— Mon garçon, dit le millionnaire, en tendant la main qu'il accompagna d'un sourire qu'il savait rendre aimable, je viens réparer mes torts. Ma fille a droit d'être heureuse, et je ne veux pas la priver de sa seule espérance au bonheur. Je consens donc à te recevoir pour mon fils, si tel est encore ton désir.

Pierre se confondit en remerciements, tandis qu'en ses yeux une reconnaissance éternelle se lisait.

Le journaliste entraîna Madeleine dans un petit salon, qui servait de lieu de réception, et l'attirant à lui, posa sur les lèvres pures de la jeune vierge son premier baiser qui fut, en même temps, son baiser de fiançailles.

HENRY FAVOL

— o —

Un fermier du village d'Echo, Oregon, nommé Ernest Sommer, possède une volaille peu ordinaire; cette volaille a d'abord été une poule qui pondait des oeufs comme toutes les autres et qui s'est transformée en coq de la plus belle apparence.

# Les Vues Animées de la Fête d'Enfants

ne coûtent que 10¢ la scène



Le nouveau Ciné-Kodak à \$39.50 prend deux douzaines de scènes avec un rouleau de pellicule ne coûtant que \$2.50

**S**AISISSEZ ces instants au vol! L'enfance vivante et gaie, toujours en mouvement. Avec un appareil de prises de vues, ces instants sont à vous pour toujours. *A vous pour toujours*—et le coût n'est que de 10¢ la scène.

Grâce à la magie d'un principe nouveau, le Ciné-Kodak Huit permet d'obtenir avec un pied de longueur de pellicule, le même résultat obtenu auparavant avec quatre. Vous donne de 20 à 30 scènes—chaque scène aussi longue que la moyenne de celles des films d'actualités—avec une pellicule de \$2.50. Le prix comprend la *finition*.

Que pourriez-vous acheter qui soit aussi précieux que des vues animées de votre enfant?

### D'un maniement facile

Le Ciné-Kodak Huit à \$39.50 est un appareil de prises de vues complet. Il est de fabrication soignée, précis et compact. Au niveau de la qualité Eastman en tous points. D'un maniement aussi facile que le Brownie—vous ferez des vues animées claires et nettes dès le début.

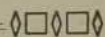
### DEMANDEZ A VOIR UN SPECIMEN DE VUES ANIMÉES

● Demandez à votre détaillant de Ciné-Kodak de vous montrer des vues animées obtenues avec le Huit. Ou écrivez-nous pour la brochure qui vous le décrit au complet—et explique aussi comment le principe nouveau peut vous donner des vues animées pour seulement 10¢ la scène. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

SI CE N'EST PAS UN EASTMAN, CE N'EST PAS UN KODAK

# Ciné-Kodak HUIT

l'appareil de prises de vues Eastman à principe nouveau



## LE CHIC DE BETTE DAVIS ET DE MARY ASTOR



5204

5267

4949

5214

5204—Robe tailleur que portait Bette Davis dans "The Working Man". Pour 35 de buste (17 ans),  $2\frac{3}{4}$  v. de laine de 54;  $\frac{7}{8}$  v. de piqué de 35. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 50 cents.

5267—Pour les week-ends et excursions. Mary Astor portait cette robe dans "The Little Giant". Pour 35 de buste, (17 ans),  $3\frac{5}{8}$  verges de crêpe de soie de 39 et  $1\frac{1}{2}$  verge de contrastant de 39. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 50 cents.

4949—Joli manteau de tweed pour porter avec une robe "campus". Pour 35 de buste (17 ans),  $3\frac{1}{4}$  verges de laine uniforme de 54. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 45 cents.

5214—Costume "campus", porté par Bette Davis dans "The Working Man". Pour 35 de buste (17 ans),  $2\frac{3}{8}$  verges de laine de 54;  $\frac{7}{8}$  verge de contrastant de 54. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 50 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à: THE BUTTERICK COMPANY, 468 Willington St. West, Toronto, Ont.

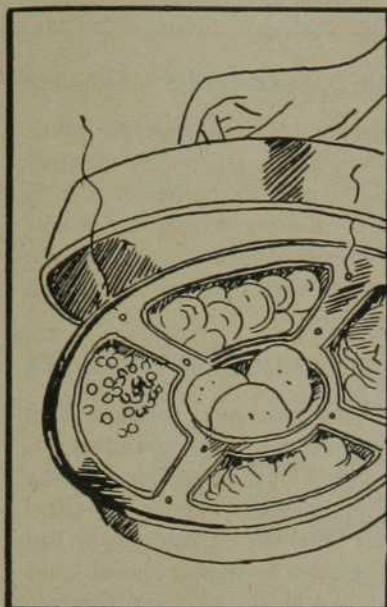
# DU NOUVEAU



Le bérêt dernier cri. On le porte beaucoup, paraît-il, sur les boulevards de Paris. Il est habituellement de velours, avec des plis qui le divisent en quatre parties. Un joli pompon de plumes couronne cette charmante coiffure.



Voici comment rajeunir une robe de soirée. Deux immenses boucles sur les épaules. Il y a mille manières de les adapter à votre robe de l'hiver dernier; votre goût est le seul juge. Mais on peut suggérer du satin sur du crêpe, du velours avec du satin ou du chiffon. Qu'en pensez-vous?



Une merveille d'ingéniosité pour les nouveaux mariés ou les petites familles. C'est un chaudron à cinq compartiments. On y fait cuire les aliments où ils restent chauds pendant des heures sans perdre de leur humidité. Rien de plus pratique et de plus économique!



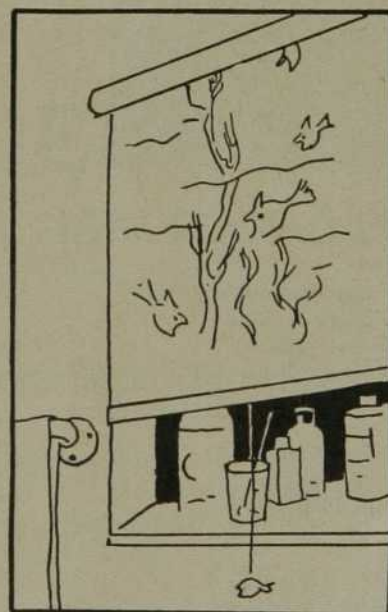
Nous verrons cet automne le retour des chaussures à lacets. Comme le montre le dessin, le soulier est plus haut que d'habitude. Continuera-t-il à monter? Avec la renaissance des manches à gigot, nous porterons peut-être des bottines jusqu'à mi-jambes.

## LES DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire exclusif au "Samedi"



Un autre bérêt tout aussi charmant que le premier; plus simple cependant, il ne comporte comme ornement que le fameux *aigle bleu* qui doit apporter la prospérité aux Etats-Unis. Pour le Canada, nous suggérons une feuille d'érable sur un castor ou un monogramme.



Une armoire à médicaments vraiment originale! Prise dans l'épaisseur du mur de la chambre de bain, elle est fermée par une toile ordinaire pour fenêtres, sur laquelle est peinte une scène marine. Le cordon lui-même se termine par un gentil poisson rouge...



*Imaginez, Enfin!*  
Un vêtement combiné sans élastique qui Ne remonte pas sur la taille

## NuBack TELESCOPIC SANS ELASTIQUE DEVANT DROIT

Penchée, assise ou debout, ce vêtement reste en place et est le plus confortable.

Plus n'est besoin de se fier sur les jarretelles pour retenir le vêtement.

Le corset "NU BACK" est aussi fabriqué dans toutes les tailles et pour satisfaire les plus difficiles.

GRATIS

To NU-BACK CO.  
45 Dorchester Quebec.

Veillez m'envoyer gratis votre circulaire descriptif et le Nouveau Marqueur "INTERNATIONAL" pour BRIDGE À L'ENCHÈRE ET BRIDGE-CONTRAT

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_

FABRIQUE PAR LES MANUFACTURIERS DES FAMEUX *D&A*

*Ne remonte pas sur la taille*

POUR LA FEMME  
DANS L'ATTENTE



5120—Deux jolis modèles: avec cape ou avec jabot. Le patron de gauche a des manches qui s'enlèvent. Ne pas oublier d'ajouter à la longueur du devant de la jupe. Pour 34 à 46. 45 cents.

4983—Joli modèle avec boléro. Comme pour le numéro 5051, mettre des plis qui peuvent se modifier au besoin. Pour 34 à 52. 50 cents.



PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

Nos Recettes de  
Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER,  
Directrice de la Chronique Culinaire



SAUCE A TOUTES VIANDES

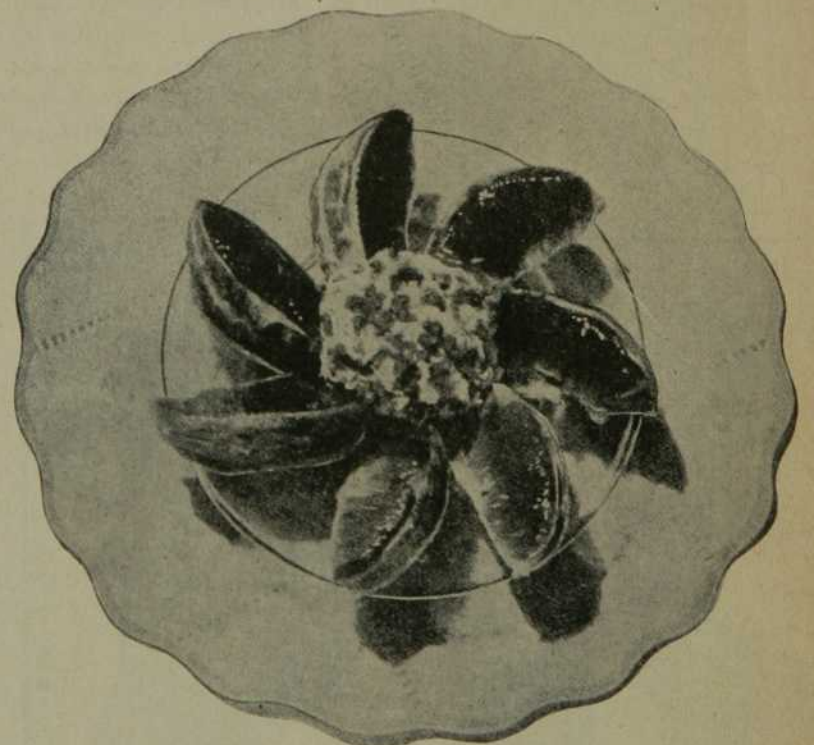
Mettez dans une casserole bouillon, vin blanc, sel, poivre, zeste de citron, feuille de laurier et filet de verjus. Laissez infuser sur la cendre chaude pendant cinq ou six heures, et versez sur tels mets qu'il vous plaira.

MAYONNAISE DE TOMATES

Prenez quelques tomates bien mûres, de moyenne grandeur, et bien rondes. Coupez-les en deux dans le sens de la largeur et retirez-en les graines. Disposez-en une couche dans le bol de cristal, saupoudrez d'un peu de sel et d'un peu de poivre et semez-y une poignée de câpres. Remettez une nouvelle cou-

ou faites-les frire et servez-les à sec ou avec persil frit, ou avec une sauce piquante, tomate, ravigote, ou toute autre sauce relevée que vous mettrez dans une saucière à part.

Ajoutez, si vous voulez, à votre hachis quelques champignons hachés ou des pommes de terre cuites à l'eau, ou les deux ensemble, et procédez de même. Vous pouvez encore ajouter toute autre sorte de viande de boucherie, volaille ou gibier, rôtis de préférence. Vous pouvez une autre fois ajouter du lard et du veau hachés ensemble en y mêlant du persil et de la ciboule hachés à part. Ajoutez une autre fois encore de la chair à saucisses et du jambon.



Au lieu de la salade de fruits ordinaire, préparez cette Salade Surprise, faite de tranches d'oranges relevées de noix et de gingembre.

che de tomates avec câpres et assaisonnement et procédez ainsi jusqu'à ce que le bol soit rempli aux trois quarts. Préparez une mayonnaise épaisse très relevée et recouvrez-en le tout.

BOEUF BOUILLI

Hachez votre bouilli avec un peu de persil et du beurre ou du saindoux, de la graisse de pot-au-feu ou de rôti de préférence; ajoutez quelques oeufs entiers, si vous voulez un peu de mie de pain trempée dans du lait ou du bouillon, salez et poivrez, maniez bien le tout, formez-en des boulettes, trempez-les dans de l'oeuf battu, roulez-les dans la farine, passez-les au beurre

PUREE DE CHOUX

Epluchez, lavez et retirez les grosses côtes de choux frisés, hachez-les, faites-les revenir dans une casserole avec du beurre et un morceau de lard de poitrine, mouillez avec du bon bouillon ou du blond de veau de préférence, si vous en avez; laissez cuire lentement sur un feu très doux, remuez souvent dans la crainte de laisser brûler. Après parfaite cuisson, servez avec le morceau de petit lard dessus et des petites saucisses grillées à part, autour. Si vous servez cette purée comme garniture, vous pouvez vous dispenser d'y joindre des saucisses.

## Les mains sur l'écran

(Suite de la page 5)

tandis que les plumes de la couronnée, muées en diamant, formaient un diadème royal. Chaque fois apparaissait, spectateur trop familier dans la loge de la divette, ou courtisan respectueux dans le palais de la souveraine que — par une aberration singulière il ne parvenait pas à identifier — l'enfant chéri du public: Henri Dulair.

Mais Pierrot, son Pierrot, où était-il? La vieille mère ne le découvrirait pas. Elle suivait pourtant chaque détail du film avec une attention tellement aiguë qu'elle en avait mal aux yeux. Elle s'irritait contre ce Henri Dulair qui prenait la place de son fils, et chaque fois que le public s'esclaffait à ses mines, à ses accents, elle crispait les mains avec l'envie de lacérer sur l'écran le sourire exaspérant de son visage, de lui faire rentrer de force dans la gorge cette voix indifférente, étrangère, odieuse!

"Au revoir!"

Elle sursauta. Qui donc avait jeté ce mot à la dernière syllabe étrangement claironnante? Un labyrinthe qui, dans une galerie du palais, prenait congé d'une soubrette avant de se mettre aux ordres de l'élégant Henri Dulair. A peine la vieille femme eût-elle le temps d'entrevoir les courtes culottes du domestique... quand son regard, vivement levé, atteignit le haut de l'écran, le visage de Pierrot s'en était déjà effacé. Pourtant, c'était lui, elle en était sûre! Mais tantôt elle n'avait pu le remarquer à l'arrière plan où il se confondait avec d'autres comparses. Et, maintenant, toute la lumière du projecteur concentrée sur la figure et le buste d'Henri Dulair, laissait le valet dans l'ombre. Seules, les mains apparaissaient dans un halo de clarté, s'emparant respectueusement du chapeau et de la canne du courtisan. Ses mains, les mains de son petit! Elle ne voyait de lui que ses mains!

D'un regard où se concentraient toutes ses forces, elle tirait sur ces deux mains afin d'amener sur l'écran le corps auquel elles appartenaient:

"Il va revenir, songeait-elle, il est impossible qu'il ne revienne pas."

Cependant, les mains elles-mêmes s'évanouirent, et l'intrigue s'acheva sans que Pierrot eut reparu.

(Suite à la page 40)

## POUR LE TEINT

Prenez des NB YEAST FLAKES régulièrement. Un laxatif naturel, riche en vitamines. Ces flocons aident à surmonter les troubles cutanés et à éclaircir le teint. Levure de brasserie pure.

Chez les épiciers et les pharmaciens



NB

# YEAST FLAKES

RICHE LEVURE DE BRASSERIE — TOUJOURS FRAICHE

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED, MONTRÉAL

Agents des Ventes: Harold F. Ritchie & Co. Ltd., 1224, rue Ste-Catherine O., Montréal

25F



## Un numéro sensationnel

# La Revue Populaire

du mois d'OCTOBRE fait sensation!

En plus de son ROMAN COMPLET :

## TON COEUR EST A MOI

Par MARCELLE DAVET

"La Revue Populaire" du mois d'octobre contient :

- Plusieurs articles d'actualité dont on parlera;
- Nombreuses photographies;
- DEUX concours avec prix en argent: Mots Croisés et Photos;
- La chanson française.

La Revue  
Populaire

En vente chez les dépositaires  
15 cents le numéro

Coupon d'Abonnement

### La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: 1 an, \$1.75; 6 mois, 90 cents) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée  
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



### Shampoo pour Enfants

Les cheveux de vos enfants seront luxueux, brillants et pleins de vigueur... délicieusement doux et fins, s'ils sont lavés régulièrement au shampoo "Camomile" Evan Williams. Il n'y a rien de mieux pour faire croître des cheveux sains et soyeux.

Importé d'Angleterre  
Par Coléaux  
EN VENTE PARTOUT

## EVAN WILLIAMS SHAMPOOS.

## Gratis pour Asthme et Fièvre des Foins

Si vous souffrez de violentes attaques d'asthme qui vous font tousser et étouffer, ou si la fièvre des foins vous fait éternuer, moucher constamment et pleurer des yeux, ne tardez pas à demander un *essai gratuit* de la remarquable méthode de la Frontier Asthma Co. Quelle que soit votre localité, que vous ayez confiance ou non aux remèdes, demandez cet *essai gratuit*. Si rien n'a pu jusqu'ici vous débarrasser de ces malaises; même si vous êtes sceptique à l'égard de tous les moyens de soulagement, espérez encore et demandez cet *essai gratuit*. Il ne vous en coûtera rien. Adressez

Frontier Asthma Co., 391-S, Frontier Bldg.,  
462 Niagara St., Buffalo, N. Y.

## C'EST LE FOIE QUI FAIT QUE VOUS VOUS SENTEZ SI MISÉRABLE

**Stimulez la Bile de Votre Foie  
— Pas besoin de Calomel.**

Pour que vous vous sentiez bien portant et heureux, il faut que votre foie déverse chaque jour deux livres de liquide biliaire dans vos intestins. Sans cette bile, des ennuis surviendront. Mauvaise digestion, Élimination lente, Poisons dans le corps, Délabrement général.

Comment pouvez-vous vous attendre à corriger complètement pareil état par des agents qui font simplement mouvoir les intestins: sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales? Ils ne stimulent pas votre foie.

Vous avez besoin des Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie). Purement végétales. Inoffensives. Résultats rapides et sûrs. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25¢ chez tous les pharmaciens. 54P

## VOICI LE REMÈDE



LA FILLE L'ÉPOUSE LA MÈRE

Femmes et filles sont sujettes à plusieurs maladies particulières au sexe. Soignées à temps avec le remède approprié, ces maladies sont vite enrayées; négligées elles nécessitent souvent une opération. Les **PILULES FEMOL** agissent sur les organes féminins qu'elles décongestionnent. C'est le meilleur remède des femmes. Institut Caso. (S.A.) Place Royale, Montréal.

## PILULES FEMOL

Depuis des années le Mother Graves' Worm Exterminator a été classé comme préparation efficace contre les vers et il a toujours maintenu sa réputation.

— Ecoutez... Nous partirons demain, nous trouverons une ferme, nous aurons chaud et nous mangerons. Je sais mener les chevaux.

Cette idée, je ne jurerais pas qu'elle était très raisonnable, mais, alors, elle m'apparut magnifique. Le reste de la nuit s'écoula en préparatifs fiévreux. C'était vrai qu'elle attelait avec adresse. Notre départ fit une certaine sensation; le mot "fous" retentit à nos oreilles, mais quand un coup de fouet enleva les bêtes nous surprîmes des regards d'envie.

Ce que fut cette course, inutile de vous le dire. Je n'ai jamais connu pareille exaltation! Nous allions, serrés l'un contre l'autre, sans rien dire, à cause du froid, mais nos regards aimantés ne se détachaient pas! Sans nous être concertés, nous ne nous arrêtions pas comme si c'eût été rompre le charme. Nous nous repassions les rênes, et je ne crois pas qu'il existe de volupté comparable à celle de cette chevauchée à deux dans la solitude, dans le silence que le pas des chevaux sur la neige ne brisait pas et où l'on n'eût pu entendre que les battements précipités de nos cœurs.

Le soir, il fallut camper; nous nous étendîmes à l'abri du traîneau et à la première lueur nous reparâmes.

Pourtant, nous ne voyions toujours aucune habitation; je mesurais sans cesse du regard nos maigres provisions. À mesure que les heures coulaient, un engourdissement nous envahissait; nous ne luttions pas contre lui, car c'était très doux et très puissant. Je me souviens encore que nous dûmes manger des poignées d'avoine sur la ration des chevaux. Après, le trou va en se creusant. Je sais seulement qu'à un moment ma compagne se tourna vers moi les yeux pleins de larmes; je l'étreignis de toutes mes forces, longtemps... Je sais aussi que je tuai un animal et nous dûmes en dévorer les lambeaux. Et puis les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes devant la maison que nous cherchions depuis des heures — combien? — et que nous ne voyions même pas. On dut nous soutenir pour descendre; le vin chaud me ranima un peu; pourtant tout restait vague, et je distinguai ma compagne immobile en face de moi, dans un étrange brouillard. On la fit monter et je fixai l'unique porte en haut des marches par où elle disparut. On me donna un lit à mon tour.

Jamais je ne dormis d'un pareil sommeil. Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Je sautai à terre

## L'OMBRE

(Suite de la page 6)

et je poussai l'étroite fenêtre; le soleil entra, et avec lui toute ma vie, ma vie heureuse, afflua en moi; je m'habillai vite et je courus à la salle, sûr de la trouver debout. Il n'y avait personne. Déjà sortie! J'ouvris la porte, je fis le tour des murs de rondins, mais en vain. Je rentrai, le cœur brusquement serré. J'appelai: un vieil homme accourut et me sourit. Je connaissais un peu de russe, mais lui parlait une sorte de patois; enfin, il parut comprendre ce que je lui demandai, secoua la tête, me prit doucement la main et voulut me reconduire à mon lit. Je me dégageai et l'interrogeai avec colère; à bout de patience, je montai les marches qu'elle avait gravies la veille, je frappai; aucune réponse. Je me décidai à ouvrir, et je reculai saisi. Il n'y avait là qu'une soupente emplie de bois coupé. Je redescendis, sortis comme un fou; j'eus tôt fait de découvrir les deux chevaux et le traîneau. Sur celui-ci, rien qui rappelât la présence de mon amie. La neige n'était pas retombée, et il n'y avait sur le sol aucune trace que celles des sabots du vieux et les miennes. Je m'effondrai dans un coin et je restai là tout le jour sans mouvement, sans une pensée.

Le vieux ne revint qu'à la nuit pour allumer la lampe de cuivre, puis il me laissa seul. Je relevai la tête, et soudain mon cœur s'arrêta. En face de moi, sur le mur blanchi, une ombre montait, dessinait le profil adorable. Mes jambes paralysées m'empêchèrent de m'élaner tout de suite; après, je me dominaï. Au lieu de sortir, je ramassai une branche à moitié consumée et je m'approchai doucement, tremblant que l'ombre ne s'effaçât; mais non, je pus la toucher, cerner d'un trait noir l'image bien-aimée. Et brusquement je me retournai, courus à la fenêtre. Rien. C'était fini.

Il se tut, ajouta sourdement:

— Je suis rentré, j'ai vécu. Si on mourait d'amour, est-ce que je serais là?

J'avais besoin de secouer mon trouble.

— On ne meurt pas d'une hallucination! dis-je rudement.

Il me jeta un regard bizarre:

— Attendez.

Il ouvrit une armoire, approcha une lampe. Je sursautai. Il y avait

au fond un grand rectangle de plâtre blanc où se détachait en noir une courbe de visage d'une déchirante pureté.

— Oui, je l'ai emporté. C'est tout ce que je possède d'elle. Le reste, son nom, ou ce qu'elle m'a dit, je l'ai oublié.

Je haussai les épaules:

— Qu'est-ce que cela prouve?

Alors il tira de son portefeuille un petit carré de papier jauni, usé — une coupure de journal. Je lus:

*Itkoutsk. — Le convoi du 8 a été bloqué par les neiges. Les secours n'ont pu parvenir que soixante heures plus tard. On annonce que deux personnes, un homme et une jeune femme, dont l'identité est demeurée inconnue, ont quitté le convoi en traîneau quelques heures avant l'arrivée des secours et n'ont pas été retrouvés. Tout espoir semble perdu.*

— Tout espoir... murmura-t-il.

YVES FLORENNE

— o —

## Les mains sur l'écran

(Suite de la page 39)

C'était fini! Poussée par le remous de la foule, elle se retrouva dehors. Un tel espoir, une telle attente, pour aboutir à la perception trop tardive d'un accent, à la vision ironique de deux mains. Petite chose molle, vidée, elle allait d'un pas chancelant au long du trottoir.

Il lui semblait avoir perdu son fils pour la seconde fois, et bien plus encore qu'à l'heure où elle voyait son visage s'estomper à l'arrière du grand navire qui, douze ans auparavant, l'emportait en Amérique.

SIMONE BERSON

— o —

## Choses Drôlatiques

— Pourquoi avez-vous dit à Mme Dupon que son mari était mort, alors qu'il est simplement ruiné?

— J'ai pensé qu'il valait mieux la prévenir progressivement.

\*\*\*

*Madame, à sa cuisinière.*—Marie, nous aurons quelques amis ce soir pour une soirée musicale et je voudrais bien que vous fassiez de votre mieux.

*La cuisinière.*—Mais avec plaisir, Madame. Je pourrai vous chanter «La Tonkinoise».

sement que j'aurai mon balai pour la remplacer... mais c'est qui m'embête, mame Picard, c'est que mon balai il est ben vieux. Vous en auriez un à me vendre pas trop cher? Vous comprenez, les frais du voyage... et j'suis pas riche.

Mais la bonne madame Picard était trop heureuse du bonheur inattendu de sa cliente, et c'est à titre gracieux qu'elle offrit à Léola Malo son plus joli balai...

Tant de bonheur à la fois devait changer le caractère de notre vieille demoiselle, et c'est avec son plus doux sourire, une larme à l'oeil qu'elle prit le très précieux cadeau.

— Ah, ça! Mame Picard, j'vous oublierai jamais, vous me porterez sûrement chance! et découpant quelques photographies du journal elle sortit, tenant délicatement le manche du balai et se dirigeant vers la boutique du coiffeur. Celui-ci fut très surpris de cette cliente et surtout de la demande que lui fit celle-ci de lui couper les cheveux tout comme à un gamin. Il n'en fallait pas plus pour répandre la nouvelle et très rapidement celle-ci qui était plutôt rare, fit le tour du village, laissant la besogne de côté, on venait de toute part féliciter la vieille demoiselle, chacun à cette occasion lui apportait son petit cadeau: deux biscuits bien sucrés et une miché de pain frais. Puis Léola, copiant les gravures, préparait sa toilette. D'abord elle coupa sa longue jupe de cachemire, puis dans la partie coupée se fit tant bien que mal un petit bérêt, le tout de noir commençant à verdir, mais qu'elle était charmante ainsi!...

Quand l'heure du départ fut venue, mettant de côté les petites rancunes, ce fut portée en triomphe que l'aimable demoiselle se rendit à la gare, en ayant soin de ne pas oublier le fameux balai, cause de tant d'émoi. Tous les coeurs étaient en fête et chacun lui souhaitait tous les succès!

Etourdie, grisée, la bonne vieille fille vivait comme en un rêve dont elle ne voulait plus voir la fin...

Mais dans le train qui l'emmenait vers la cité, Léola eut un petit serrement de coeur... ce fut en voyant près d'elle une très jolie fille dont la figure était... fait. Le regret ne fut pas bien long, car Léola se levant, va vers cette compagne de voyage:

— Pardon, excuse Mam'zelle, c'est-y comme ça qu'on s'arrange à Montréal!... J'ai pas de poudre moi, je ferai ben rire de moé pour sûr; ça vous f'rait-y plaisir de m'en prêter? La jeune fille ouvrit grands les yeux à la demande de cette étrangère... et quelle étrangère, mon doux! Avec peine elle retenait

## IL Y A BALLET ET... BALAI

(Suite de la page 7)

le fou rire qui la prenait à la vue de ce morceau de vieillesse ainsi accoutré, et surtout, oh oui! surtout du balai, mais très affable, peut-être aussi par pitié, elle offrit gentiment, très aimable:

— Voici, madame, houpette, poudre, fard et miroir. Et Léola ravie, se grimant à sa façon, sans paraître s'apercevoir qu'on la regardait, sa compagne approuvait:

— Bien, c'est très bien comme ça, un peu plus de rouge aux joues feront briller vos jolis yeux... un peu sur vos lèvres... encore?... voilà. Vous êtes ravissante ainsi, madame; vraiment vos parents ne vous reconnaîtrons pas!

Mais Léola entendant parler de parents, voulut mettre les choses au point, et c'était vraiment plus qu'une réception de parents qui l'attendait puisqu'on l'avait invité par le journal, elle, la vieille Léola qui, née là-bas, n'avait jamais quitté sa place natale. Oh! c'était la gloire pour tout son village, car elle comptait bien y retourner un jour, quand elle serait riche!

Berthe Rioux, c'était le nom de l'aimable voyageuse, riait de bon coeur, et à son tour félicitait l'heureuse idole, se gardant bien d'enlever à ce faible cerveau sa douce illusion.

Cependant grande fut la déception quand le train fut en gare... personne des hauts personnages annoncés... mais une foule de gens qui ne se gênaient pas de rire et de se moquer d'elle, mais elle était bien au-dessus de ces singeries pour s'y arrêter, sa longue main maigre gantée de menottes brunes tenait bien droit le balai; de l'autre elle fit signe à un conducteur de taxi et se fit conduire... où?

— Mais... là où je suis attendue!

— Votre nom, alors, madame?  
— Tout le monde à Marial doit bien le connaître... je m'appelle Léola Malo.

Le chauffeur croyant avoir affaire à une pauvre écervelée conduisit sa cliente dans diverses rues de la ville et vient descendre celle-ci rue Ste-Catherine.

Ravie, extasiée, elle s'écrie: "Oh! comme c'est beau!!... C'est ici que je vais rester?..."

— Certainement, madame!... et le taxi partit.

Léola se trouvait seule dans la grande rue, pas trop intimidée, ayant foi en son nom que personne

devait ignorer, se décida d'entrer dans un théâtre, le premier venu... mais au guichet on lui demanda de l'argent.

— De l'argent!... encore?... le chauffeur m'en a demandé; si tout le monde m'en demande, vous allez ben me faire vider mon sac. Prenez...

Entrant avec son billet et son balai elle s'informa au placier venu au devant d'elle:

— Quand que j'vas paraître devant le monde qui m'attend?

— Vous, madame? Expliquez-vous!...

— Ben jamais c'crérai que j'ai venue pour rien... Vous savez dans le papier que j'ai lu, Léola Malo était attendue icite avec son balai... ben, me v'là, c'est pour quelque chose au moins!

— Mais oui, oui... venez par ici...

— Ah! j'savais ben qu'on dérange pas l'monde comme ça par icite...

Et devant le gérant où on conduisit Léola, celle-ci fut engagée tout simplement, car pourquoi enlever les douces illusions d'une vieille fille naïve!

Heureuse, folle de joie, ne croyant pas une si belle aubaine, elle s'écrie:

— Vous me gardez! ah! c'qui vont être fiers par chez nous de mon avenir!

Et depuis ce temps, la vieille fille ignorée, devenue *quelqu'un*, et fort contente de son sort, se rend chaque matin faire la toilette du théâtre. Mais dans sa joie naïve, elle se demande encore: "Comment il se fait que l'on ai pensé à elle dans tout ça, vu qu'à Marial y avait pas l'air d'avoir de grève chez les "faiseurs de balais"!"

JULIETTE BOYER

### FROIDEUR EXCESSIVE

Charles.— Tu vois cette belle fille dans le coin de la salle? Elle est d'une froideur désespérante; ce n'est pas moi qui lui ferai la cour.

Edouard.— Comment le sais-tu?

Charles.— L'autre jour, quelqu'un lui a jeté un morceau de glace dans le dos; elle s'est mise à crier: "Au feu!"

\*\*\*

### RECOMMANDATION

On parle d'un nouveau roman.  
— Une jeune fille peut-elle le lire?

— Oui, les yeux fermés.



## La chose la plus commode dans la maison

La Gelée de Pétrole "Vaseline" est un article essentiel dans toute famille. Elle s'emploie pour tant d'usages divers. Elle sert à panser les brûlures et contusions chez les enfants, et empêche les cicatrices; elle assouplit la peau gercée; soulage l'échauffement causé par le soleil; dégage les rhumes de cerveau; apaise l'irritation de la gorge. La "Vaseline" est aussi recommandée par les médecins pour protéger la peau délicate des bébés contre l'irritation. C'est "la chose la plus commode dans la maison".

AVEZ SOIN DE TOUJOURS EXIGER LA VÉRITABLE "VASELINE". VÉRIFIEZ LA MARQUE QUAND VOUS ACHETEZ. Sans cette marque, vous n'obtenez pas le produit authentique de la Chesebrough Mfg. Co., Cons'd., 5520, ave. Chabot, Montréal.



## L'ancienne "Cuisine à la Crème" au prix du lait!

Voilà ce que vous obtenez en employant le St. Charles. Economique autant que commode, il est doublement riche en crème et donne aux mets où il entre une saveur délicieuse de cuisson dans la crème.





UN savon à laver jaune renommé—connu partout des ménagères comme étant digne de confiance, inoffensif et pourtant peu coûteux.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

# SAVON COMFORT

## LE FILM EN COULEURS

SANS AUGMENTER D'UN SOU SON PRIX DE VENTE, NOUS AVONS, DEPUIS QUELQUES MOIS, AMELIORE "LE FILM" DE 100%.

### Innovations importantes :

1. Un roman d'amour, complet et inédit, dans chaque numéro;
2. Impression en couleur;
3. Deux fois plus de photographies d'artistes dans chaque numéro;

Le roman d'OCTOBRE a pour titre :

## LE DOUBLE AMOUR

Par LEO DARTEY

### COUPON D'ABONNEMENT — "LE FILM"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

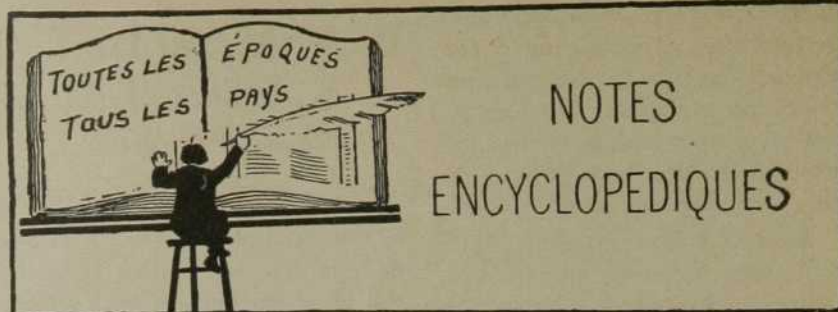
Nom .....

Adresse .....

Ville et Province .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.



L'or peut être étiré en fils extrêmement petits, ainsi avec une seule once d'or on pourrait faire un fil de cinquante-huit milles de longueur.

Dans certaines parties des Indes, les veuves portent le deuil en se noircissant le visage depuis la base du nez à la racine des cheveux. C'est économique mais pas très élégant.

Il y avait, à Los Angeles, il y a une cinquantaine d'années, un pied de vigne énorme dont les ramifications couvraient une surface de neuf cent pieds carrés; la circonférence de la tige, à un pied du sol, était de quarante-neuf pouces, et cette vigne produisait annuellement cinq tonnes de raisin.

La veille de la bataille de Waterloo, Napoléon s'installa dans une auberge du village de Mont-Saint-Jean, et accrocha son chapeau à un clou qui eut sa célébrité; l'aubergiste malin le vendit un bon prix à un anglais, puis à un autre. Il vendit ainsi le même clou historique à des centaines d'anglais naïfs jusqu'à ce que son petit truc fût dévoilé.

Il existe à peu près dix onces de radium dans le monde entier. La moitié de cette quantité est possédée par les Etats-Unis.

L'empereur allemand Guillaume Ier était si avare qu'il enlevait les feuilles restées blanches dans les lettres qu'il recevait pour faire sa correspondance à lui-même.

Les grandes vitesses d'il y a une soixantaine d'années: les diligences faisaient une dizaine de milles à l'heure, les bateaux voiliers pouvaient atteindre une quinzaine de milles par vents favorables, les bateaux à vapeur faisaient du dix-huit milles et les chemins de fer du vingt-sept milles. Quand on compare à cela le trois cents milles à l'heure qui a été atteint par des aéroplanes de course aujourd'hui, on se demande avec un peu de curiosité quelle sera la vitesse possible dans un siècle d'ici.

## NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Malgré la motorisation à outrance de notre époque, il y a des endroits où le cheval est toujours en faveur; en Californie le commerce de l'équipement pour cavaliers est prospère, et il n'est pas rare de voir certains équipements, selle, bride, etc., atteignant une valeur de cinq mille dollars. Le prix d'une belle auto et il faut encore acheter le cheval!

Un petit conseil très pratique en passant: si vous voulez conserver facilement des oeufs, plongez-les dans de l'eau de chaux. C'est un des moyens les plus simples et qui donne d'excellents résultats.

Au cours de l'année dernière, on a tué 1,068 tigres aux Indes mais, de leur côté, les tigres ont tué 1,033 hommes. C'est ce qu'on peut appeler un traité de réciprocité.

D'après les travaux de savants géologues, l'écorce terrestre riche en mines de divers métaux ne renfermerait pas moins de cent milliards de tonnes d'or. Même en en extrayant mille tonnes par an, il y en aurait pour cent millions d'années. Voilà qui suppose encore pas mal de belles batailles à venir pour la possession du précieux métal.

La production mondiale d'or est d'environ sept cents tonnes par an; l'Afrique du Sud fournit environ la moitié de ce chiffre puis viennent, par ordre d'importance, les Etats-Unis, le Canada, le Mexique, la Rhodésie, l'Australie, l'Afrique occidentale anglaise et le Congo belge.

On peut laminer l'or en feuilles tellement minces qu'une livre fait avec trois cent mille de ces feuilles n'aurait une épaisseur que d'un pouce seulement.

Une jeune fille de Santa Cruz a vu ses cheveux devenir complètement blancs dans l'intervalle d'une seule nuit. C'est peut-être la conséquence de la grande frayeur qu'elle a éprouvée cette nuit-là au cours de laquelle a eu lieu un violent cyclone.

Consultez  
"Mlle Dow"



Pouvez-vous me résumer la carrière de Babe Ruth depuis son entrée dans la ligue de base-ball majeure et me donner la moyenne et le total de ses coups de circuit ? A-t-il vraiment établi un record ?

S. A. C., Montréal, P.Q.

Babe Ruth en est à sa 20e saison dans la ligue de base-ball majeure. Au 14 septembre dernier, il comptait à son crédit 693 coups de circuit. Sa moyenne est de 34.6 coups de circuit par saison et il détient le record de 60 coups du genre en une seule saison. Ces records comprennent les séries mondiales. On n'a jamais fait mieux dans la ligue de base-ball majeure.

"Mlle Dow"

en collaboration avec  
une des plus grandes autorités sportives  
au Canada.

NOTE : — Si vous désirez vous renseigner sur toute question relative aux sports, records, raisons motivant certaines décisions, écrivez à "Mlle Dow", Service de renseignements Sportifs Dow, Casier Postal 22, Montréal.  
On s'empresse de vous répondre par correspondance ou par l'intermédiaire de nos futures annonces.

Bière  
**Dow**  
Old Stock

DOW RÉPOND À LA QUESTION DE LA SOIF



“Veux-tu dire  
que tu entretiens tes dents  
aussi blanches  
avec du simple Sel?”

Du nouveau sur un fait établi  
depuis longtemps!

La science n'a jamais pu faire mieux que le sel pur comme  
dentifrice ou rince-bouche. On peut prétendre le con-  
traire, mais rien n'est plus vrai.

Voici ce que fait le sel :

- (1) Nettoie et blanchit les dents, sans entamer l'émail.
- (2) Resserre les cellules des gencives, les raffermis et les empêche de saigner.
- (3) Comme gargarisme, le sel soulage le catarrhe et enraye l'inflammation de la gorge.
- (4) Une bouche propre est une bouche saine. Ceux qui font usage du sel ont, grâce à son action purifiante naturelle, la sensation d'avoir la bouche fraîche. C'est tout ce qu'un dentifrice ou un rince-bouche peut faire.

Laissez-nous vous envoyer nos brochures gratuites—“Le Sel, comme Dentifrice, Gargarisme et Rince-bouche” et “L'Histoire du Sel”, avec conseils sur l'emploi du sel. Postez le coupon aujourd'hui.



Sel de Table Regal

Sel fin Windsor de choix, coulant librement, auquel on a ajouté un rien de magnésie qui sèche les grains de sel et le fait couler facilement — sans pareil pour la table et la cuisine.

Sel Windsor

Le sel familier des sacs de coton... présente maintenant dans cette boîte pratique. Le Sel Windsor donne meilleur goût à tous vos plats. Exempt de “bittern”. Relève et fait ressortir le goût des choses.

Sel Iodé Windsor

préviens le goitre... contient une infime fraction d'iode, ajoutée sous la surveillance quotidienne de nos chimistes. L'iode, sans saveur et inoffensif, mais prévient le goitre. Pour la table et la cuisine.



“LE PLUS PUR et LE MEILLEUR”

**WINDSOR SALT**

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED

Division “Sel Windsor”, Windsor, Ontario

POSTEZ CE COUPON POUR BROCHURETTES SPECIALES

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Veillez m'envoyer, sans la moindre obligation, les brochures gratuites, “Le Sel, comme Dentifrice, Gargarisme et Rince-bouche”, “L'Histoire du Sel”, avec conseils sur les divers usages du sel.